

MICHEL CHIHA

VISAGE ET PRÉSENCE
DU LIBAN



(2^E Edition)

FONDATION CHIHA
BEYROUTH
Réimpression 1994

Note du Cénacle Libanais

La publication de cet ouvrage, *Visage et présence du Liban*, a eu lieu aux Éditions du Cénacle Libanais en 1964. Une traduction en arabe des textes (لبنان في شخصيته وحضوره), l'avait précédée en 1962, et une autre en anglais (*Lebanon at home and abroad*), paraissait en 1966, ces deux éditions ayant été également assurées par le Cénacle. On trouve ici, dans la langue originelle de ces conférences, la substance des idées de Michel Chiha sur l'homme et l'existence et de sa vision du présent et du futur libanais, inspirée de la connaissance du passé six fois millénaire: histoire, géographie, peuple, et ouverture au monde.

C'est ce qui motive la réédition de cet ouvrage, en collaboration avec les Éditions du Trident, patronnées par la Famille Michel Chiha.

Pour nous, la pensée de Chihá demeure aujourd'hui, surtout après les tragiques épreuves des quinze dernières années, une lumière objective et authentique pour la compréhension du Liban, laquelle devrait être à la base de son développement et de son évolution.

Puissent nos chercheurs, ainsi que nos politiciens, y déceler les références à toute réflexion sur notre cher pays. «Petit pays, assurément: très petit pays; petite nation peut-être, mais non point petit peuple.»

MICHEL ASMAR

Septembre 1984

Fondateur-directeur du Cénacle

**VISAGE ET PRÉSENCE
DU LIBAN**

**TOUS DROITS RESERVES
POUR TOUS PAYS
Copyright 1964
Edition 1964
Réimpression 1984
Réimpression 1994**

à S. E. CHARLES HÉLOU
Président de la République

ces textes presque tous communiqués
à la tribune du Cénacle Libanais
par celui qui fut et demeure
l'ami vénéré de Son Excellence,
et qui aurait aimé, sans doute,
les écrire à Son intention
maintenant que les destinées
du Liban ont pris Ses mains
pour refuge et pour guide.

27 Décembre 1964

MICHEL ASMAR

TEMOIGNAGE

Allocution prononcée le 27 décembre 1962 par S. E. M. Philippe Takla, Ministre des Affaires Etrangères, au domicile de S. E. M. Henri Pharaon, Président du Comité de Patronage du Cénacle Libanais, à l'occasion de la parution de l'édition arabe de cet ouvrage que le Cénacle présente aujourd'hui dans son texte original français.

Parler de Michel Chiha n'est pas facile. Avec quelques privilégiés, il réunissait en lui des aptitudes et des capacités si diverses que beaucoup ont parlé de contradiction. Cependant, par une faculté merveilleuse, il avait réussi à les canaliser toutes — tels des affluents — en un seul fleuve, et à les faire converger vers un seul but, le Liban.

Idéaliste et réaliste tout à la fois, Michel Chiha put, grâce à sa vaste intelligence, établir des ponts entre le génie du rêve et le génie de la réalité ; c'est une aventure que ne tentent que ceux qui ont la foi, et que ne réussissent que les sages : là est le secret des grands hommes.

N'est-ce pas lui-même qui a dit : « Le Liban est le pays du rêve et de la réalité ensemble » ? Sa vie entière témoigne de sa lutte pour réaliser cette synthèse en lui comme dans son pays ; et les fruits de ses efforts se sont manifestés dans tous les domaines, marquant de leur cachet nombre de nos activités et de nos institutions.

L'histoire du Liban, entre le début de la première guerre mondiale et la fin de la dernière guer-

re, est, dans ses grandes lignes, l'aboutissement de la lutte menée par Michel Chiha et ses pairs, à quelque bord qu'ils appartenissent; ce fut une élite qui avait su s'élever au niveau des événements et de la Mission, jusqu'à prendre conscience de la véritable personnalité du Liban, — une personnalité unissant le passé au présent, et projetant dans l'avenir toute la détermination d'un vieux peuple de ressusciter ses gloires et de reprendre son rôle vital au service de la civilisation et du progrès.

Michel Chiha n'a participé que pour un temps à la vie politique, mais il ne l'a quittée qu'après y avoir laissé son empreinte : la Constitution. Et tout ce qui, dans l'esprit et la lettre de cette Constitution, a trait à la représentation populaire dans un pays qui se distingue par la diversité de ses éléments, à la répartition des responsabilités entre les organismes du pouvoir et à la consécration des libertés fondamentales, jette une vive lumière sur la pensée de ce grand Libanais et sur la voie qu'il choisit après s'être retiré de la scène politique. Par ailleurs, il me semble qu'il ne s'est retiré que pour avoir eu l'intuition que sa place devait être celle de ces chefs qui, par-dessus la mêlée, établissent les plans et dirigent la bataille.

En fait, son rôle dans la vie nationale a été celui de l'architecte qui crée et du chef qui défend l'œuvre ; apparemment différents, les deux rôles se rejoignent dans leur essence et dans leur but. Michel Chiha était convaincu que l'œuvre à laquelle il participait et qu'il s'efforçait de défendre, dépassait les préoccupations éphémères de la vie. Et cet appel qu'il lança dans l'une des conférences qui constituent ce nouvel ouvrage, dénote un souci profond et rappelle la colère du Christ contre les profanateurs du Temple. Il disait : « Ce que nous édifions malgré tout, ce n'est pas une hôtellerie pour le passant, un comptoir pour le marchand, un bureau de passeports pour l'immigrant et pour l'émigrant ; c'est, avec le Liban d'aujourd'hui, une patrie accueillante et humaine ».

Dans les deux étapes décisives de l'histoire

moderne du Liban — le jour où il s'établit dans ses frontières actuelles et le jour où il devint le maître de ses destinées, — le jour donc où la tâche était d'insuffler l'esprit du Liban ancien dans son nouveau corps et de le revivifier par la connaissance de ce qu'il fut à travers les âges et les civilisations, — le jour où la tâche était d'unir la montagne et le littoral, l'épine dorsale et le poumon d'un corps unique, — le jour où la tâche était de dissiper le voile entre les fils d'une même patrie, de les réconcilier et de les rapprocher les uns des autres, leurs différends ne résultant pas de désaccords entre des valeurs, mais étant la conséquence de leur diversité, une diversité qui est source de richesses, — le jour où la tâche était, après cela, de répondre, au milieu des dangers qui nous entouraient et entouraient le monde, à l'appel du Liban pour satisfaire son aspiration à une liberté complète et à une totale indépendance, — le jour où la tâche était d'établir les bases de la collaboration entre le Liban et les Pays Arabes frères dans le Pacte de la Ligue et entre lui et le monde dans les domaines politique, culturel et économique, — le jour où la tâche était de signaler au Liban, aux Etats Arabes et au monde les dangers de l'immigration massive des Juifs en Palestine, de la création d'Israël et des visées sionistes —, ce jour-là, pour toutes ces tâches, Michel Chiha était au premier rang. Avec foi, sagesse et clairvoyance — une clairvoyance qui rejoint la prophétie —, il incitait et orientait ceux qui s'y dévouaient.

Après la mise en relief de la personnalité du Liban et la définition de sa vocation, Michel Chiha avait, en ce qui concerne l'organisation des pouvoirs et la manière de les mettre en marche, des opinions et des positions qui dénotent une parfaite connaissance de la situation de ce pays, de ses traditions, des caractéristiques et des dons de son peuple, des nécessités du siècle. Il avait toujours en vue le respect de la liberté, étant convaincu que le Liban ne pouvait vivre que par la liberté, seul fondement valable de toutes nos institutions publiques. La démocratie, déclarait-il dès 1942, est la seule forme de

gouvernement qui convienne au Liban... «avec une assemblée qui soit le lieu de rencontre et d'union des communautés en vue du contrôle commun de la vie politique de la nation. Quand vous supprimez l'assemblée, vous transportez inévitablement le débat dans le sanctuaire ou à son ombre, et vous retardez d'autant la formation civique... Le Liban n'est pas un pays à coups de tête et à coups d'Etat... Il doit éviter la tyrannie, la domination des uns par les autres, et les convulsions de toute nature ».

Ces vérités, Michel Chiha les a toujours répétées, prêchées et enseignées avec courage et désintéressement.

A ses yeux, la liberté constitue un tout indivisible ; aussi, doit-elle s'étendre des domaines religieux et politique à l'économique où elle sera action, commerce, circulation de personnes et de capitaux, et au culturel où elle se manifestera par le dialogue entre le Liban et le monde, sans distinction entre Orient et Occident. « Les ressources de la richesse du Liban ne résident pas dans l'exiguïté de son territoire mais dans l'ampleur de son Esprit. Ces ressources s'étendent aux quatre points cardinaux. Notre scène est l'univers. Tant que nous demeurons, comme par le passé, un carrefour pour l'Etranger, nous nous devons d'aller à sa rencontre sous tous les cieux, dans chacune de ses langues ».

Mesdames, Messieurs,

Il faudra m'excuser si, pour parler de Michel Chiha, je n'ai pas trouvé mieux que de lui emprunter ses propres termes. Mais en définitive nous n'avons tous deux parlé que du Liban, cette patrie qu'il a aimée et chantée dans ses poèmes et dans sa prose, qu'il a nourrie avec sa raison et son cœur.

Après avoir été le fait d'une élite, sa pensée anime actuellement la plupart de nos méthodes d'actions et nous sert de référence dans les grands événements. Sa philosophie est devenue l'un des fondements de notre vie nationale après avoir semblé ré-

barbative à beaucoup de ceux qui l'entendaient ou lisaient ses écrits de son vivant.

Il suffit de constater que son grand rêve est en voie de devenir une réalité ; le Liban gardera le nom de Michel Chiha inscrit sur le Mémorial que les peuples reconnaissants consacrent aux bâtisseurs de patries et d'Etats.

Mesdames, Messieurs,

On dit que la commémoration d'un grand homme est la célébration de sa naissance renouvelée ; l'absent au nom de qui nous sommes réunis ce soir est pleinement présent dans notre Liban.

Philippe TAKLA

TABLE DES MATIERES

	PAGES
Liban d'Aujourd'hui (1942)	17
Valeurs	51
Le Monde d'Aujourd'hui	79
Le Liban dans le Monde	109
Présence du Liban	141

Connais-toi toi-même

LIBAN D'AUJOURD'HUI (1942)

Conférence donnée en 1942 au Cercle de la Jeunesse Catholique de Beyrouth, en conclusion à une série de sept conférences sur « Le Liban au cours de l'histoire ».

Le Liban d'aujourd'hui, vieux de cinq mille ans et davantage, ne s'étonne plus lorsqu'on dit de lui qu'il est jeune. Il en a pris l'habitude. Par là il justifie son autre nom de Phénicie, s'il est vrai que ce nom est le même que celui du phénix fabuleux, de l'oiseau au plumage de feu qui ne mourait un instant que pour renaître de ses cendres. Et c'est aux Libanais, mieux qu'aux Thébains issus du Phénicien Cadmus, que devrait s'appliquer, de Sophocle, le début solennel d'Œdipe Roi : « Enfants du vieux Cadmus, jeune postérité... ».

Pour ce Liban, né d'hier, d'après ce qui se raconte, pour ce Liban tant de fois centenaire, c'est tout juste l'âge de raison qu'on peut, paraît-il, revendiquer. Le sort a de ces ironies.

Au terme d'un voyage aux étapes d'inégale durée, qui laissa quand même inexplorées, faute de temps, des périodes libanaises dignes de mémoire, que ferons-nous ce soir ? Une tentative de regroupement et de synthèse, un effort pour constater ce que nous sommes, pour l'expliquer aussi, par ce que nous fûmes sans doute, mais surtout par la nature des choses. Cet effort, s'il est heureux, nous révélera, à travers les vicissitudes d'une carrière historique exceptionnellement mouvementée, les conditions d'une stabilité relative pour notre pays.

La situation géographique très enviée et très périlleuse

(suivant le point de vue) qui est la nôtre, ne nous permet pas d'espérer mieux que cette stabilité-là, en subordonnant d'ailleurs son existence même à la fermeté de notre âme et de notre volonté, à l'action de notre intelligence. Nous avons vécu, nous sommes condamnés à vivre dangereusement. Il faudra toujours que nous endiguions ou que nous canalisions le torrent, d'où qu'il vienne, si nous ne voulons pas qu'il nous emporte.

Nous commandons en effet, de plus en plus, un réseau de routes nécessaires dont, aux heures de crise comme par temps calme, de plus forts que nous nous ont demandé et nous demanderont le passage. Si nous laissons passer, nous risquons d'être submergés (si c'est l'ennemi qui passe), et si nous refusons le passage, nous devons nous attendre à le voir forcer (s'il n'est pas défendu par d'autres que nous). Les événements de la guerre actuelle après ceux de la guerre de 1914-1918 dans le Moyen-Orient, sont une illustration nouvelle de notre éternelle aventure. Ajoutons à cela tout de suite les arrière-pensées et les convoitises voisines dont nous pouvons être l'objet.

Pourtant, à cause de notre situation dans l'espace, parce qu'aucune puissance dite mondiale ne peut se désintéresser entièrement de nous (en tant que placés en un lieu et sur une route à caractère universel), ensuite parce que nous sommes un pays de montagnes où l'on peut encore se fortifier et se défendre, et enfin parce que nous disposons avec des climats favorables d'une large façade sur la haute mer, nous sommes devenus, un peu paradoxalement en raison des risques que nous courons, une terre d'asile, le refuge des opprimés et des bannis, avec les conséquences et les charges qu'un tel privilège comporte. Et comme notre territoire est petit, comme nos montagnes ne peuvent pas abriter et nourrir des millions d'hommes, chaque fois que notre pays se trouve surpeuplé, une question d'émigration se pose pour nous.

Manifestement ce ne sont pas nos voisins de l'hinterland qui ont besoin de terres (la densité de leur population est dérisoire), c'est nous. Et cela n'est pas tout à fait une nouveauté. Si les Phéniciens ont contribué il y a trois millénaires à peupler Chypre, la Cilicie et l'Archipel jusqu'à l'Hellade, si à leur apogée du Xe au VIe siècle avant notre ère ils ont fondé Utique et Cadix et Carthage, s'ils sont allés à peu près partout dans le monde connu et inconnu d'alors, c'est *dans une certaine mesure*, pour les mêmes raisons qui ont fait partir les Libanais depuis une centaine d'années pour l'Egypte d'abord, puis pour les quatre points cardinaux.

Dans les développements qui suivront, nous devons nous garder, nous le savons, de l'esprit de système. Nous nous souviendrons pour cela qu'en face de la théorie, il y a toujours la réalité vivante avec ses variations et ses humeurs.

*
**

Pour ce qui est de notre territoire, *le Liban d'aujourd'hui* s'identifie à peu près avec le Liban-Phénicie des origines ; mais, pour retrouver entièrement la Phénicie métropolitaine du passé, nous devrions, longeant du sud au nord le littoral méditerranéen, aller du Mont-Carmel et d'Acre à l'antique Aradus, qui est l'île de Rouad, et à Antaradus qui est Tartous. Rouad, citadelle phénicienne septentrionale, était le pendant de Tyr au sud. A partir de Tartous, regardant vers le nord, il nous serait permis de nous souvenir d'une parenté avec Lattaquié qui fut « Laodicée du Liban » et avec le paysage qui l'entoure.

Parallèle à la mer et à la chaîne des cités maritimes, plus boisée au nord qu'au sud parce que moins accessible (de nos jours comme autrefois), la montagne libanaise est aujourd'hui, au propre comme au figuré, notre épine dorsale. Presque inha-

bitée au temps de la splendeur de Byblos et de Tyr, animée par les cris d'une faune puissante, elle était soumise, comme plus tard aux jours de Rome, pour l'exploitation de ses forêts, à l'équivalent de droits régaliens ; elle constituait ainsi une réserve supposée inépuisable pour les chantiers et les armateurs de la côte. Des arbres de jadis, nous voyons le peu qui reste sur la montagne trop souvent dépouillée. Après la disparition des fauves, le chevrier s'est joint au bûcheron pour achever les jeunes pousses. Ainsi s'écrivent les pastorales.

Egalement parallèle à la montagne et à la mer, le haut-plateau entre Anti-Liban et Liban (la Békaa) est aujourd'hui notre principal grenier. Avec son vaste prolongement au nord, il s'est appelé Célé-Syrie ou Syrie creuse mais aussi, à l'époque romaine, Phénicie du Liban ; et ce n'est pas nous qui contesterons la légitimité de cette appellation si conforme à la nature des choses. A cette époque-là, les grands monuments de Baalbek étaient dans leur première gloire et, depuis deux siècles au moins, la IIIe légion « Gallica » qui tenait garnison en Phénicie se mouvait normalement entre le littoral et le haut-plateau, entre Béryte et Baalbek.

*
**

Sur le planisphère, notre Liban est peu de chose. De l'extrémité orientale de la Méditerranée où il se trouve et par dessus la Tunisie, c'est-à-dire Carthage, il regarde Gibraltar à l'autre extrémité. S'ils ne longèrent pas la côte cette fois-là, faisant le cabotage, les Phéniciens partis de Tyr en droite ligne vers l'Occident à la recherche d'un promontoire pour s'y établir devaient, en laissant la Crète à leur droite après s'y être arrêtés, arriver précisément là où ils fondèrent, sur la terre africaine, leur grande colonie d'outre-mer. Sur cette route, se trouvent Malte et Gozzo puis Pantelleria qui, nous le savons, furent à eux.

Considérant la situation géographique du Liban, remarquons que, placés au point de jonction de trois continents, nous sommes évidemment une tête de pont idéale, mais aussi un des observatoires du monde.

Déjà, de la Phénicie du passé, Contenau a pu écrire ceci :

« La Phénicie se présente comme un passage étroit entre l'Afrique et l'Asie, puisqu'au-delà du Liban s'étend le grand désert de Syrie pratiquement infranchissable. Au contraire, par la Palestine au sud, la Phénicie se trouve reliée à la presqu'île du Sinaï et à l'Egypte ; au nord la liaison se fait avec les hautes vallées du Tigre et de l'Euphrate. On conçoit que la Phénicie ne pouvait rester isolée au milieu des rivalités de l'ancien monde ; il lui fallait les subir ou prendre parti. Sa possession, nécessaire à un grand empire en raison de ses ressources, était aussi d'utilité stratégique. C'était, pour celui qui la possédait, une porte ouverte soit sur l'Afrique, soit sur l'Asie, une « marche » qui constituait un rempart pour soi-même et un point de départ à une invasion future ».

Pour l'appliquer au présent, que devrions-nous changer à cette définition ? Rien, il semble, sinon que le désert a été franchi de toutes les manières, que la route s'est multipliée, qu'elle est devenue plus nécessaire et plus large, et qu'elle attend sans cesse les véhicules les plus perfectionnés pour un service impérial.

Dans une hélice à trois branches, qui seraient l'Afrique, l'Asie et l'Europe, nous figurerions assez bien l'emplacement de l'axe. Nous occupons ce qu'on peut appeler une position clé. La route terrestre et aérienne des Indes passe et passera de plus en plus par nos latitudes. (Pour aboutir en Chine, à Pékin, la « Croisière Jaune », dont nous avons gardé le souvenir, eut

Beyrouth pour point de départ asiatique ; c'est en effet le plus court chemin).

On nous permettra de citer à ce propos, un passage d'une conférence faite il y a treize ans, dans cette salle même (*) : « Il y a des routes universelles qu'il faut repérer si l'on veut savoir d'où l'on vient et où l'on va, celles d'hier et celles de demain avec leurs issues et leurs carrefours. Nous sommes ici au terme ou au commencement d'une de ces routes. Toute l'Asie méridionale, sept cent millions d'hommes à peu près, pour arriver à la Méditerranée qui est le cœur de l'ancien monde, ne peuvent passer que par chez nous ; un peu plus au nord, un peu plus au sud, peu importe ; mais cette grouillante Asie qui va du Golfe Persique à la mer du Japon, quand elle se servira davantage du rail, de l'automobile ou de l'avion, et l'Europe quand elle voudra la rejoindre par une voie terrestre ou aérienne prendront l'une et l'autre ce chemin... »

A cette grande route nous devons en ajouter une autre qui la coupe, celle de l'Orient-Express qui vient du nord ; cela, en attendant que les chemins de fer se démodent et fassent place aux moyens de transport de l'avenir. Telle est notre position sur la planète. Rappelons que nous nous trouvons entre le 30e et le 40e degrés de latitude nord et que, disposant de la montagne à toutes les altitudes habitables et disposant aussi largement de la mer, nous avons des climats très cléments mais aussi très divers, propices à l'homme et aux cultures les plus variées. Le paysage libanais a les traits les plus caractéristiques de l'Europe méridionale. Il ressemble singulièrement à celui des grandes îles de la Méditerranée. Il est en contraste parfois violent avec les paysages pourtant si proches qu'offrent l'oasis, la steppe et le désert. Par certains côtés, notre pays a une sorte de vocation insulaire que la géologie

(*) Cf. Michel Chiha, « Problèmes et Préjugés de chez nous ».

seule n'admettrait pas. Nous avons vu des géologues s'y tromper il n'y a pas longtemps encore et prétendre expliquer ce que nous sommes par les profondeurs du sol plutôt que par ses sommets.

*

**

Le Liban d'aujourd'hui couvre une superficie de 10.500 kms carrés environ, le quart de la Suisse. Sur ce territoire étroit et accidenté vivent un peu plus d'un million d'habitants, c'est-à-dire le quart environ de la population de la Suisse ; de sorte que la densité de la population est au Liban ce qu'elle est en Suisse : 100 habitants environ au km carré ; mais, pays montagneux comme la Suisse, nous sommes ici plus défavorisés, nous avons une moyenne moins satisfaisante, parce qu'à l'est et au nord-est, une partie considérable de notre territoire est aride et jusqu'ici à peu près inhabitée.

Amenés à mesurer ce que nous sommes sur le plan démographique, nous devons nous arrêter ici et nous poser quelques questions : *Les hommes vivants qui constituent le peuple libanais d'aujourd'hui qui sont-ils ?*... Il faut avant tout que nous sachions cela si nous voulons nous reconnaître, si nous voulons découvrir le visage de ce pays pour parler ensuite d'affinités et de ressemblances. Les hérédités profondes du Liban d'aujourd'hui, celles qui peuvent fortifier par le « *jus sanguinis* » le « *jus soli* », quelles sont-elles ?— Certes il ne sera pas facile de le dire.

Nous nous y emploierons cependant, sommairement sans doute, le temps dont nous disposons interdisant de mener à fond une telle enquête. Ce n'est qu'après cela qu'il sera possible, afin de définir ce que nous sommes, de passer rapidement de nos origines et de notre histoire aux étiquettes confessionnelles sous lesquelles on nous classe, de là à nos mœurs, à nos

lois, à la vie nationale et internationale du Liban d'aujourd'hui. « *Le passé ne meurt jamais complètement pour l'homme* » a écrit Fustel de Coulanges dans l'introduction de la « Cité antique ». « *L'homme peut bien l'oublier, mais il le garde toujours en lui. Car, tel qu'il est lui-même à chaque époque, il est le produit et le résumé de toutes les époques antérieures* ».

Qu'à défaut de chaque individu, le peuple libanais dans son ensemble doit accepter une ascendance remontant beaucoup plus haut que celle que certains retiennent arbitrairement pour justifier une politique, cela paraît incontestable. Voilà en tout cas une matière où la prudence s'impose au jugement. Telle conquête parmi tant d'autres subie, n'a pas suffi à métamorphoser d'une génération à l'autre, ni même d'un millénaire à l'autre, une population entière. Les hommes qui vivaient sur nos rivages il y a cinquante, quarante, trente ou vingt siècles, et dont nous exhurons sans assez de respect la civilisation et le langage, si mortelles qu'aient été les guerres et si fréquents les exodes depuis ces temps reculés, reconnaîtraient sans doute dans des Libanais d'aujourd'hui leur postérité authentique. Leur sang n'a pu disparaître complètement, la raison défend de le croire, même en ne s'appuyant que sur un calcul de probabilités. Tenons pour certain que l'ethnographie qui s'occupera des Libanais aura beaucoup à faire. On prétend par exemple que nous sommes un peuple purement sémitique. Voire. Il paraît très téméraire de dire d'une façon exclusive que nous le sommes. Nous pourrions faire état à ce propos de discussions célèbres. Bornons-nous à citer quelques textes aussi récents qu'il se peut, puis à brièvement rappeler la suite de nos aventures au cours de l'histoire pour rendre évidente la complexité de notre cas.

« *La préhistoire nous montre l'existence d'une population très dense d'autochtones sur le littoral et cette population ne paraît pas sémitique* » (Contenau). « *L'anthropologie,*

ainsi qu'il fallait s'y attendre, ne nous assure pas pour la période historique, en Phénicie, de l'existence d'une race uniquement dolichocéphale comme elle le serait si nous avions à faire à des Sémites purs. Les éléments sont déjà très mélangés » (Contenau).

« Le premier fait historique nous indique la pénétration de l'influence égyptienne à Byblos, influence qui sera profonde dans tout le pays au cours du second millénaire » (Contenau).

« ...diverses informations un peu éparées géographiquement conduiraient à faire apercevoir un état d'homogénéité sémitique, au IIIe millénaire, de tout l'ensemble Phénicie-Palestine jusqu'à l'extrême sud. Cette homogénéité est beaucoup mieux assurée d'autre part dans la direction opposée, vers le nord... » (Raymond Weill, «La Phénicie et l'Asie Occidentale», p. 25).

« L'invasion indo-européenne (qui ne déborde du nord qu'à partir de 2000 ans environ avant notre ère) recouvre l'Asie Mineure et l'Arménie, donnant par mélange avec les populations primitives, (asianiques non sémitiques), ces peuples qui tiendront une si grande place dans l'histoire du IIe millénaire et dont les principaux sont ceux de la famille hittite. D'autres flots d'invasion recouvrent en même temps l'Euphrate moyen et à l'ouest la Syrie centrale d'où, courant vers le sud, ils atteignent la Palestine.

«Dans cette Syrie-Palestine du IIe millénaire, ainsi découverte, nous allons rencontrer un élément de population nouveau et d'une très grande importance provenant des arrivées indo-européennes» (Weill, p. 80).

« Au stade de leur arrivée, les indo-européens venus (du nord) d'une immense région froide et de civilisation rudimentaire, sont surtout des agriculteurs nomades... (ouvrons une

parenthèse pour ajouter ceci : *ils introduisent le cheval qui était complètement inconnu dans le monde oriental avant leur descente*» (Weill, p. 93).

«Les Hittites asianiques pré-indo-européens nous ont fait apercevoir qu'à une très ancienne date, il y avait inter-échange, déplacement et mélange des populations entre Syrie-Palestine et Asie-Mineure... il est tout à fait naturel qu'à partir du début de la période indo-européenne après 2000 les circulations et migrations se soient exercées de manière aussi facile... quant à la présence d'un important élément indo-européen en Syrie-Palestine, elle est tout à fait claire d'après la documentation sur ce pays que nous allons trouver en Egypte, dans la première période du nouvel Empire au XVe et au XIVE siècles, et dont les informations pour nous sont capitales.» (Weill, p. 94).

Ainsi, depuis la préhistoire et jusqu'au XVe et au XIVE siècles avant notre ère, jusqu'aux tablettes de Tell al Amarna, le seul fait bien établi sur le plan de l'ethnographie pour les régions qui nous intéressent c'est le mélange et la confusion. Le creuset des races et des types humains est ce pont qui relie la Méditerranée orientale au Golfe Persique. Les uns montant, les autres descendant, les hommes de ce passé lointain se rencontrent et s'unissent, de gré ou de force, sur le sol dont la partie maritime centrale est aujourd'hui notre patrie.

Depuis le XIVE siècle avant notre ère, la situation du point de vue de l'ethnographie, pour devenir beaucoup mieux connue et claire, n'en est pas moins déconcertante.

Avant d'en dire un mot, je citerai du feu Père Lammens une page particulièrement édifiante, à propos des grandes invasions dont le Levant actuel fut l'objet partiel depuis l'époque de Tell al Amarna jusqu'à la conquête d'Alexandre. Il écrit ceci : *«Vivant isolés sur leur territoire morcelé, can-*

tonnés dans les replis de leurs montagnes, à l'abri des forêts de cèdres séculaires, derrière le fossé de leurs rivières torrentueuses, les habitants des minuscules Etats syriens menaient la vie de clan, s'épuisèrent en luttes intestines : nord contre sud, montagnards contre gens de la plaine; Syriens continentaux cherchant aux dépens des riverains de la Méditerranée, des Républiques phéniciennes, à s'ouvrir un accès vers la mer. Et tous, au milieu de ces guerres fratricides, négligeant de surveiller les passes, les Pyles du Taurus, les gués de l'Euphrate, laissant grande ouverte la barrière du désert. Ils assistèrent à l'invasion des Hébreux, à la descente vers le sud des tribus anatoliennes, au débarquement sur la côte des pirates égéens, des Philistins, (ces derniers venus probablement de Crète), au défilé ininterrompu des conquérants d'Orient et d'Occident : Babyloniens, Egyptiens, Hittites, Assyriens, Perses, Macédoniens. L'absence d'union, de sentiment national avait émoussé le ressort moral. Plus souples, les Phéniciens ne s'abandonnent pas. Sans entrer en lutte ouverte avec les Assyriens, les Perses, ils forceront les envahisseurs à compter avec eux, à payer les services de leur marine. Ils acceptent la lucrative mission d'intermédiaires entre l'Asie et le monde méditerranéen. » («La Syrie», p. 8). Ce qui résulte avant tout de ce texte c'est la distinction historique entre ce que le Père Lammens appelle les Républiques phéniciennes et ce qui les entoure, non seulement du point de vue des frontières mais de celui des méthodes politiques.

Cela devait être signalé en passant. Il y a là le signe d'intérêts contradictoires suivant qu'on est un peuple de la mer ou des confins du désert. Peuple de commerçants-navigateurs, peuple d'agriculteurs, peuple de pasteurs nomades, autant de formes de la vie en société, autant de conceptions du gouvernement et de la liberté, autant de chances ou de risques de diversité du type humain.

A partir de ce moment, la puissance égyptienne, si longtemps suzeraine en Phénicie, elle-même décline. C'est la fin prochaine, en ce qui nous concerne, d'un grand chapitre de l'histoire. Après une longue lutte entre les Hittites descendus du nord et les Egyptiens, lutte qui se déroule pendant plus de vingt ans, principalement dans un rayon d'une centaine de kilomètres autour du Liban actuel et qui se termine par une paix de lassitude, les villes de Phénicie évoluent lentement vers une période de trois siècles d'indépendance dont l'histoire est obscure. Ici se présente opportunément cette remarque de Maspéro : *«La Syrie est ainsi placée qu'elle ne peut être indépendante qu'à la condition de ne pas avoir de voisins puissants»*. Weill écrit à ce propos : *Dès que cette terre (qu'il appelle le pays phénico-palestinien) est livrée à elle-même elle cesse de se faire entendre à nous... villes et principautés qui la composent se replient chacune sur elle-même* (ce sont les controverses connues autour de la ville libre et du municipe autonome). Durant ce temps la Phénicie connaît cependant les débuts de sa grandeur coloniale; on l'imagine alors commerçante et industrielle, disposant d'une marine marchande considérable et ayant une population extrêmement disparate, comme de nos jours les grands ports méditerranéens. On peut même concevoir pour ce temps-là une Phénicie relativement surpeuplée, éprouvant le besoin de fonder des comptoirs outremer et dans les pays voisins, non seulement pour y placer des marchandises mais pour y établir ses propres enfants; il faut se souvenir à ce propos que *«les Phéniciens trafiquaient avec le dehors à la fois par terre et par mer, au moyen de caravanes et sur des vaisseaux»* (Maspéro).

Au début du IX^e siècle avant notre ère, les guerres de conquête, les grandes invasions reprennent. Leur résultat du point de vue démographique est de faire défiler entre l'Euphrate et la Mer Rouge les armées triomphantes de nouveaux

empires, devenus à leur tour des puissances «mondiales». C'est un mouvement ininterrompu, aux secousses brutales, qui trouve invariablement Phénicie-Liban et Syrie au centre de chaque aventure. Le flux et le reflux laissent partout leurs alluvions humaines et l'enchevêtrement des races se complique et s'accroît.

A partir de 875 environ, ce sont les Assyriens qui dominent pour près de trois siècles une Phénicie devenue leur vassale, mais qui, comme toujours, a réussi à conserver sa personnalité; ensuite ce sont des peuples aryens, les Mèdes et les Perses, qui sont ici les maîtres pendant plus de deux cent cinquante ans, jusqu'à la victoire d'Alexandre à Issus, en Cilicie, qui fut une colonie phénicienne. La puissance perse s'effondre en 333, tandis que pénètrent partout avec les Gréco-Macédoniens la civilisation et la langue helléniques. Alexandre disparu, ses généraux réunis près de Homs font un premier partage de son empire; après quelques péripéties, voilà la Phénicie avec la Syrie à Séleucus qui fonde une capitale à Antioche; et l'Égypte à Ptolémée.

Pendant ce temps, Rome qui a détruit Carthage grandit immensément et commence à imposer sa loi à l'univers. En 64 avant J.-C., Pompée est en Syrie avec ses légions et y enracine profondément l'Empire romain qui, prolongé par l'Empire d'Orient, se maintient dans notre pays pendant près de sept siècles. Simultanément le christianisme a surgi et, venant vers nous, Jésus de Nazareth est arrivé aux confins de Tyr et de Sidon. Du VI^e au VII^e siècle, les Chosroès disputent âprement la Syrie à Byzance et lui font connaître les rigueurs de l'invasion; après quoi les Arabes arrivent du sud, triomphent d'Héraclius à la bataille de Yarmouk avec vingt-cinq mille hommes seulement et se trouvent sans doute les premiers étonnés de rester maîtres du pays à si bon compte.

Ce que les événements ainsi résumés représentent sur

notre petit échiquier de migrations et de déplacements, d'arrivées et de départs, de bouleversements au point de vue ethnographique est proprement invraisemblable. La suite ne le sera pas moins. Ce qui importe, c'est que les treize siècles qui, au point où nous sommes, sont encore devant nous, ne nous fassent pas tenir pour non venus les quarante qui les ont précédés. Nous n'oublions certes pas que nous nous occupons en ce moment du Liban *d'aujourd'hui*. Mais, le Liban d'aujourd'hui, ce ne sont pas seulement des montagnes et des rivages, ce sont des hommes. *Ces hommes, nous devons dégager leurs traits pour tirer du passé la connaissance du présent et la leçon de l'avenir.*

Par la force des choses, avec l'Islam naissant, l'étiquette principale des individus qui, sous la domination de Byzance, était nationale (on était ou on n'était pas citoyen de l'Empire) devient confessionnelle. En effet, l'Islam politique procède évidemment de l'Islam religieux. Le Calife est le Commandeur non des Syriens ou des Arabes ou des Egyptiens ou des Andalous, mais des croyants. Ce que nous imputons quelquefois, sans y réfléchir beaucoup, à une sorte de fatalité, trouve son point de départ dans un fait historique. Désormais, la question ethnographique se double d'une question confessionnelle qui prend le dessus. Et l'Islam politique dénombre automatiquement les confessions diverses qui sont sous son autorité en leur attribuant une hiérarchie des statuts personnels à servitudes et privilèges variables.

Maintenant, nous devons pousser plus avant à grands pas pour arriver à nos jours. Voici (pendant moins d'un siècle qui le croirait ?) les Ommeyyades à Damas; puis les Abbassides à Bagdad; enfin les Fatimites au Caire, maîtres à tour de rôle de l'antique côte phénicienne et de la montagne où les populations seront plus d'une fois acculées à la révolte, malmenées, dispersées. Voici au Liban, sous les Ommeyyades, les

Mardaïtes venus des confins du Taurus et qui se confondent finalement avec les Maronites lesquels bien avant eux avaient trouvé un refuge et fondé une patrie dans la montagne libanaise. Voici surtout, à la fin du XI^e siècle, sur le territoire qui est maintenant le Liban, les Croisés.

Beyrouth par exemple occupé vers le milieu de mai 1100 par le roi Baudouin, appartiendra aux Francs jusqu'en juillet 1291 soit plus de 180 ans, et la période franque dans son ensemble durera tout ce temps-là. Or, depuis 1918, vingt-cinq ans à peine se sont écoulés. Rendons-nous compte par là de ce que les 180 années du royaume franc représentent dans le temps. Alors, on ne voyageait pas comme on voulait et l'on peut tenir pour certain que, des hommes d'Occident qui vinrent ici par milliers de l'Europe entière sans omettre la Scandinavie, beaucoup ne repartirent jamais. *«Les mariages mixtes allaient se multipliant, principalement dans les villes»* (Lammens). *«Nos beaux-parents, leurs enfants demeurent avec nous. Les langues sont devenues familières, communes aux citoyens des deux nations»* (Foucher de Chartres).

Parallèlement, un peu avant ou après, des dissidents de l'Islam orthodoxe, des fidèles de sectes nouvelles s'introduisent par le nord et par le sud au Liban et en Syrie et occupent, une communauté après l'autre, un bastion naturel considéré comme un refuge. Cela est caractéristique. Ismaïlis, Nosairis, Druzes, Chiites : il s'agissait toujours de minorités menacées, persécutées qui se perchaient chacune sur sa montagne, comme avaient fait et continuaient de faire les Chrétiens. Où elles étaient alors, à quelques déplacements près, elles sont encore aujourd'hui. *Constatons que, chez nous comme autour de nous, par un phénomène facilement explicable, les montagnes sont le fief des minorités.*

Je ne m'attarderai plus sur la suite de ce résumé d'his-

toire. D'autres que moi et d'un autre point de vue vous en ont parlé longuement. Je retiendrai seulement que, depuis les Mamlouks, sans omettre avant ou après eux les Seldjoucides, les invasions mongoles et le passage destructeur de Tamerlan, les populations du Liban furent plus d'une fois l'objet de terribles remous. « *Au cours du XVe siècle, écrit Lammens, surtout après le départ des hordes de Tamerlan, Beyrouth devint le rendez-vous de toutes les populations méditerranéennes... un mélange indescriptible... toutes les langues de la Méditerranée, toutes les races... toute l'écume, toute la fleur de civilisations rivales est poussée sur ce coin du rivage phénicien, par des nécessités plus impérieuses que les divergences, de races et de religions* ». Heureusement pour nous qu'à dater de ce moment la montagne se fait plus rigide, plus conservatrice, plus austère.

Puis viennent les Ottomans, cependant qu'en face d'eux naissait un peu plus tard une dynastie libanaise vraiment digne de ce nom, ces Maan étonnants prolongés par les Chéhab, qui eurent conscience de l'originalité profonde de ce pays à travers ses singularités avec une connaissance pour ainsi dire instinctive de son destin et la tradition libanaise dans le sang.

A partir de Fakhreddin II, ce «Facardin» qui impressionna si fort les imaginations en Occident, la population du Liban s'accroît constamment d'apports nouveaux, principalement chrétiens, fournis par le Proche-Orient. Le Liban qui affirme de plus en plus sa personnalité devient de plus en plus aussi une terre d'asile, remplissant ainsi une de ses fonctions naturelles.

Les invasions se faisaient moins fréquentes à cause des dimensions et des moyens de défense de l'Empire ottoman où le Liban est enclavé. (Il y aura pourtant par exemple la

tentative de Bonaparte et l'entreprise d'Ibrahim Pacha). Ce sont les persécutions chez les autres qui attirent au Liban clercs et laïcs et finalement presque tous les chefs des rites orientaux chrétiens. Nous n'avons qu'à regarder autour de nous pour le constater; et le fait ne saurait être l'effet du hasard.

Par là, au bout d'une énumération trop brève ou trop longue suivant le point de vue, nous nous trouvons devant les Libanais d'aujourd'hui, les onze ou douze cent mille hommes que nous sommes et qui sont la substance vivante de ce passé si tourmenté.

De toutes les ironies du sort, ce n'est pas la moindre que les princes ottomans déchus et exilés aient trouvé sur notre sol leur dernier refuge. Il faut se souvenir d'ailleurs, pour comprendre le Liban, que la dixième partie au moins de l'actuelle population libanaise, venue de l'extérieur depuis tout au plus vingt-cinq ans, n'est libanaise que depuis un temps très court et qu'elle vit encore trop souvent dans le cadre de traditions importées qui ne sont pas toujours les nôtres. Arméniens, Russes, Turcs, Iraquiens, Kurdes même et combien d'autres, ont retrouvé ici le foyer perdu et malgré la dureté des temps, quelque chose de la douceur de vivre. Ajoutons à cette remarque, non point pour le contraste mais comme une illustration complémentaire de notre cas, les modifications d'ordre démographique *imputables à l'émigration* qui fut si massive vers la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième. Et retenons aussi comme un fait qu'on ne saurait négliger, rien que pour les vingt-cinq dernières années, les mariages entre Libanais et Occidentaux qui font qu'aujourd'hui des milliers d'enfants de ce pays ont une ascendance mixte de laquelle ils se réclament.

Dira-t-on après cela que le Liban d'aujourd'hui est sémitique ? Dira-t-on qu'il est arabe ? Chacun en jugera. Le Père

Lammens auquel on accorde je suppose quelque crédit, contestait que la Syrie elle-même fût arabe. Pour lui elle a un caractère original, elle est syrienne. Nous dirons pour notre part, avec des arguments plus décisifs encore, que *la population du Liban est libanaise, tout simplement*, et que réserve faite de naturalisations très récentes, elle n'est pas plus phénicienne qu'égyptienne, égéenne, assyrienne ou médique, grecque, romaine, byzantine, arabe, avec ou sans consanguinité, ou européenne par les alliances, ou turque par exemple. Tout au plus dirons-nous qu'elle est une variété méditerranéenne, probablement la moins déchiffrable. Elle a son visage à elle et nul autre. Et l'on ne pourra pas expliquer le Liban d'aujourd'hui sans la prendre exactement pour ce qu'elle est.

Cette population très attachée malgré tout au sol natal en porte au loin la passion et la nostalgie dans la mesure où, par la force des choses, elle est poussée au voyage et à l'aventure. Malheureusement moins prolifique que naguère, ce qui doit être considéré désormais comme un danger, elle a la particularité de s'accroître dans une large mesure par l'immigration, de même qu'elle décroît non moins largement par l'émigration.

Le devenir libanais se révèle ainsi sous les signes apparemment contradictoires du traditionnalisme et de la mobilité, mais aussi sous le signe constant de la foi.

Nous sommes, ne l'oublions pas, dans cet Orient toujours en fermentation et littéralement malade d'intelligence et d'exégèse, une terre promise des minorités inquiètes, un haut lieu d'où montent librement vers le ciel le plus transparent, le plus étoilé, toutes les prières... De sorte que nous voilà devenus une mosaïque religieuse sans équivalent sur la terre, *et qu'à l'intérieur de la nation et de la cité, nous ne savons plus nous nommer que par notre croyance ou notre*

liturgie. Cette dernière singularité a de nos jours pour principale raison d'être, avec la force redoutable qui naît de l'habitude, la méfiance instinctive des faibles et la crainte des uns d'être dominés par les autres. Nul ne parlerait de minorités s'il ne redoutait lui-même une majorité. Mais il arrive que, *dans certains domaines*, la crainte devienne excessive et illusoire. *Et la diversité dans l'ascendance et dans la foi a fait en bonne partie la diversité dans les mœurs et dans les lois comme les statuts personnels en témoignent. Nous serions je pense, tels que nous sommes, considérés par la raison pure comme une impossibilité si nous n'existions pas avec cette tranquille assurance que nous opposons aux philosophes.*

Et nous sommes, de fait, une nécessité. Il faut nous souvenir de plus que notre situation géographique fait de nous, *par rapport à l'étranger*, une étape et un bastion de première importance sur une route de plus en plus universelle.

Mais l'intérêt qui nous est porté par l'Occident et par le reste du monde obéit aussi à d'autres mobiles. *Sur le plan de la foi*, rien n'était plus naturel que de voir des missionnaires venir vers nous. Les hautes autorités spirituelles auxquelles nous obéissons ne pouvaient pas nous ignorer. Elles ne pouvaient pas ignorer non plus notre proximité des Lieux saints où, sous des formes diverses, le Dieu unique est adoré. Nous baignons ici dans l'Histoire ancienne, dans l'Histoire des religions, dans l'Histoire sainte. *Le clerc est venu à nous sous la forme triple du pèlerin, du missionnaire et du savant.* De là est né un enseignement qui, petit à petit, en se développant, est devenu une raison d'être en soi. Graduellement cet enseignement, d'abord primaire, s'est accru du secondaire puis du supérieur pour s'épanouir en Universités à vaste rayon d'action et à large renommée.

Sur le plan de la science et du travail intellectuel des développements se sont produits dans de nombreux domaines

qui ont eu pour résultat d'attirer au Liban des étrangers en très grand nombre.

Professeurs et élèves venant de directions en général différentes se sont multipliés. L'enseignement de la théologie, par exemple, a créé le séminaire; et l'enseignement de la médecine, la clinique et l'hôpital, avec leur clientèle venue de près et de loin. Notons que sur ce dernier terrain s'affirme de plus en plus dans notre voisinage une concurrence menaçante et que nous devons améliorer rapidement nos techniques et nos disciplines si nous ne voulons pas être dépassés.

Dans l'ordre scientifique et littéraire, nous devons signaler que le Liban suscite naturellement la présence de l'archéologue, de l'historien, du publiciste et, du point de vue pratique, du technicien de l'imprimerie. Pour le constater il n'y a qu'à regarder autour de soi. Nous touchons par là à cette question des langues qui serait si simple si on n'y mêlait pas de vaines susceptibilités. L'arabe est une langue magnifique et c'est la langue de millions d'hommes; nous ne serions pas nous-mêmes si nous renonçons, nous Libanais de ce vingtième siècle, à en devenir les maîtres comme nous le fûmes depuis cent ans. Ce doit être pour nous une ambition légitime de la connaître et de l'enseigner de façon tout à fait supérieure, de manière à conserver avec notre prestige et notre rang la chance de toujours donner au monde arabe ses plus grands écrivains, ses plus grands journalistes et ses plus grands poètes.

Mais, ne voit-on pas tout de suite qu'un pays comme le nôtre, s'il n'est bilingue (et même trilingue s'il se peut) est tout simplement décapité. En fait, nous maintenons ici, depuis des âges, quantité de langues vivantes et mortes. Qu'aurions-nous à transmettre à l'Orient si nous ne le prenions à l'Occident (l'inverse étant également vrai) et comment conserve-

rions-nous, comment développerions-nous les liens indispensables qu'impliquent l'enseignement à tous ses degrés, la recherche scientifique, le voyage, le commerce, le tourisme chez nous, la présence d'émigrés libanais par milliers dans toutes les parties du monde, sans parler des nécessités impérieuses de la politique que nous impose notre situation géographique, si nous ne disposions à côté de la langue arabe, et non moins parfaitement, d'une langue universelle ?... Avant même l'invention de l'alphabet le Liban-Phénicie ne pouvait être que polyglotte, ce qui est en soi une supériorité. Depuis la conquête d'Alexandre, il n'a pas cessé d'être, officiellement et en fait, un pays au moins bilingue; et si les Turcs, en quatre siècles de domination, n'ont pas réussi à imposer leur langue cependant que telle ou telle langue d'Occident la dépassait, c'est que le turc n'était pas un moyen de conversation avec le reste de l'univers. Et les Turcs s'en sont aperçus et en sont arrivés à donner le prodigieux exemple d'un peuple qui, faisant fi du préjugé, renonce d'un coup aux caractères séculaires de son alphabet, pour emprunter celui de l'Occident lequel, utilisé par la quasi-totalité de la race blanche (à laquelle nous appartenons) procède lui-même de l'alphabet des Phéniciens. Il n'y aurait qu'un chauvinisme un peu désuet et puéril pour nous amener à sacrifier sur ce point nos intérêts les plus réels et les plus pressants et à ne point admettre au vingtième siècle ce que nos devanciers ont tenu pour indispensable au temps de Rome et de Byzance. Ce serait faire tort à notre pays et même aux pays voisins, envers lesquels nous nous reconnaissons des obligations.

Je propose à vos réflexions cette remarque d'un sociologue réputé, Arthur Ruppin, qui fut jusqu'à sa mort récente chargé du cours de sociologie juive à l'Université hébraïque de Jérusalem : « *Depuis la guerre (l'autre guerre), l'emploi de l'anglais a augmenté naturellement parmi les Juifs, en*

Palestine, qui, sans doute, comme tous les autres peuples devront parler une langue universelle outre la leur». Cette leçon vaut d'être retenue si nous ne voulons pas nous rendre volontairement sourds, pour devenir par la suite muets. Je n'irai pourtant pas, pour faire pièce aux très entreprenants voisins qui, comme moyen de conservation et de défense, ont cru devoir ressusciter l'hébreu, jusqu'à préconiser en ce qui nous concerne la résurrection du phénicien, de l'araméen ou du syriaque. Nous sommes ici des gens raisonnables et j'espère bien que nous ne pousserons pas la passion jusque-là.

**

Au point où nous sommes, je reprendrai deux petites phrases de la conférence dont je vous ai dit un mot, et dont je ne fais état que pour me couvrir de l'autorité du Père Lamens, qui dans un article de la Revue « Al-Machrik » de février 1931, m'a fait l'honneur d'une approbation sans réserve :

« *Du point de vue économique* qui est celui des échanges, qui dit route dit absence nécessaire d'obstacles et de barrières; toutes les fois qu'on a fermé la route essentielle il s'est trouvé un conquérant pour la forcer »; et *du point de vue politique*, « un peuple en tant que nation ne peut croître et se maintenir sur une de ces voies capitales que vingt autres nations utilisent et que naturellement elles convoitent, sans être très fort par lui-même ou sans s'inféoder ou s'allier à un autre peuple qui le soit. Et c'est pourquoi ces pays n'ont pas connu — ou tout au moins n'ont connu que passagèrement et pour ainsi dire par morceaux — l'indépendance totale ».

Or, nous sommes en un sens maîtres de la route, et nous ne sommes pas forts. Nous ne pouvons donc pas prétendre ouvrir et fermer cette route à notre gré. Cette histoire qui est la nôtre est, nous l'avons vu, vieille comme le monde,

vieille comme nous. *C'est la raison principale qui fait que les maîtres du monde se penchent attentivement sur notre destin.* Ce n'est pas la seule, nous l'avons vu également. Il y a en effet ce fait que telles grandes puissances et leur civilisation avec elles, ne peuvent pas se désintéresser de notre sort, du patrimoine spirituel que nous représentons, sans faillir à leur devoir moral et à leur politique tout ensemble. A certains moments de l'histoire nous avons pu nous trouver relativement à l'écart de la vie et des exigences internationales; par exemple après que la route maritime des Indes par le Cap de Bonne-Espérance eut été découverte, ce moment coïncidant avec l'apogée de la puissance ottomane à laquelle il eût paru téméraire de s'attaquer. *Mais tout a changé et de telle manière, la science et les découvertes aidant, que nous risquons désormais fort peu d'être oubliés avant la fin du monde.*

Tel est notre Liban si modeste et territorialement si petit, envisagé non point seul mais adossé à des voisins encore plus exposés et vulnérables (parce que géographiquement moins susceptibles d'être défendus).

Nous ne nierons pas que la route sur laquelle nous nous trouvons et que le bastion-refuge qui la domine ont pour nous des avantages qui peuvent aller croissant du point de vue *intellectuel* et du point de vue *économique*. Mais il est manifeste que cette situation a des inconvénients graves, qu'elle comporte pour nous une menace constante sur le plan *social* et sur le plan *politique*.

Elle nous met en état de *permanente ébullition*. Notre cas est ce qui ressemble le plus au mouvement perpétuel : *entrée* quelquefois massive d'hommes incorporés à la cité sans préparation sociale et politique, sans aménagement préalable; *sortie* d'hommes qui la quittent et vont au loin, empor-

tant ses traditions dans leurs bagages, sans mesurer le déséquilibre que leur départ peut produire.

Ce sont d'une part de nouveaux plants qui n'ont pas eu le temps de bien s'acclimater et qui font une croissance désordonnée, de l'autre des chênes adultes que l'on transplante au loin sans se demander si, après eux, il y aura encore assez de verdure et d'ombre.

Songez avec cela à l'affaiblissement de notre natalité et de notre endurance physique et morale. *Comment fonder des foyers et des traditions, s'il faut ajouter à tant d'ébranlements ceux qu'il faut mettre au compte d'une politique qui ne fut pendant si longtemps qu'une entreprise de démolition.*

Ici apparaît, il me semble, ce qui devrait être la première de nos positions de doctrine, à savoir que, politiquement, le Liban n'est pas un pays à coups de tête et à coups d'État. C'est un pays que la tradition doit défendre contre la force. Chaque secousse qu'il subit compromet plus ou moins ce que fait pour lui le temps. Il n'y a pas d'évidence plus certaine. Nous dirons pour exprimer cela dans le langage direct des médecins que pendant qu'il fait une digestion difficile le Liban est toujours exposé par ceux qui l'agitent à une congestion cérébrale; ce qui est tout à fait déraisonnable. Il faudra toujours préférer chez nous une lente mais profonde évolution à une révolution.

Nous opposerons donc à l'excès de mouvement qui nous déséquilibre, des institutions stables qui résisteront ensuite à tous les assauts si nous faisons en sorte de les conserver intactes pendant seulement dix ans (ce qui n'est possible que si on les rend conformes en tout à la nature des choses). De révision en révision chacun voit où nous en sommes arrivés et, le plus frappant encore, c'est que la position à l'arrivée s'annonce identique à ce qu'elle fut au départ. Ce qui pour le

Liban d'aujourd'hui est une nécessité, c'est une connaissance et une compréhension suffisantes de sa position géographique et des servitudes on peut dire naturelles qui la grèvent; et, ensuite, de la nature des groupements divers dont l'association constitue le peuple libanais. Il ne saurait y avoir de lois organiques ou ordinaires viables au Liban qui ne tiennent compte de ces réalités profondes. Cette connaissance et cette compréhension acquises, nous dirons donc ceci :

1° — *Pays de minorités confessionnelles associées, le Liban ne saurait tenir longtemps, politiquement, sans une assemblée qui soit le lieu de rencontre et d'union des communautés, en vue du contrôle commun de la vie politique de la nation. Quand vous supprimez l'assemblée vous transportez inévitablement le débat dans le sanctuaire ou à son ombre, et vous retardez d'autant la formation civique; (de plus, quand vous n'avez pas d'assemblée, vous n'avez rien à opposer à une pression trop forte de l'étranger).*

2° — *Pays aux couches sociales très diverses, qui vont de l'extrême archaïsme à l'extrême civilisation (il n'y a qu'à regarder autour de soi pour le constater), le Liban qui a suffisamment de statuts personnels comme cela, ne saurait se donner des lois qui, en fait, ne seraient valables que pour telle ou telle partie de ses nationaux, pour telle ville ou telle région. Dans certains cas, l'extrême progrès dans la législation pourrait rejoindre l'extrême erreur dans le gouvernement et l'administration. Les lois d'un pays sont faites à l'usage de tous ses habitants avec, au moins, une moyenne suffisante pour les justifier.*

Il est évident que l'application d'un tel principe doit laisser place à quelques exceptions et à bien des nuances. *Mais vous devez en tenir compte si vous ne voulez pas que la loi elle-même soit à l'origine de la rébellion ou de l'injustice.*

3° — *Pays entouré de convoitises et travaillé par des irrédentismes en voie de résorption si de trop lourdes maladresses ne sont pas commises, menacé d'autre part d'empiètements divers par les chercheurs de terres promises, le Liban, pour maintenir ses éléments frondeurs dans un bonheur relatif et pour couper court aux séductions voisines, doit faire en sorte que ses lois fiscales et ses lois en général comportent, pour un temps au moins, un avantage, une prime, une tolérance par rapport à celles des autres. Cela paraît élémentaire, l'essentiel étant de durer pour se stabiliser.*

4° — *Pays traversé par la route à son carrefour et devenu dans une certaine mesure une place publique, le Liban doit fortifier par ses lois l'édifice de ses traditions en consolidant par conséquent par tous les moyens la famille libanaise, et en enseignant à nos enfants à subordonner le temporel au spirituel et le bien-être à la liberté.*

Nous avons eu l'occasion de parler de la Suisse à propos de démographie. Voilà un des lieux du monde qui nous offrent, à nous Libanais du vingtième siècle, le plus d'enseignements. La Suisse qui a par-dessus tout l'amour de ses libertés, est aussi avant tout un pays pratique, économe et sage. Après une période dite patricienne qui fut une des plus fécondes de son histoire, la démocratie y est reine depuis cent cinquante ans.

En Suisse, comme chez nous, la montagne joue un rôle considérable et les Suisses dans leur ensemble, n'ont pas l'habitude des discussions byzantines et des longues paresse. C'est au contraire un pays où l'on a la passion du travail et où l'on ne perd pas son temps en paroles vaines. Et c'est un pays où, sur un territoire relativement petit et parmi une population de quatre millions d'hommes, se rencontrent comme chez nous, quoique d'une façon moins accusée, les races,

les langues et les religions. Or, que voyons-nous en Suisse ? D'abord cette remarquable division territoriale et politique en *vingt-deux cantons qui sont chacun un Etat souverain avec son gouvernement et tout l'appareil législatif, exécutif et judiciaire qu'un Etat souverain comporte*; il y a même trois cantons qui sont divisés en demi-cantons pour des raisons topographiques, politiques ou autres. Et par-dessus ces gouvernements cantonaux, il y a naturellement un gouvernement de la Suisse entière, avec ses institutions, ses assemblées et ses lois. En Suisse, donc, il y a vingt-deux Etats, sans les fractions, qui comptent, *en moyenne*, moins de 200.000 habitants chacun, *et qui obtiennent individuellement et collectivement leur repos et la concorde entre les citoyens au prix d'une des machines politiques les plus compliquées et les plus encombrantes de l'univers*. Le bourgeois suisse, le paysan suisse et l'ouvrier, si attentifs à la dépense, estiment pourtant que cette onéreuse organisation historique de leur vie commune n'est pas un luxe, qu'elle n'a rien de somptuaire. Ils savent qu'ils lui doivent leur force et la longue paix qui les unit. Ils ne se plaignent pas eux, comme nous l'entendons répéter ici trop souvent, de porter un vêtement trop large pour leurs épaules.

Tandis que nous autres, chaque fois, pendant vingt ans, que nous avons eu une assemblée dont *le premier objet était de consolider chez nous le vouloir vivre en commun*, une assemblée nous permettant de faire délibérer ensemble dans l'atmosphère de la chose publique, en les éloignant un moment de l'intérêt confessionnel, le Maronite et le Sunnite, le Chiite, le Druze, le Grec-Orthodoxe, le Melchite et les autres, nous avons tout fait pour discréditer cette assemblée et pour la ruiner.

A cette bonne action, contribuaient d'ailleurs allègrement, il faut le dire, des hommes dont la responsabilité de-

meure lourde, et qui n'ayant, dans ce cas précis, rien compris à nos affaires, pensaient appliquer valablement au Liban des théories valables peut-être pour le Béarn ou la Touraine.

Et pourtant, notre cas dans son ensemble est bien plus délicat que celui de la Suisse. *Il appelle, à tout prix, des solutions de modération et de sagesse comportant d'abord une patiente initiation des Libanais à la compréhension de l'intérêt général. Il exclut comme un péril de mort la tyrannie, la domination des uns par les autres, les convulsions de toute nature.*

Sous prétexte donc de simplifier, de nous donner des gouvernements à notre mesure, une mesure de pygmée (comme si en cette matière on pouvait réduire indéfiniment), nous nous sommes acharnés à détruire ce qui se présentait comme l'image évidemment un peu rustique mais à coup sûr véridique de la population libanaise avec ses disparités et ses contrastes.

Au lieu de faire de notre mieux pour améliorer progressivement une institution indispensable, nous l'avons traitée chaque fois comme un organe malade dont on se débarrasse sans se demander si, privé de cet organe, le corps pourra continuer à fonctionner. Pendant vingt ans, nous avons fait comme Pénélope. Telle est notre belle aventure. Et cependant lorsqu'en 1861 puis en 1864, les grandes puissances, la France généreuse et libératrice en tête, s'occupant une fois de plus de nous chargèrent leurs ambassadeurs de délibérer sur l'organisation de l'avenir du Liban (un Liban moins complexe que celui d'aujourd'hui), *ce furent six personnages représentant six souverains dont le plus démocrate était alors la reine d'Angleterre, qui décidèrent de donner au Liban une assemblée élue, représentative des communautés, estimant que c'était une nécessité répondant à la nature des choses.* Et le

Liban connut une période de cinquante ans de tranquillité et de paix.

Après cela on peut nous parler tant qu'on voudra des bienfaits ou des méfaits de la démocratie quand il s'agira de nos lois fondamentales; *nous répondrons fermement que nous sommes ici des minorités confessionnelles associées dont le but est de s'unir, de fraterniser davantage sur le terrain politique*, et que nos traditions et nos méthodes pour être ce qu'elles sont demeurent étrangères aux exigences abstraites de la sainte démocratie.

On dira : mais cette assemblée comment la fera-t-on et quels seront ses pouvoirs ? C'est une autre histoire que je n'aborderai pas ce soir. Pour l'instant, le principe seul est en cause. On dira aussi : cette assemblée sera médiocre, elle ne groupera pas les meilleures têtes du pays, elle manquera de mesure, elle fonctionnera mal. Je répondrai, c'est très possible; il faudra faire en sorte qu'elle fonctionne mieux, celle-là ou la suivante; il faudra, plutôt que de l'envoyer au diable, faciliter sa besogne et non point la ridiculiser; et même la décharger partiellement pour un temps des tâches trop délicates, en se souvenant (sans perdre de vue sa raison d'être première) que, dans un pays dont tant de puissances s'occupent, une tribune n'est jamais de trop et qu'elle vaut toujours mieux que les erreurs et les abus dans le silence. Si Fakhreddin et Béchir étaient de ce monde dans les circonstances où ce pays se trouve depuis quatre-vingts ans (et singulièrement depuis vingt-cinq ans), ils n'agiraient pas autrement. Avec un réalisme digne de leur intelligence, ils mettraient à coup sûr les nécessités de la vie avant toutes les subtilités et toutes les impatiences.

Voilà un long développement sur les minorités et sur l'assemblée et je m'en excuse. Il m'a semblé qu'on ne pouvait

pas en l'évitant, mener consciencieusement à son terme une méditation sur le Liban d'aujourd'hui. Et cela me conduit à conclure, loin d'avoir épuisé, cela va de soi, un trop vaste sujet.

Nous ne serions pas dignes d'être respectés si nous consentions à oublier que Tyr existait deux mille ans avant la fondation de Rome. Nous aurions tort pourtant d'en tirer quelque orgueil dans l'état où est Tyr. Le passé à lui seul n'est pas un patrimoine. Il faut encore qu'il en subsiste quelque chose. Mais comment prendrions-nous conscience de nos droits et de nos devoirs civiques et politiques s'il nous était indifférent de lire le nom de nos cités sur les cartes de la Phénicie la plus ancienne et de nous souvenir, par exemple, que Tripoli doit son existence et, plus tard, son nom grec à un établissement phénicien où Tyr, Sidon et Rouad avaient chacune sa «ville», son quartier particulier ? Il ne s'agit pas de nous payer d'illusions et de mots. Notre petit pays est assurément un des plus beaux, un des plus doux qui soient sous le ciel; ce qui est moins beau c'est l'organisation ou la désorganisation humaine qu'on y voit, c'est la cité vivante, c'est une absence d'architecture dans les cerveaux et dans les édifices ensemble. *A la latitude où nous vivons il faut d'abord que nous comprenions quel immense bienfait est pour nous la montagne. Cette montagne, qui n'est plus qu'une banlieue, au lieu d'en descendre, il faut désormais et pour toutes sortes de raisons, y remonter.* Et d'une façon générale il faut nous accrocher au sol, réhabiliter la terre, aimer le paysan et, avec lui, les grands arbres, l'eau des sources, le champ et le verger; et nous retremper dans la grandeur de cette nature qui nous interdit les petitesesses.

A ce prix nous pourrions sans nous perdre, continuer à être ce que nous sommes, mais à ce prix seulement. Nous savons en effet à quelles disciplines notre avenir se subordonne et ces

disciplines supposent un milieu naturel qui ne soit pas débilisant. Certes, nos difficultés sont grandes et requièrent pour leur solution toutes les ressources de l'intelligence et du cœur. Chez nous trop d'idées, de théories et de positions se confondent et tant de gens se croient faits pour le commandement que l'Occident nous regarde avec curiosité comme un pays de généraux sans troupes. Nous devons avec cela faire face aux périls les plus divers qui ont leur origine au milieu de nous, à nos frontières et au-delà des mers. Les difficultés nous les dominerons si nous mettons notre volonté et notre courage à leur niveau. Ce que nous édifions malgré tout ce n'est pas une hôtellerie pour le passant, un comptoir pour le marchand, un bureau de passeports pour l'immigrant et pour l'émigrant, c'est, avec le Liban d'aujourd'hui, une patrie accueillante et humaine.

Nous pouvons, par moments, devant la complexité des facteurs nationaux et internationaux qui commandent notre destin, éprouver un sentiment de désarroi et de crainte. Nous avons pour entretenir notre foi le passé prodigieux que nous avons traversé et auquel nous avons survécu.

La même nature qui nous montre son visage paisible et puissant, est toujours prête, en livrant ses passages, à se jouer de nous comme ferait la tempête. Depuis les «*époques lointaines*» du passé, une force centrifuge nous projette avec nos spéculations et nos rêves, d'un continent à l'autre; cependant qu'une force contraire attire sans cesse vers nos foyers des formes humaines en marche. Il en sera ainsi des époques lointaines de l'avenir. Il y a pour expliquer cela la route, les convictions et les inquiétudes religieuses, les passions insatisfaites. De même que nous faisons beaucoup de mouvement sur la terre, nous devons faire beaucoup de bruit dans le ciel.

Les siècles ont passé sur nos épreuves et sur nos vicis-

situdes. Les conquérants et leurs conquêtes ont disparu et nous demeurons. Nous sommes le lieu où les hommes s'acclimatent d'où qu'ils viennent, où les civilisations se visitent, où les croyances, les langues et les liturgies se font de graves révérences; un pays méditerranéen avant tout mais, comme la Méditerranée elle-même, sensible à la poésie universelle. Le Liban d'aujourd'hui, un Liban indépendant et intangible, appartenant également à tous ses enfants, peut et doit proclamer son droit à la vie. Il a plus que jamais sa raison d'être. Libanais de la montagne et de la plaine, des villes maritimes et des marches, nous avons le devoir de le servir passionnément et de nous battre, s'il le faut, pour le léguer grandi et consolidé aux Libanais de demain.

NOTE DE 1949

A la page 20, nous avons parlé «d'une parenté avec Lattaquié qui fut Laodicée du Liban». Sur la foi d'un texte non contrôlé, nous avons, en 1942, confondu «Laodicée de la mer» (Lattaquié) avec «Laodicée du Liban» qui paraît avoir été Qadesh, au sud du Lac de Homs ; mais notre remarque, appliquée à cette dernière localité comme à la zone maritime du nord, nous paraît garder tout son prix.

VALEURS

Conférence donnée le 7 juin 1948, en conclusion à une série de conférences organisée par le Cénacle sur le thème « La Reconstruction de la Maison Libanaise ».

Je dois vous faire un aveu. Sans chercher à voir où il me conduirait, j'ai pris mon sujet sur le plan de *l'absolu*. Il fallait éclaircir, pour moi-même et pour vous, la notion de valeur. Je me suis, non sans quelque fantaisie, attardé à le faire. Aussi ne retrouverons-nous « la maison libanaise et sa reconstruction » qu'aux dernières pages. Il me semble que mettre la notion de valeur dans une lumière suffisante et remonter à ses sources, c'est l'appliquer utilement à tous les pays et par conséquent au Liban. Le temps consacré à cette notion de valeur nécessairement un peu philosophique, j'espère que vous n'aurez pas à le considérer comme du temps perdu.

*
**

Pour méditer sur la notion de valeur, il faut se placer sous le signe de la hiérarchie.

C'est clairement une question *d'ordre* et de *subordination*.

Un bien est au-dessus d'un autre ; une chose est au-dessous d'une autre (ou mieux, une catégorie de choses, une catégorie de biens). Mais, il arrive que les circonstances *renversent* les valeurs. Un peu d'eau dans l'aridité du désert, un peu d'eau dans le creux de la main et qui sauvera la vie d'un homme vaudra tout l'or du monde. De même, raison-

nablement, au dernier moment de la vie, pour un être normal, la richesse, *sauf pour le bonheur des autres*, n'est plus rien.

Pour estimer et pour classer, il faut aller au fond des choses ! il faut ôter un à un les bandeaux, parfois transparents à demi, que nous avons sur les yeux. Le nœud se défait lentement ; l'intelligence et la vue s'accoutument peu à peu à ce qu'elles voient. Cela suppose, pour toute la variété des valeurs, mais à différents degrés, l'éducation, l'enseignement des disciplines et, autant ou davantage, les formes innombrables de l'expérience.

Un béotien restera insensible devant l'Acropole. Un certain matérialisme estimera un manœuvre, un débardeur plus qu'un contemplatif ; et il y a encore beaucoup d'hommes qui mettent les bruits de la rue au-dessus de Beethoven. En bref, un profane n'attachera souvent aucun prix à ce qui éblouira un connaisseur. Il pourra faire, sans même s'en douter, ce qui a fait la réputation des Vandales.

Si le goût et le jugement sont parfois innés, ils ont généralement besoin d'être formés. Pour comprendre les arts, pour discerner, en peinture, un chef-d'œuvre d'une croûte, en architecture, un bel édifice d'une masse informe, il faut, à part les dispositions naturelles, une habitude plus ou moins longue. Question d'aptitude et de formation ; question de sensibilité et de logique. Il y a, sans doute, des âmes très douées qui, nativement on dirait, saisissent et mesurent tout ; mais elles sont le très petit nombre.

Pour mettre à leur rang les valeurs qui font les personnalités et les patrimoines, individus et peuples ont besoin de culture ; ils ont besoin des leçons du temps et des bienfaits de la tradition, c'est-à-dire de la sagesse qui les a précédés. Il y a pour eux des règles à suivre, des exemples à retenir,

tout un classicisme à connaître et à approfondir en face des audaces légitimes de l'invention quotidienne.

Ainsi, il faudra déjà un certain niveau de civilisation pour juger de la qualité des principes et des mœurs, de la grandeur des institutions et de la pureté des lignes, enfin de ce qui est noble et beau.

**

L'histoire des valeurs est longue ou brève suivant l'angle sous lequel on se place. Je ne prétends pas en refaire les étapes avec vous et je me défends de tout désir de philosopher systématiquement sur une matière dont des aspects particuliers et des subtilités m'échappent. Ce qui m'est revenu à l'esprit de connaissances et d'impressions, je vous l'apporte ; rien de plus.

A propos de valeurs, il est de règle d'évoquer les Grecs, Platon et Aristote, de traverser avec eux le Moyen Age plein de labeur et de silence, de traverser la Renaissance et avec elle l'humanisme naissant, d'aborder le monde moderne avec Kant et quelques autres, de faire une place centrale à Nietzsche, d'interroger enfin une série de contemporains. Je suis trop loin, pour ma part, de l'école et des traités pour entreprendre une telle tâche. D'ailleurs, elle serait fastidieuse dans la mesure où elle serait austère et sèche. Nous ne sommes pas ici, ce soir, pour faire un inventaire ayant pour objet d'aller jusqu'aux dernières images, jusqu'aux dernières profondeurs d'un mot *qui contient tout*. Nous tâcherons d'y arriver au gré du hasard, par le raccourci ou par le chemin des écoliers.

L'histoire des valeurs est brève dans ce sens que c'est ce vingtième siècle seulement qui s'est emparé de la notion de valeur pour en faire une *théorie générale*, et qui s'est mis

à la fouiller comme il a fouillé les espaces stellaires, la pré-histoire, la matière jusqu'à l'atome, et pratiquement toute chose.

Il est permis de penser que chacun de nos actes et jusqu'aux plus élevés implique, en fin de compte, une évaluation et que la notion de valeur, de façon tacite ou formelle, domine toute notre vie. La spiritualité la plus haute s'attache directement aux valeurs : «Que sert à l'homme, dit le texte sacré, de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ?» Voilà une estimation précise et saisissante. Elle nous met simultanément au centre du domaine des valeurs et devant l'infini. Et si le diable ne se fut pas estimé gagnant, il n'eût pas conclu son pacte avec le vieux Faust.

Nous devrions agir toujours en préférant ce qui a plus de valeur à ce qui en a moins. Mais c'est là que notre jugement s'égaré dans de pauvres folies.

Les jouissances de l'ordre inférieur, les paradis artificiels, les fleurs du mal si l'on veut, (mais qui n'ont rien de commun avec la grande inspiration de Baudelaire), devant la destinée de l'homme, sont-ils une valeur ? L'alcool et son vertige, la suite nocturne des jeux et des danses ? Et les plaisirs amers dont la substance se laisse découvrir dans la tristesse des matins où il nous faut régler d'étranges factures ?

*«La sottise, l'erreur, le péché, la lésine
Occupent nos esprits et travaillent nos corps...»*

Baudelaire se connaissait supérieurement en valeurs. A travers les méandres du Malin, il estimait les élévations spirituelles à leur prix. Au seuil d'une œuvre où, d'abord, tout parut à rebours, il mit superbement au plus haut niveau la souffrance.

*«Soyez béni mon Dieu qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés...»*

Voilà une valeur on peut dire inattendue et qui, surabondante partout, a peu cours sur le marché.

Parallèlement, Pascal, le janséniste Pascal, un maître des valeurs, et quel maître ! hanté par l'abîme, étudie le divertissement. *«Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés pour se rendre heureux de n'y point penser.»* La valeur à mesurer dans ce cas c'est l'oubli, l'oubli passager, le baume, l'évasion. *De là vient, dit encore Pascal, que les hommes aiment tant le bruit et le remuement.* Mais nous reviendrons à Pascal, qu'aucune investigation spirituelle n'ignore ou n'épuise.

*
**

Puisqu'en définitive *tout est valeurs*, il faut pénétrer avec des intentions pures dans cet univers, une balance à la main. Quand on n'a pas réfléchi, on se figure que c'est peu de chose. Non point pour la substance, mais pour l'étendue. *Le champ illimité des valeurs, on ne le devine pas.*

De prime abord, au moins pour le profane, le mot valeurs évoque le marché et la bourse, les bruits de la criée, l'estimation contradictoire de la foule qui veut acheter et vendre. Valeurs mobilières, valeurs spéculatives, illusion des valeurs, réalités ou mirages, échantillons sans valeur : un vocabulaire familier nous vient à l'esprit avec des étiquettes sur des objets; puis, lentement, la notion se purifie; elle se dématérialise, elle monte. L'écrivain à son tour s'inquiète des valeurs : *valeur des expressions, valeur des mots*. (Alors, par exemple, vient à l'idée l'interrogation inquiète de Polonius à Hamlet : *« Que lisez-vous, Monseigneur ? — Des mots, des mots, des mots »*). En

s'élargissant, le terme se multiplie avec les sens divers que l'usage et le lexique lui donnent. *En mathématiques, en musique, en peinture, on le rencontre.* Il s'applique merveilleusement aux nombres, aux sons, aux couleurs. On s'aperçoit enfin que c'est un monde qui s'élève jusqu'aux connaissances les plus abstraites, jusqu'aux vertus les plus rares. Et comme on débroussaille les chemins perdus pour remonter aux sources qui font les rivières et les fleuves, *un classement s'impose ou plus d'un*; un classement provisoire, un commencement de classement tout au moins.

Dans l'absolu, on peut distinguer des *valeurs économiques*, (à partir du grain de blé, tout est richesse); *des valeurs logiques* (qui ont pour objet avec la connaissance et l'appréciation raisonnable des choses, la possession des sciences exactes, des sciences physiques et naturelles); *des valeurs éthiques ou morales* partant de la loi naturelle (qui s'accroissent *des valeurs sociales et politiques* à l'ordre du jour en ce moment et qui font, à travers la personnalité de chaque homme, la variété des sociétés humaines).

Il y a bien entendu les *valeurs esthétiques* qui ouvrent le domaine du goût et des arts; mais on les lie parfois aux valeurs logiques parce qu'elles impliquent une critique, un jugement, un choix.

A l'intérieur des valeurs logiques et des valeurs morales, les valeurs philosophiques sont ainsi à répartir. Et tout au sommet, au moins pour une grande partie de l'humanité, il y a *les valeurs spirituelles* dont le point de départ est dans les valeurs morales, il y a *les valeurs religieuses*, celles de la métaphysique et de la foi. Celles-là traversent la vie en vue de l'au-delà et habitent les hauts lieux de la prière. Elles recherchent et adorent la souveraine puissance.

On part ainsi de peu de chose, d'un objet courant, d'un

fruit de la terre et, par une ascension qui fait collaborer l'intuition, l'intelligence et le cœur, on aboutit par les voies de l'étude, par les voies du laboratoire et de la méditation, « à la pensée divine, maîtresse de tout dès les origines du monde » (de Véricourt : « Les pouvoirs biologiques de l'homme sur l'homme », *Etudes*, 10 avril 1948).

Les valeurs économiques, chacun les connaît sans toujours les identifier tout à fait. Valeur d'échange, valeur intrinsèque, valeur marchande, ces mots ne sont pas seulement de l'économie politique, ils sont ordinaires dans la vie. Ils s'appliquent à l'humble pain quotidien comme aux services que nous nous rendons, au bas de laine comme aux trous qu'on y voit. Meubles, immeubles, marchandises et créances, biens temporels de toute sorte, ce qu'on appelle richesses et que nous poursuivons âprement, tout cela sur l'échelle des valeurs économiques a son prix. De nos jours pourtant plus que naguère, cette catégorie immense de valeurs vers quoi vont naturellement nos besoins et nos désirs, gravement atteinte par les suites des guerres, par le malheur des temps, par les revendications démesurées de la foule, fond comme la cire et se dissipe comme les songes.

Dans les autres valeurs, au contraire, en parcourant le clavier : *valeurs logiques et esthétiques, valeurs morales*, nous retrouvons distinctement avant la valeur d'un objet, la valeur d'un homme. *C'est par l'homme qu'il faut commencer. L'essentiel c'est lui. Ce qui compte avant tout c'est lui. Ce n'est plus une fortune qu'on apprécie, ce sont des connaissances, des dons, une sagesse qu'on tente de mesurer.* C'est la science, c'est l'art, c'est la poésie incarnée dans telle âme, dans telle intelligence; c'est la culture et la curiosité de l'esprit; ce sont des vertus et des puissances. Aussitôt sorti du monde de l'économie auquel tant de gens aveugles donnent le pas sur tout,

on s'élève lentement jusqu'au goût du chef-d'œuvre (et jusqu'à se dégoûter du reste), c'est-à-dire jusqu'à l'exaltation de ce qui est transcendant, en nous et en dehors de nous.

Dans ce monde des valeurs où l'esprit a le premier rôle et qui fait les élites, ce que nous aimons, ce que nous cherchons, ce n'est plus la chose matérielle (sauf la beauté matérialisée : vous vous souvenez de Keats : *« a thing of beauty is a joy for ever »*, un objet de beauté est une joie pour toujours), c'est la substance et la force du discours, c'est la finesse du jugement et du regard, c'est la hauteur des vues, c'est la qualité morale, c'est le courage et c'est l'audace, c'est le désintéressement, *c'est le comportement dans la cité* et, si vous voulez, comme expression suprême de la force de l'âme : *« ce mépris de la mort comme une fleur aux lèvres »*, pour citer un vers de Samain.

Nous nous trouvons alors devant une dualité, une sorte de séparation des patrimoines : *ce qui, d'une part, peut se résoudre par de l'argent*, et d'autre part, sur un plan tout différent, *ce qui se résout par de la grandeur*. De cette comparaison, de ce contraste qui s'impose à notre raison, résulte tout de suite et sans hésitation, *la primauté du spirituel*.

Le chef-d'œuvre du sculpteur et du peintre, c'est encore par l'esprit et par son reflet qu'il vaut.

Dans les valeurs de toute sorte, il y a *la valeur subjective et la valeur objective*, il y a la valeur qu'ont les choses en elles-mêmes et celle que chacun de nous leur attribue. Il y a, nous venons de le dire, la valeur de l'homme qui a fait le chef-d'œuvre, le poème ou la victoire, avant la valeur intrinsèque du chef-d'œuvre, du poème et de la victoire. C'est Phidias, avant tel marbre de Phidias, c'est Platon, avant tel Dialogue de Platon; c'est Alexandre, réfléchissant aux travaux d'Alexandre. Mais par un retour naturel, le chef-d'œuvre survivant

au génie qui l'a fait retentir sur chaque génération, sur chaque homme lorsqu'il s'approche raisonnablement de la merveille. *Et cet ébranlement fait nos délices dans la mesure où nous nous sommes rendus accessibles à ce qui est vrai, à ce qui est beau, à ce qui est bien.* Cela se produit au contact des sommets de l'humanité, penseurs, poètes, mystiques, artistes de premier plan, Aristote, Thomas d'Aquin, Thérèse d'Avila, Michel-Ange, Shakespeare, Pascal, Racine, Beethoven. En prenant des noms décisifs nous rendons plus sensible le côté subjectif des valeurs. Il existe de nos jours un milliard d'hommes et davantage, très près ou très loin d'ici, qui ne savent absolument rien de ces noms et de beaucoup d'autres. Y songez-vous quelquefois ? *Le monde est encore très loin de la connaissance.* Il faudra, malgré les découvertes (ou parfois à cause d'elles), un temps très long pour que les valeurs supérieures atteignent suffisamment les sensibilités et les intelligences. Pour que l'humanité, au lieu d'aller comme elle va, de chute en chute, se maintienne et monte et s'élève.

Encore une fois, sur les classements possibles des valeurs, nous ne nous engagerons pas dans des controverses d'école. Ce que j'essaie d'apporter ici, ce sont des réactions personnelles et non point la décision des philosophes. Il s'en faut d'ailleurs qu'il y en ait qu'on puisse tenir pour définitive.

S'il n'y a dans ce que j'expose qu'une approximation satisfaisante, qu'une part substantielle de vérité cela suffit. *Car, c'est l'éveil du sens des valeurs que je cherche avec vous, c'est une vue d'ensemble telle qu'elle permette une identification plus rapide et moins incertaine des valeurs, de leur nature et de leur rang.*

Au milieu du bruit qui se fait autour de tout, dans le tumulte, dans la confusion des esprits et des langues, nous constatons tous que le sens des valeurs s'est émoussé, que

nous ne sommes plus aussi rigoureux, aussi exigeants que nos pères, et que nos jugements valent souvent ce que vaut la monnaie indécise de notre époque par rapport à la monnaie stable du proche passé. Maintenant la fausse monnaie est partout et nos opinions sont faussées comme elle. Nous estimons peu ce qui eût valu bien davantage en d'autres temps, *dans un meilleur équilibre des facultés de l'âme*. Non point certes que ce temps ne soit pas le plus étonnant, le plus extraordinaire de tous; il regorge de découvertes, de perspectives et j'ose dire d'infini. Mais, pour citer un savant d'aujourd'hui dont je ne connais qu'une phrase lue depuis deux semaines et que j'ai retenue, à votre usage (Dr. Lavalée, cité dans *Etudes* avril 1948, d'un écrit intitulé : La déconvenue d'un siècle de progrès) : *«Une tragique discordance est apparue entre l'éblouissante réussite de la technique et le dépérissement de la civilisation : par le savoir (valeur logique) nous sommes devenus des demi-dieux, par les mœurs (valeur morale) nous avons rejoint les barbares. C'est une situation intenable d'être écartelés de la sorte»*.

En effet et sans doute, c'est littéralement le sens du vrai, du beau et du bien qui est faussé ! Qu'est-ce qui est beau ? Qu'est-ce qui est bien ? Qu'est-ce qui est vrai ? Qu'est-ce que la vérité ? dit Pilate. Mais il se fait que dans ces trois mots déjà rappelés, *nous retrouvons un autre classement*, un classement plus abstrait des valeurs et plus synthétique encore.

Le vrai, le beau, le bien : voilà des mots familiers, qui bizarrement laissent rêveur. Ils paraissent comme en déroute à cette heure. On se demande dans quelle direction les chercher tant l'anarchie est grande et tant l'illusion et l'erreur se sont emparées de tout. Ces mots si courts, ces monosyllabes à peu près inséparables, ressemblent aux corps simples en chimie (s'il peut en rester, après la désagrégation de l'atome). Ils paraissent irréductibles. De même, ils sont à peu

près indéfinissables. Comment les expliquer suffisamment autrement que par eux-mêmes.

On nous dit que le vrai, c'est ce qui est conforme à la vérité ; que le beau, c'est ce qui plaît à l'esprit et aux yeux ; que le bien, c'est ce qui est conforme au devoir. Mais vous sentez combien ces définitions sont débiles, combien elles manquent de netteté et de vigueur. Il faut accorder qu'en s'exprimant ainsi on n'explique pas grand'chose. Au fond, ce sont des évidences qui devraient s'imposer comme la lumière de midi. *Mais, il faut tenir compte en tout de l'opinion et de la mentalité de chacun.* Evidences toutes relatives et subjectives en effet. Etrangement, le vrai, le beau, le bien ne sont pas les mêmes pour tous les hommes. Ils pourraient ne l'être pas pour nous qui sommes réunis en ce lieu et en ce moment. Au nom même du vrai, du beau et du bien, nous serions en controverse sur mainte chose.

Car, tout varie sans même que nous fassions un pas ; et de façon décisive si une heure de vol seulement nous éloigne de nos paysages familiers. Vérité en deçà d'une montagne, erreur au-delà. C'est encore cela partout et plus que jamais. Et voici que, comme il y a trois siècles et comme toujours, *«trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence, un méridien décide de la vérité».*

«En peu d'années de possession, dit encore Pascal, les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques... plaisante justice qu'une rivière borne...» Où sont les valeurs ? Nous sentons bien cependant qu'il ne faut pas qu'elles se perdent...

Rien qu'en Europe, nous en avons vu ces dernières années des conceptions si opposées qu'elles sont comme la nuit et le jour et qu'elles se font la guerre. Voyez comme tout a changé, comme tout change en allant de Londres à Paris, à Rome, à Berlin, à Varsovie, à Moscou.

Prenez un régime politique puis un autre; comparez-les : aussitôt la moitié des valeurs s'écroule. De même que dans des siècles obscurs (et relativement récents) on a connu la rage des iconoclastes, de même de nos jours la destruction porte sur des catégories entières de biens spirituels, moraux et matériels. L'Est s'élève en ricanant contre l'Ouest, contre son passé, son équilibre et ses dieux. L'Ouest voit dans l'Est un phénomène monstrueux, une aberration qui supprime le sens de la vie et de la mort. Des hommes, par millions, qui se croient en possession de la vérité ou à sa recherche, subissent le stupide bourrage de crâne, la déformation redoutable des propagandes. Le vrai, le beau, le bien, combien dans ce monde en folie restent d'accord sur l'essentiel de ce qu'ils sont ? Pourtant, au fond de notre cœur, sans même faire un grand effort pour cette descente verticale en nous-mêmes, nous trouvons cette loi naturelle, valeur de base, voix obsédante dans la solitude et dans le silence, qui dans sa simplicité garde une puissance véritablement explosive et qui nous montre, irrésistiblement, sur le plan moral, sur le plan de la conscience, au moins l'essence du vrai, du beau et du bien. Sans doute ne pourrions-nous pas en dire autant des valeurs logiques ou esthétiques ou économiques. Là il faut le don, l'initiation, la formation, les chiffres, l'expérience, enfin l'inépuisable leçon de la science en marche et de la vie quotidienne; mais la miraculeuse loi naturelle qui nous reproche toute seule une mauvaise action, qui éveille le remords de minuit, qui nous montre que nous avons tort quand la loi humaine elle-même nous donnerait raison, nierons-nous sans mentir sa valeur primordiale et sa présence immédiate ?

Sans doute aussi est-elle loin de mesurer à elle seule, sur le plan moral qui est son domaine, le vrai, le beau et le bien. Si nous la mettons en relief c'est seulement pour dégager un élément inné et permanent dans le monde mouvant des valeurs,

élément universel et constant, constant dans ses injonctions les plus simples, et qui montre à l'homme conscient l'unité finale de son origine et de sa race.

Pour le reste, dans ce monde en perpétuel devenir, chaque civilisation propose ses valeurs et apporte avec elles ses controverses et ses discordes. *Valeurs du passé, du présent, de l'avenir*, quel champ d'investigations, quel possible recensement !



Beaucoup des valeurs du passé sont mortes, tandis que d'autres ont survécu et grandi. Le contact des civilisations d'autrefois n'est pas seulement nécessaire en histoire, mais en morale, en esthétique, en tout. On a remonté déjà très haut dans le passé. Ce n'est qu'une façon de parler d'ailleurs, car, cinq ou six mille ans, dans l'absolu, c'est peu de chose...

Sur notre terre, après une longue nuit, on tâche de retrouver maintenant pas à pas les origines, les premières manifestations de la vie. *L'homme est passionnément à la recherche de l'homme; c'est sa propre valeur dans le passé qu'il cherche.*

Le passé a eu ses valeurs de siècle en siècle, de millénaire en millénaire. Ces valeurs, dans la mesure où on les déchiffre, dans la mesure où on les comprend, *on peut les situer dans nos séries d'aujourd'hui*, dans le vrai, le beau, le bien, ou de façon plus précise, dans les valeurs économiques, dans les valeurs logiques, dans les valeurs morales et le reste.

Dans le domaine des valeurs économiques, on a inventorié d'assez près des masses d'objets de la préhistoire et du début encore hésitant de l'histoire. *Pour les valeurs morales et les valeurs logiques*, avant les idéogrammes qui sont des signes, avant l'alphabet et les mots, il n'y a que la déduction

et l'hypothèse pour suppléer (quand c'est possible) l'expression écrite de la pensée, le récit enregistré de l'aventure humaine. *Pour les valeurs esthétiques*, on en connaît, telles ces peintures rupestres, venues de l'art le plus archaïque, qu'on trouve sur les parois des cavernes, qui sont choses vivantes et émouvantes; tels encore les outils taillés dans la pierre dure, dans l'ivoire, dont parfois le travail est d'un art exquis et la ligne d'un goût si pur.

La monnaie, cette valeur économique devenue elle-même mesure des valeurs économiques, n'est apparue que très tard, sept ou huit siècles avant notre ère. Avant on faisait du troc; ou bien des valeurs produites directement ou indirectement par la vie rurale, servaient d'étalon; une quantité de blé, un mouton par exemple. *De leur côté les valeurs morales et logiques se révélaient lentement. L'Extrême-Orient, le Moyen et le nôtre gardent de ces valeurs du lointain passé des témoignages impressionnants. Alors, il n'y avait pas encore d'Europe et d'Amérique.*

Le plus clair de ce que l'antiquité nous a laissé en fait de valeurs atteste des attitudes puissantes devant la vie et devant la mort, devant la beauté, devant l'amour, devant l'immortalité. Ce ne sont à peu près partout que temples, offrandes votives, souvenir et vénération des moits, hymnes à la divinité, images du destin et des dieux.

Au temps d'Hammourabi déjà, deux mille ans avant notre ère, *les lois étaient, de façon consistante, des valeurs morales*. Vers le même temps, l'alphabet, valeur sans prix, prenait forme et annonçait les premiers livres sacrés. Quelques siècles de plus nous mettent devant Homère; quelques autres devant Socrate et Platon, devant Aristote. *Alors le monde des valeurs est resplendissant à l'orient de la Méditerranée. C'est l'hellénisme dans sa gloire*. En marge des prophètes et de la

législation d'Israël, une philosophie préchrétienne est née, éblouie par la découverte du temps et de l'espace et qui cherche le dieu inconnu. Puis c'est le christianisme et ce qui en procède. Les valeurs se précisent, elles se désincarnent, elles montent. Et magnifiquement s'impose, à partir de la révélation de l'Esprit, la connaissance de l'esprit. *C'est le triomphe des valeurs spirituelles.* Le martyrologe progresse avec ceux qui meurent en chantant, pour une idée, pour une foi, estimant qu'il y a des valeurs qui dépassent de façon incommensurable les choses humaines.

Rome dans sa puissance et Rome à son déclin, Byzance, le moyen âge et les temps modernes ont vécu dans cette atmosphère agitée, *mais dans la stabilité d'une civilisation ascendante et qui a donné à l'Europe et à la moitié du monde leur physionomie et leur grandeur.* La Réforme est venue, les Encyclopédistes sont venus, la Révolution est venue, puis d'autres révolutions, puis le temps des découvertes prodigieuses et finalement, à travers de terribles guerres, le marxisme gouvernant l'Etat. C'est le conflit fondamental à cette heure, le conflit apocalyptique qui divise le monde comme il n'a jamais été divisé et qui met en cause les valeurs les plus hautes, les valeurs pour lesquelles des générations ont accepté dans une sorte d'ivresse raisonnable et mystique, de vivre et de mourir.

*

**

Sur le plan des valeurs, que faut-il penser, que faut-il dire du monde d'aujourd'hui ? Sans doute, et manifestement, qu'il est désaxé, qu'il est en guerre avec lui-même sur des valeurs traditionnelles et sur des valeurs illusoires, qu'il prétend, d'un côté, édifier une société sur le néant tandis que de l'autre, un sursaut s'affirme depuis les profondeurs. Nous voyons heureusement réagir l'esprit avec la force illimitée qu'on peut attendre de l'esprit.

Malgré toutes les théories, malgré toutes les découvertes, une vie d'homme limitée à la vie du corps reste et restera peu de chose. Vraiment elle est très peu de chose si elle ne cherche, si elle ne trouve rien au-delà de la maladie, de la souffrance, de la décrépitude et de la mort.

Mais, ce n'est pas seulement le point de vue spirituel et religieux qui nous passionne (quoique sur le plan de la finalité il domine tous les autres) c'est encore, à travers lui, le point de vue politique et social qui fait les nations, les législations et l'humanité d'aujourd'hui. Voici, en effet, que les valeurs religieuses, qu'on le veuille ou non, commandent en grande partie les valeurs morales. Suivant que l'Eternel est la valeur suprême ou ne l'est pas, *les attitudes essentielles de l'homme changent.* Suivant que l'âme est immortelle ou ne l'est pas, les codes fondés psychologiquement sur l'éternelle justice s'affirment ou s'effondrent. *Livrée à elle-même, la plus haute vertu assise sur une honnêteté naturelle intransigeante, sur le sentiment de l'honneur poussé à son plus haut degré, résisterait mal à certaines tentations.* Vous vous souvenez de l'histoire du mandarin : un bouton qui tuerait, à des milliers de lieues, sans que personne ne s'en doute, un mandarin inconnu, un mandarin centenaire, dans une ville perdue de la Chine lointaine, si ce geste obscur et fugitif devait, sans laisser de traces, procurer à son auteur une fortune chiffrée par milliards, combien d'hommes, parmi les moins mauvais, combien d'honnêtes gens hésiteraient à le presser ? Quelles lois humaines empêcheraient le crime dans le secret et dans la nuit, si la législation non écrite, que la loi naturelle révèle à nos consciences, si la loi divine ne faisait sentir directement sa rigueur ? *«Le sens moral s'évanouit peu de temps après le sens du sacré»,* a écrit le Dr. Alexis Carrel. Ainsi ces valeurs se perdent, l'une à la suite de l'autre.

C'est parce que la mesure des valeurs n'était plus ce qu'elle

fut que l'Allemagne totalitaire, malgré son génie et sa puissance, s'est laissé aller, au nom de la raison d'Etat, au nom de la science, de l'eugénisme, de l'avenir de la race, aux fautes les plus sombres, les plus inexcusables. D'autres totalitarismes ont montré dans d'autres secteurs des excès équivalents. Pour eux, la personnalité de l'homme n'est plus rien, la valeur infinie de l'âme humaine n'est plus rien, le salut individuel n'est plus rien. Tout peut et doit être sacrifié à un monstre qui s'appelle l'Etat ou le Parti; à une fiction éphémère et sans âme qui nous réduit à l'état de poussière sans s'arrêter un instant aux splendeurs, aux promesses de notre destinée, aussi visibles pourtant, si on daigne les regarder, que les tristesses de notre condition d'homme et que nos misères.

Le mot accablant de «déréliction» appliqué à l'humanité par une certaine philosophie contemporaine, ce mot qui dit tout l'effroyable abandon de la fourmilière humaine, seule et sans recours, sur une planète imperceptible, roulant dans l'immensité de l'espace, sonne comme un glas; il ressemble à une invitation à l'homicide, sur soi-même et sur les autres. Quelles valeurs de lumière, de musique, de poésie, de beauté tiendraient jusqu'au bout devant ce mot désespéré ? Comment veut-on qu'à l'intérieur de telles philosophies les valeurs même les plus hautes ne se perdent pas; qu'une société puisse renaître et vivre, qu'une renaissance puisse s'épanouir et durer ?

Le drame des valeurs est, de nos jours et à cette heure, au point le plus aigu, dans tout l'univers. Spiritualisme et matérialisme se disputent et s'arrachent la vie et la mort. Le premier parle de charité, d'abnégation, de détachement, d'espérance, d'amour, d'éternité, de valeurs fondamentales. Il dit tout cela dans toutes les langues. Le second parle d'égalité économique, de revendications extrêmes, de lutte des classes,

de guerre sociale, de nivellement de tout, par tous les moyens, en vue d'un futur et très problématique âge d'or, excluant la résurrection et la justice de Dieu. Ainsi, les valeurs sont discutées, disputées, exaltées ou honnies jusqu'aux dernières limites de la violence et du sacrifice.

*

**

L'avenir est pourtant dans les valeurs, dans les vraies, dans celles-là dont les générations ont reconnu la solidité et l'importance. La relativité du bien-être et du luxe, générateurs de besoins factices, saute aux yeux. Plus nous exagérons le confort, plus nous tombons dans l'artifice, plus nous nous attachons à des objets secondaires dont nous ne savons plus nous priver sans souffrir. Le bien-être et le confort sont certes de belles et bonnes choses, et ce qui est purement somptuaire a souvent mille charmes, mais, la valeur, pour ne point nous trahir, doit résider dans le plaisir de l'esprit et du cœur plus que dans celui de la possession, et surtout dans une espérance infinie.

L'avenir devrait tendre, dans l'action et dans le mouvement, vers un relatif et noble détachement, facilité par une formation orientée par l'esprit, par une attitude générale de l'Etat, intelligente, consciente, humaine, exemplaire autant qu'il se peut, enfin par une meilleure compréhension des valeurs morales et esthétiques. Le juste avenir est dans cette sérénité qui fait désirer la vérité, la beauté et le bonheur pour tous les humains. C'est le procès de l'égoïsme que notre époque fait, mais avec brutalité, en se laissant aller déraisonnablement aux excès, en se livrant furieusement, en face des rapines de l'ambition, au vice de l'envie, à cette sorte de maladie qui ne veut rien tolérer du bonheur des autres. *L'avenir est encore dans une harmonie des valeurs entre elles, dans un équilibre des valeurs qui mette chaque chose à son rang et les*

biens qui font l'âme grande avant ceux-là que le ver et la rouille rongent. Un monde si magnifique qu'il soit où les valeurs morales manqueraient serait un monstre.

*

**

Maintenant voyons autant que nous le pourrons, ce que sont les valeurs dans ce pays et ce que nous voudrions qu'elles soient :

Chez nous la connaissance des valeurs économiques va loin. Les valeurs illusoires de cette catégorie reçoivent ici leur châtimeut; chacun les discute, les démonétise et les rejette, malgré les fictions et les lois. Remarquons pendant que nous y sommes, que les lois n'ont ici trop souvent qu'une valeur relative. Sans parti pris, on peut se demander et il faut avoir ici le courage d'une franchise brutale, quelle partie de notre législation est la plus dévaluée. Cela tient à une indiscipline quasi congénitale, mais qui appelle malgré tout une réaction qui ne saurait attendre.

Sauf dans le domaine des arts, où les Libanais initiés restent un petit nombre, nulle part on n'estime avec plus de sûreté qu'ici, avec plus de précision, les choses matérielles. Le Libanais sait acheter et il sait vendre mais, sauf exception, il est loin de comprendre l'importance du travail fini, du soin attentif apporté au détail, de ce qui ajoute la qualité au goût et qui, dans une si large mesure, *fait la valeur des choses et nous attache à elles*. Cela, l'antiquité sur nos rivages le savait beaucoup mieux que nous. Jadis, sur la côte phénicienne, le travail délicat du joaillier, de l'orfèvre, le travail de la pierre, du marbre, du bronze, passait de loin le travail épais d'aujourd'hui. Aujourd'hui tout est fait d'à-peu-près, tout est approximatif et médiocre.

Par vanité peut-être et peut-être aussi parce que nous

sommes plus superficiels qu'il n'est permis, nous restons trop attachés à la façade en tout, à une façade sans architecture d'ailleurs et sans grâce; nous ignorons trop ce qui fait cette beauté harmonieuse des intérieurs même les plus simples et qui élève une société et une nation au-dessus du commun, au niveau d'une grande civilisation. C'est avec bonheur cependant que nous enregistrons des progrès sérieux dans ce secteur de la vie matérielle depuis un certain nombre d'années. Il y a évidemment un effort et qui s'est multiplié. La maison libanaise en témoigne dans quelques-uns de ses aspects.

Et puis, nous commettons souvent ce péché contre l'esprit de compter un homme pour ce qu'il vaut d'argent plus que pour tout le reste. C'est un travers très grave parce qu'il révèle une méconnaissance, un mépris inexcusable des valeurs du premier rang.

L'argent a trop d'importance ici, — considéré sur le plan de la possession et non point pour ce qu'on en peut faire. Je voudrais certes, nous voudrions tous qu'il y en ait beaucoup plus au service du vrai, du bien et du beau, de l'éducation et de l'instruction, des sciences et des arts, de l'hygiène morale et de l'hygiène physique, enfin des nécessités innombrables, humaines et sociales qu'impose un monde nouveau; mais craignons que l'argent chez nous participe exagérément à la définition de l'homme. Souvenons-nous que l'argent ne peut susciter la grandeur que dans la mesure où il sert généreusement et dans la probité un idéal; dans la mesure surtout où il ne sert pas à égarer ou à neutraliser des consciences.

Les valeurs économiques pourraient au Liban écraser les valeurs spirituelles si nous ne nous montrons pas attentifs à l'évolution des idées et des mœurs, si nous devenons accessibles aux biens matériels sans discrimination. Voyez comme la menace est grande, comme le péril est réel : la Palestine

souffre cruellement d'avoir laissé le propriétaire du sol mettre la valeur des terres au-dessus de la valeur de la Patrie.

Le Liban est à un carrefour où sont attirées, en même temps que les valeurs spirituelles, les entreprises temporelles qui font les bonnes affaires et les mauvaises. *Il y a autour de nous et au milieu de nous un immense pouvoir d'attraction et de séduction.* C'est le moment de nous souvenir que si tous les biens de ce monde ont une valeur, *tous ne sont pas à vendre.* Il faut qu'il y en ait hors du commerce, *pour le bien de tout le peuple, pour le service ou pour le salut de tous.*

Ce pays, le nôtre (d'autres que nous dans le voisinage sont dans le même cas), ce pays a toujours vécu dangereusement. Il vit, il est appelé à vivre de même. Il est entouré de tentations et de convoitises. Dans la mesure où nous préférons par exemple des facilités, des commodités commerciales aux libertés légitimes, aux libertés fondamentales, nous nous trouverons près de nous perdre. Les grands commerçants, les marchands de Beyrouth, les industriels, tous ceux qui font la prospérité de la cité, devraient mieux réfléchir à cela. Tout est bien quand nous mettons d'accord tous les intérêts en jeu *sans avoir à sacrifier le principal*; mais les valeurs, pour nous, les valeurs matérielles ne sauraient être ce qu'elles sont en Amérique, par exemple, pour un citoyen que personne n'inquiète ou ne menace. Plus que des richesses matérielles de ce pays nous devons avoir le souci de sa solidité morale, de son endurance, de ses possibilités de résistance.

Les valeurs, nous ne l'oublions pas, varient suivant les circonstances de temps et de lieu. La République de Saint-Marin, douze mille hommes indépendants sur un rocher, au cœur de l'Italie, apporte cette évidence. Ces hommes, depuis des siècles, mettent leur indépendance au-dessus de tout. Incorporés à l'Italie, ils eussent eu moins de difficultés et de plus larges

horizons. Quoique l'Italie soit un grand pays et un très beau pays ils ont préféré leurs libertés.

Pour construire le Liban de cette génération et celui de demain, ce Liban que des circonstances heureuses ont, à la suite d'un long refoulement, fait progresser à un rythme inespéré il faut, si l'on veut faire œuvre durable, (si l'on veut que l'intelligence domine le débat, et avec elle les valeurs les plus hautes), l'assurance que le moral de ce pays et que ses forces supérieures ne fléchiront en aucun cas. *C'est, de façon décisive, une question d'éducation et de mœurs*, nous le sentons tous. Ce qui s'impose d'une façon éclatante, c'est, dans l'infinie souplesse, dans l'adaptation indéfinie de la vie libanaise, *un durcissement de la personnalité et du caractère*. Or, ce n'est sûrement pas par le caractère que nous brillons. Nous devons sur ce terrain avouer notre péché. S'il nous faut de toute nécessité un commerce prospère, une industrie vivante, une vie agricole épanouie (c'est dans le secteur agricole que les dangers sont les moins grands), s'il nous faut des marchands et des industriels, des hommes de commerce et de finance de grande classe, *il nous faut davantage des citoyens*. Ce qui se passe en Palestine doit servir à chacun de leçon.

Si le Liban ne se met pas à fabriquer des citoyens en série, il peut à la longue être menacé. Toute l'histoire l'établit à travers quatre mille ans de vie politique et sociale. Chez nos voisins d'ailleurs, c'est un peu la même chose. A de nombreux dangers congénitaux, s'est ajoutée la proximité redoutable d'Israël. Car, d'Israël ne viendra pas de la belle musique seulement, mais une tentative d'hégémonie servie par les intellectuels les plus subtils, les disciplines les plus fermes, les moyens de pénétration les plus divers et les plus puissants.

C'est par une discrimination individuelle et collective des valeurs, c'est par un retour à une hiérarchie des valeurs appa-

remment perdue, que le Liban consolidera ce qu'il a acquis. *Le premier point* est qu'il soit orienté dans ce sens, avec persévérance, comme la boussole montre l'étoile polaire. *Le second* est qu'il décourage moins ou qu'il encourage mieux les meilleurs éléments de l'Etat. Cet ordre, ce redressement ne peuvent venir en règle générale que par les gouvernements qui ont l'accroissement des valeurs morales et spirituelles pour but primordial, qui condamnent par conséquent *ce qui démoralise et, au sens propre du mot, ce qui énerve un peuple appelé par le sort à résister souvent.*

Parmi les valeurs politiques les plus cotées du moment où nous sommes, le facteur «temps» est considéré avec une particulière complaisance. Nous avons toujours pensé du temps qu'il est galant homme et qu'il arrange, parfois, les situations embarrassées. *Mais on ne saurait impunément laisser au temps une orientation morale et technique de l'Administration de l'Etat, une orientation morale et sociale de la Nation.* Cette orientation doit venir nécessairement d'une suite d'actes positifs du gouvernement et des représentants de l'Etat.

Mais reprenons rapidement en vue d'une conclusion.

Les valeurs économiques sont chez nous parmi les plus connues, les mieux portantes; quelques-unes pourtant et non des moindres sont maintenant menacées. Sur le plan économique qui mène inévitablement au politique, le voisinage immédiat de l'Etat d'Israël est un très grave danger. Une telle force ne peut pas grandir sur notre flanc sans comprimer nos organes essentiels, sans raréfier nos moyens d'existence. L'évolution de l'affaire palestinienne pourrait nous amener à réviser ce que nous pensons aujourd'hui de nombre de valeurs économiques au Liban.

Les valeurs logiques qui ont pour objet une vaste partie de la connaissance et des sciences, nous les avons dues prin-

cipalement, durant les derniers quatre-vingts ans à l'enseignement étranger libéralement recherché, appelé et accueilli. Les sciences physiques, chimiques, naturelles, biologiques etc... toutes les mathématiques entrent dans cette dénomination. Par là, nous pouvons d'un côté en mesurer l'importance et de l'autre, la part de connaissances qu'il nous est permis de revendiquer. Nous sommes loin des métropoles de la science mais nous avons les possibilités d'un bel avenir. Si nous voulons construire cet avenir, il dépend de nous d'élargir la recherche et le laboratoire ensemble, d'accroître des valeurs qui font le prestige et la puissance d'abord et qui apportent l'enrichissement intellectuel et matériel. Ces valeurs sont un moyen de civilisation essentiel mais à condition que la morale et le jugement les contrôlent. De l'atome désagrégé comme de l'arbre de la science, viennent ensemble le bien et le mal.

Des valeurs esthétiques nous avons incidemment dit quelque chose. On ne peut pas soutenir ici qu'elles triomphent. Peinture, sculpture, architecture, musique, beaux-arts en général dont certains furent magnifiques il y a deux mille ans, sont maintenant, avec des exceptions brillantes, peu de chose; mais ils vivent ou revivent et c'est une joie de le constater. Des talents se révèlent et notre espoir renaît avec eux. C'est assez de laideurs, d'ouvrages informes, assez de péchés contre l'équilibre et le goût, assez d'erreurs coupables. Pour nous mettre au contact du beau, nous en sommes réduits à chercher ici la nature qui est admirable, ou bien à exhumer des objets antiques d'un sol vénérable. Avec mélancolie il nous faut constater qu'au Liban c'est encore trop souvent l'homme qui fait violence à la nature, qui ruine le paysage, qui enlève aux arbres leurs branches, qui permet la mort des jeunes pousses, enfin qui d'un immeuble affreux bouche, à la fois, la rue et l'horizon. Cela, pour être moins fréquent reste déplorable. Par souci des valeurs, il faut nous guérir de ce mal.

Pour ce qui est des valeurs morales, de ce qui appartient à l'éthique, rappelons qu'elles vont de la philosophie à la politique.

Evidemment, nous connaissons tous au Liban de grandes valeurs morales, de hautes vertus individuelles et collectives. Il y a des traditions très nobles, des fidélités mémorables à la communauté, à la terre, au passé, un sentiment profond de la solidarité humaine. Sans doute, il y a tout cela à des degrés divers, mais il y a aussi des brèches à tout cela, des brèches imputables d'abord, en toute justice, à une époque qui renverse tout et que traversent plus qu'aucune autre des passions et des instincts pervers. La folie serait d'aller avec le courant au lieu de le remonter. *Avant tout, les valeurs morales sont à mettre aussi vite qu'il se peut au premier rang dans tout ce qui constitue l'armature de l'Etat, le gouvernement de l'Etat, la représentation nationale de l'Etat, l'administration de l'Etat.* Par là le peuple aurait le bon exemple au lieu de se scandaliser comme il arrive trop souvent; par là, si l'orage éclatait, nous viendraient la discipline et le salut. *C'est au nom de l'éthique et des valeurs morales que nous nous arrêtons à considérer cette nécessité, demandant que les valeurs soient mises ou remises à leur place.*

Car, le privilège est allé loin et la faveur. Ce n'est pas que l'enseignement de la morale manque chez nous mais les leçons et les harangues ne suffisent pas. L'exemple tue le précepte.

Finalement l'école de la morale et l'école du caractère se confondent. A quoi sert de connaître la loi si l'on n'apprend pas à respecter la loi ? Le civisme et la conscience professionnelle sont un effet de la formation et de l'exemple.

Analysez attentivement chez nous tout ce qui appelle la critique et le reproche; vous trouverez généralement une offense à la loi. Or c'est la loi qui fait les obligations et les mœurs et qui protège les libertés et les droits. La faute est aux hommes.

Des violations répétées, demeurées impunies, font tomber les règlements et les lois en désuétude. C'est parce que la vie courante est pleine de ces défaillances qu'on est tenu de mettre l'accent sur les valeurs morales. Quand la loi est mal appliquée, elle crée automatiquement le monopole et le privilège en faveur de ceux qui n'en font pas cas.

Ainsi, parmi les valeurs mal défendues, il faut dans ce pays compter les règlements et les lois; c'est une grave affaire où chaque citoyen doit avoir le courage de mesurer ses torts, *le législateur le premier*. C'est le goût passionné des libertés qui nous fait expliquer le cas avec cette clarté; c'est davantage encore l'amour de ce pays qui mérite que tous ses enfants et non pas seulement les élites apprennent à affirmer leur personnalité dans un épanouissement constant de la dignité humaine.

Les valeurs spirituelles, les valeurs religieuses sont encore chez nous celles qui réconfortent le mieux. Le Libanais a su rester sur les hauts lieux; il ne s'est pas détaché du divin et de l'éternel. C'est l'esprit de tolérance qui a construit le Liban depuis les origines et qui consolide le Liban d'aujourd'hui; c'est la liberté de conscience dans la fraternité; ce sont les libertés légitimes. Reconnaissons hautement en cela les bienfaits du spirituel. Et maintenant c'est par les chemins de l'esprit et du cœur que nous appelons les réformes sociales, le progrès social qu'impose la condition humaine, les valeurs enfin qui dans une large mesure sont la condition même de la dignité de l'homme.

De plus en plus il faut, dans ce domaine, que notre pays ouvre les voies et donne l'exemple; qu'il ne s'asservisse pas à ce que d'autres font; qu'en tenant compte de la diversité de l'élément humain dont il est fait, il progresse précisément *par un redressement des mœurs politiques et sociales, par l'enseignement du respect croissant de l'homme par l'homme et de l'opinion du citoyen par le citoyen.*

Notre tâche est considérable et nos responsabilités vont loin. Nous avons trouvé largement auprès des nations (les nations arabes et les autres) la compréhension et la sympathie. La vie internationale s'est révélée pour nous propice et féconde. Les valeurs spirituelles et intellectuelles nous ont servi de merveilleuse façon. A l'étranger, le Liban est aimé et il s'impose au respect malgré les dimensions si modestes de son territoire. Nous nous devons à nous mêmes (et c'est un devoir aussi envers l'humanité) de faire tout notre effort pour mettre en tout les valeurs spirituelles et les valeurs humaines au premier plan. Nos intentions sont loyales et notre mission est claire. Le rôle du Liban est de repérer les valeurs, de les faire valoir et d'en vivre. Qu'il s'agisse de mœurs, de culture, d'humanisme, de sciences, d'intelligence ou d'affaires, nous avons l'obligation de nous élever au niveau d'un grand destin. *Pour y parvenir, nous mettrons nos principes d'accord avec nos actes et de l'ordre dans notre maison.*

Notre avenir est ainsi fondé sur la connaissance des valeurs et de leur hiérarchie. Nous n'aurions pas d'excuse si nous nous égarions en chemin.

**LE MONDE
D'AUJOURD'HUI**

Conférence donnée au Cénacle le 6 novembre 1950.

Le monde d'aujourd'hui, comment chacun de nous le voit-il ? C'est une question illimitée, une de ces questions qui nous tirant de nos habitudes et de nos pensées familières nous mettent soudain devant l'abîme.

Il faudrait faire l'effort de voir la terre, ses continents et ses nations, non point comme on les verrait de Sirius, mais comme nous voyons la pleine lune par une nuit d'été, ou comme nous faisons tourner la mappemonde.

Notre perspective prendrait ainsi du recul, et notre jugement sur les hommes et sur les choses, sur le présent et sur l'avenir, vaudrait par son absence de passion.

Le monde d'aujourd'hui est bien le même que celui d'hier et de toujours. Et pourtant, il est si différent du passé, même du très proche passé ! Comme les arbres changent d'écorce, comme certains animaux se métamorphosent, ainsi la terre, elle aussi, change, et tout ce qui vit à sa surface. Tout se modifie, les pensées, les mœurs, les nations, la conception de la vie, notre attitude devant tout ce qui a une fin comme devant ce qui ne finit pas.

Impossible d'entrer dans un tel sujet sans une part d'inquiétude, de poésie et de rêve. Mais ce sujet, l'ai-je vraiment choisi pour vous ? Il est venu tout seul pour la raison qu'il

fallait un titre à une conférence promise et que dans une telle situation il est prudent de se mettre à l'aise et de laisser, autant qu'on le peut, les fenêtres ouvertes.

Dans le vague où j'étais alors, *c'est l'horizon le plus large, la matière la plus vaste qui convenait*. Pourquoi se limiter d'ailleurs, pourquoi s'arrêter au détail quand on peut, un soir ou l'autre, mettre toute la terre devant soi ?...

Malgré les apparences, le temps de la spécialisation est sur le déclin. Voici le tournant des vues générales, de la synthèse, des plus nobles perspectives. Dans la complication des sciences, *le résultat de tout est une simplification inévitable*. Par l'effet des recherches et des découvertes, les trois quarts de ce que nos bibliothèques renferment de thèses et d'ouvrages sont devenus désuets ou caducs. Des livres, par centaines de mille, autrefois « estimés », comme on disait, ne comptent plus. Ils ont moins de valeur que l'interprétation des songes.

Les savants de toutes les branches approchent du point où tout se rencontre. Le mathématicien, le physicien, le chimiste, le naturaliste, le biologiste sont en conversation permanente entre eux comme avec le philosophe et le poète. Car il faut une conclusion à tous les travaux et il n'y a plus de possibilité de se contenter d'un seul aspect du monde. Le temps est court en effet. Il est plus vrai de dire qu'il court. Dans la mesure où on le peut, il faut donc tout voir et tout dire à la fois.

Dans ces conditions, un plan rigoureux est-il possible ? Un plan est toujours possible, mais à quoi servirait de s'y attacher de trop près ? Et puis un tel plan serait plus long que le discours. Il se confondrait avec lui.

Essayons de dire l'essentiel en une heure, ce qui nous viendra à l'esprit, ce que nous pourrons dire. Le seul souci sera

de ne point sortir délibérément de la vérité.

Le monde d'aujourd'hui qu'est-il pour l'homme mûr ? A peu près ce qu'il est pour l'enfant dont les yeux s'ouvrent à la connaissance. Quelque chose comme le voyage d'Alice au pays des merveilles. Cette immensité, ces astres qui se précipitent, cette boule qui tourne, et nous dessus; ces républiques et ces royaumes, cet ordre, ce désordre, cette anarchie, cette lumière, cette folie, cette espérance, voilà le milieu où vit l'homme. Cette demeure qui est notre habitat, il nous est impossible d'en sortir autrement que par l'esprit. Prison en un sens, mais si prodigieusement ouverte sur l'espace ! Demeure décevante et passagère, mais si pleine de charmes ! Masse prodigieuse d'énigmes, avec cette incroyable réalité : *l'homme, l'homme inquiet de son destin, l'homme pensif devant le ciel.*

Ce monde d'aujourd'hui, si différent du lointain départ, lorsque «l'esprit de Dieu se mouvait sur les eaux» — ce monde inapaisé, inassouvi, résultat de tant de phénomènes et de «cogitations», aboutissement provisoire d'une marche interminable dans le temps, tâchons de voir *ce qu'en ce moment il est.*

La vie existe sur la terre depuis au moins un milliard d'années. La goutte de sang qui est dans nos veines pourrait avoir cet âge. L'homme, cette antiquité vivante et neuve, l'homme où en est-il des investigations qui ont pour objet sa propre origine physique ?

Sur ce point central, rien d'absolument décisif ne peut encore être dit par la science. Il n'y a que de grandes probabilités. Je crois simplement, je crois fermement et j'espère que vous croyez tous, que l'âme de chacun de nous est la création immédiate de Dieu. Plus que dans tout le reste de la création visible, la gloire de Dieu éclate en elle. Elle fait de

l'homme ce qu'il est : un dieu en puissance; elle fait de lui l'image même de Dieu. C'est elle qui explique et justifie ce que Bergson dit magnifiquement de la terre : une machine à fabriquer des dieux.

Sur le plan matériel et charnel, il a pu s'écouler depuis la première vie un âge incalculable; vous et moi, les vivants, issus de vies éteintes, nous venons des sources mêmes du passé.

Le monde d'aujourd'hui c'est cela, un printemps inconcevablement vieux; un été qui a vu des moissons que nul ne saurait dire, un automne, un hiver qui sont l'annonce, l'attente, le signe éclatant d'une victoire sur la mort, de la résurrection, du renouveau.

Et la terre tourne, infinitésimale elle-même, dans ce système planétaire qui est, avec notre soleil, un grain de poussière, une imperceptible chose dans la Voie lactée, notre galaxie comme on nomme les nébuleuses, les amas d'étoiles. Et dans cette Voie lactée, que le ciel d'août nous montre brillante de l'est au sud et dont nous faisons partie, (on ne s'en doutait pas jusque récemment encore), nous savons maintenant qu'il y a au moins cent milliards d'étoiles; et nous savons que cette seule Voie lactée s'étend sur l'espace d'environ 100.000 années lumière; et nous savons ce qu'est la vitesse de la lumière.

Souvenons-nous enfin, ne serait-ce que pour nous faire une idée plus précise du peu que nous sommes, que la Voie lactée tout entière, la nôtre, celle dont la terre n'est qu'un grain de poussière, si démesurée pourtant, n'est qu'une seule des cinq cent millions de voies lactées que le plus puissant télescope découvre ou que la photographie enregistre ; et que, dans l'univers en expansion, on est fondé à croire qu'il y en a au moins mille fois autant : *cinq ou six cent milliards de galaxies,*

de voies lactées, à des distances inimaginables les unes des autres, quelque chose qui passe l'entendement. Et l'on peut penser que ce plafond vertigineux sera crevé un jour ou l'autre.

On ne doit plus ignorer cela dans le monde d'aujourd'hui. La surprise a passé toute attente ; et, de vouloir mesurer le ciel pourrait détruire l'intelligence de l'homme qui ne saurait pas s'humilier assez pour ajouter à la connaissance un acte de foi. De telles choses, c'est l'esprit seul qui les affronte ; encore faut-il qu'il connaisse ses propres limites. Si tous les hommes réfléchissaient à cela, il y aurait moins de problèmes, moins de complications, moins d'appétits déchainés dans notre humanité désemparée. Et nous serions moins avides de biens périssables, de bénéfiques désordonnés acquis dans l'ordre ou dans le désordre, que de connaissance et d'amour.

Mais nous ne nous égarerons pas dans l'infini des galaxies où, pour se perdre, il suffirait d'une imprudence, d'une heure de rêve. Il faut rester sur la terre, *pour y voir, en ce milieu du siècle, où l'on en est et ce qui se passe.*

*
**

Il y a peu d'années encore, de vastes espaces terrestres étaient inconnus. Quand j'étais enfant, des noms d'explorateurs en plein mouvement, de voyageurs fameux chantaient à mes oreilles et les récits qu'on faisait de leurs découvertes et de leurs exploits ajoutaient les séductions de la légende à la passion de l'histoire. Depuis lors, l'explorateur a perdu à peu près sa raison d'être et le voyageur n'a plus rien eu d'un héros. Le combat cessait faute d'objet sinon de combattants. Les neiges inviolées étaient franchies ou survolées ; les pôles étaient découverts. La part de mystère qu'il y avait dans la nature s'évanouissait comme un songe. Dans le même temps que le monde des étoiles devenait transparent, les continents

obscur étaient, l'un après l'autre, conquis et inventoriés. Il reste sans doute, ici et là, des steppes et des déserts que les pas de l'homme n'ont pas arpentés : occident du Brésil, Australie centrale, Asie et Amérique du septentrion ; mais l'avion peut tout voir et la machine au vol vertical atterrira un jour prochain où l'on voudra.

Une fois reconnue la surface de la planète, les hommes s'enfonçaient délibérément dans ses entrailles, qui à la recherche des minéraux et de la houille, qui à la recherche des origines. Et maintenant, c'est, d'un côté, la paléontologie avec ses incertitudes mais aussi ses grandes leçons ; de l'autre le pétrole qui fait la guerre et la paix, les pierres précieuses, l'or, l'uranium, et ce qu'on voudra de ce qui fait la conjonction trop souvent inhumaine de la richesse et de la puissance.

On ne s'est pas assez inquiété du fait que, pendant que le mystère dans la nature disparaissait, le merveilleux s'effaçait, les contes de fées étaient menacés de mort. C'est en partie le charme de la vie qui s'en allait, les illusions du vieux temps, les doux récits de nos grands-mères. Et c'était autant de mélancolie en réserve pour l'homme désabusé.

« Il était une fois » est une manière de raconter qui n'impressionne plus. C'est ce qui fait dire avec amertume ou mélancolie : *il n'y a plus d'enfants*. Et c'est depuis ce temps que l'homme s'acharne stupidement contre le surnaturel dont il a besoin plus que jamais. Mais ce temps-là c'était hier. Les hommes de ma génération sont justement ceux de la transition. Ils se placent au centre du drame. Entre leur enfance et leur âge mûr, il y a des siècles on dirait. Ils ressemblent en cela aux patriarches de la Genèse.

Parallèlement, la planète s'est rétrécie dans la mesure où la vitesse croissait. Cela n'a rien d'une nouveauté, mais la vi-

tesse, sortie avec la machine à vapeur et le chemin de fer de sa longue période d'enfance, a pris avec la navigation aérienne une allure foudroyante.

Les distances ont cessé d'exister. Les longues marches, les navigations de jadis paraissent une invraisemblance. Quelques heures de vol suffisent pour traverser les océans. Avec les autres merveilles que nous savons, c'est toute la suite des découvertes de ce demi-siècle sans pareil, suite infernale ou céleste suivant l'angle sous lequel on se place. La terre est comme la forge de Vulcain. Elle empiète sur le domaine des dieux. Dans le machinisme, c'est une avance inouïe à quoi rien ne se compare dans l'histoire de l'homme. Et voici qu'à la fin la machine vient audacieusement elle-même au secours de la pensée. Il y a des machines à présent qui, pour certains travaux de calcul et de recherche, sont les collaboratrices rapides et quasi intelligentes de l'homme. Une science nouvelle est née, avec tant d'autres, qui déjà puissamment contribue à faciliter nos travaux.



Une terre matériellement sans mystère où tout est repéré et reconnu ; des vitesses qui permettent une présence à peu près immédiate n'importe où ; le renversement brutal d'un ensemble de traditions séculaires et de toute une façon de penser et de vivre : voilà en raccourci un aspect de l'énorme bilan. Il y faut ajouter l'avènement retentissant de l'âge atomique.

Le monde d'aujourd'hui connaît un bouleversement intellectuel, matériel et moral qui ne ressemble à rien depuis le premier homme. Ainsi se présentent, à leur début, les temps nouveaux ; et le futur est riche en lumières indéfinies. *C'est*

en subissant ce choc prodigieux qu'évoluent douloureusement, en cherchant à s'adapter, les hommes et les nations.

*
**

En 1900, l'Empire britannique à son apogée était la première puissance du monde. D'autres puissances en Europe, la France en tête, faisaient très grande figure. Rien ne se décidait sans elles et leur rôle était immense dans le « concert des nations ». En 1914 encore, l'Europe paraissait maîtresse de l'univers. Les Etats-Unis, il est vrai, avaient déjà le rang d'un astre de première grandeur, mais ils étaient loin d'être ce que la première guerre mondiale les a faits. Les puissances dites « coloniales » couvraient la planète de leur ombre. L'avenir impartial dira que leur effort fut souvent plus constructif et humain qu'on ne croit, qu'on fut injuste envers elles, et que le reste de la terre, sans l'intervention évidemment intéressée de l'Europe, *serait en bonne partie un monde à coloniser aujourd'hui*. On ne peut pas demander un désintéressement absolu aux nations ; et l'on voit la philanthropie elle-même maintenant confondue avec une sorte d'égoïsme sacré. La charité si méritoire du plan Marshall n'est-elle pas une assurance aussi ?

La guerre russo-japonaise en 1904 ébranlait pour la première fois depuis longtemps le crédit de l'Europe. La première guerre mondiale, gagnée avec le concours un peu tardif des Américains, préparait la suprématie des Etats-Unis. La deuxième guerre mondiale associait l'Europe à l'Asie, contre l'Asie et l'Europe. Ce devait être la catastrophe pour l'Asie et pour l'Europe ensemble.

Dès la première grande guerre, le communisme marxiste démolissait la Russie impériale, édifice majestueux, quasi divin et vermoulu. Avec lui, une religion nouvelle, une religion

matérialiste révolutionnaire s'établissait *avec un programme politique de conquête universelle*. Un contemporain l'a définie avec bonheur « une religion séculière ». Dans la seconde grande guerre, pour vaincre l'Allemagne et le Japon, il fallut la coalition contre nature, la coalition imposée de ce même communisme révolutionnaire devenu la III^{ème} Internationale, avec la civilisation de l'Occident. *On vit l'alliance paradoxale de la démocratie classique de l'Europe et de l'Amérique avec la puissance marxiste dont le premier but était de détruire cette démocratie même. La dure nécessité accule aux pires aberrations.*

Dans ce cas précis, l'histoire enregistrera en Occident une véritable faillite de l'intelligence. Pour en être arrivés là *les hommes d'Etat de la vieille Europe avaient sacrifié au nationalisme le plus étroit l'avenir même de leur civilisation et la paix de l'univers.*

De sorte que la fin de la deuxième guerre mondiale, cet affreux carnage et cette accumulation de décombres, ne fut lamentablement que le commencement d'une guerre d'un autre genre, la plus détestable de toutes. Nous assistons, depuis des années, au travail sourd de la révolution dans tous les pays, *cependant qu'une moitié du monde est rigoureusement coupée de l'autre pour que la longue expérience communiste, irréalisable à l'air libre, se poursuive en vase clos.*

La guerre dite froide, dont l'épisode le plus récent fut cependant des plus brûlants (il s'agit bien entendu de la Corée), la guerre diabolique qui s'attaque au système nerveux, au muscle cardiaque, à la substance cérébrale, enfin sous la forme individuelle ou collective au « psychisme » même, la guerre froide empoisonne le monde plus encore que les entreprises intermittentes du national-socialisme de Hitler. Aujourd'hui toutes les religions qui croient au Créateur et qui con-

fessent la réalité de sa puissance se sont naturellement rapprochées pour la défense du spirituel. La séance inaugurale de la session en cours des Nations-Unies a commencé par une prière.

C'est, en définitive, une civilisation spiritualiste ou son absence qui est l'enjeu de l'extraordinaire assaut que trois cent millions d'hommes, plus ou moins convaincus ou consentants, donnent, au nom du marxisme matérialiste et d'une philosophie purement économique, au reste de l'humanité.

Cette lutte poignante commande le monde d'aujourd'hui. Elle en est le ressort essentiel. Et c'est sous le signe de la contradiction intégrale que les nations subissent la violence ou lui résistent.

Observons en passant une différence principale entre le matérialisme marxiste et le nazisme hier triomphant : pour les pays d'obédience marxiste il n'est pas question d'espace vital ; ce n'est pas l'espace qui manque. Sous réserve de l'impérialisme de la Russie classique cherchant depuis trois siècles à déboucher en haute mer, *l'espace vital du communisme correspond à la domination intellectuelle et matérielle de la planète entière. D'où cette tentative permanente de révolution universelle pour réduire, par le dedans, toutes les résistances. Une seule fissure dans le système et le contraste éclate entre un régime de démocratie nominale, de liberté purement théorique où la liberté individuelle est morte, et un régime de libertés réelles, aussi nombreuses et magnifiques qu'aux Etats-Unis et en Suisse par exemple.* Une autre différence capitale, c'est que le nazisme, si à l'étroit qu'il fût, et il l'était, défendait le droit de propriété du sol à peu près comme les Anglais, maintenant, le défendent ; tandis que le marxisme absolu, disposant pourtant des immensités de l'Europe occidentale et de l'Asie sibérienne, le réduit à presque rien ou le sup-

prime. Ainsi le pays le plus à l'étroit territorialement défendait ce que le pays le plus au large rejette et abolit.



Le monde d'aujourd'hui étale l'enchevêtrement de problèmes apparemment insolubles. Voyons quels sont au milieu du XXe siècle les principaux acteurs de la terrestre aventure. Il s'agit de nations et de groupes de nations, de forces conjointes plus qu'isolées ; et par le fait même, de ces Nations dites unies parmi lesquelles règne si clairement la désunion. Les puissances morales, le Saint-Siège en tête, chacun de nous retrouvera leur présence à travers les autres.

A) *L'U.R.S.S.* d'abord à cheval sur l'Europe et l'Asie, l'U.R.S.S. et ses satellites, c'est-à-dire 350 millions d'hommes, le septième environ de la population de la terre, la Chine non comptée.

B) Puis, *en Asie*, la Chine de Mao Tsé-Tung, en face des débris de la Chine nationaliste : 450 millions d'hommes, chiffre écrasant, le plus fort de la terre pour une seule nation, près du cinquième de l'humanité.

C) *En Amérique*,

a) *les Etats-Unis*, première puissance du monde avec 150 millions d'habitants.

b) *l'Amérique latine*, 120 millions d'hommes groupés en près de vingt nations, à partir du Mexique en descendant, jusqu'au bout du Chili et de la République argentine.

D) *En Europe*, et sur tous les continents en liaison avec elle :

a) *Le Royaume-Uni et ses dominions* (l'Inde compri-

se) : 500 millions d'hommes, plus du cinquième de la population du globe.

- b) *L'Europe occidentale*, France, Italie, Benelux, pays scandinaves etc... et ce qui, sous des formes diverses, en dépend : 300 millions d'hommes environ.

E) *En Proche-Orient, les pays arabes de la Ligue*, 40 millions d'hommes ; et Israël, auquel il faut faire l'honneur de le nommer séparément, Israël : douze à treize cent mille hommes en Palestine, et, en fait, dix fois autant, dans l'univers.

F) Enfin, près de 400 millions d'hommes qui se partagent le reste ; *Afrique orientale, Asie du sud-est et du sud-ouest et Japon compris*. Quelle ironie du sort, quelle leçon du destin met provisoirement le Japon dans ce résidu, après tant d'orgueil et de puissance !

Cette masse, en tout deux milliards trois cent à deux milliards quatre cent millions d'hommes, *tout cela ne fait que deux camps* au sein des Nations-Unies (avec des exceptions connues et, comme on dit, sous les réserves d'usage) ; deux camps qui, opposés aujourd'hui irréductiblement, se livrent un combat de dimensions apocalyptiques.

Par quoi se distinguent les seigneurs de ce vaste échiquier, par quoi ils nous intéressent le plus, c'est sur cela que nous ferons rapidement de brèves remarques de l'ordre le plus général :

L'U.R.S.S. et ses satellites (moins la Chine) : c'est l'un des deux camps des Nations-Unies (et désunies), celui du marxisme intégral et de la révolution internationale. L'in-

fluence de l'U.R.S.S. chacun la connaît ; sa puissance chacun l'évalue ou la suppose. Voilà une des forces les plus considérables du monde. En lutte ouverte avec elle sont les forces religieuses de la terre, les civilisations d'inspiration spiritualiste et les défenseurs de la démocratie traditionnelle née des libertés classiques de l'Angleterre puis de la Révolution française.

L'U.R.S.S. toutes portes fermées, développe une colossale expérience. Tout se passe derrière ce qu'on nomme le rideau de fer, qui est sur la planète la barrière la plus jalousement gardée, barrière qu'on ne peut tenter de franchir qu'au péril immédiat de sa vie. Sur cette scène démesurée qui couvre plus du quart des terres émergées, le lever de rideau sera lent à venir. Impossible en effet de lever le rideau *tant que le niveau de vie moyen en U.R.S.S. sera inférieur à celui des autres pays civilisés, tant que les contraintes systématiques seront la règle.*

L'U.R.S.S., si elle ne fait pas progresser sa doctrine, *recule*. Dans la même mesure, à cause du rideau et parce qu'elle n'est pas la maîtresse des mers, elle se condamne, malgré les espaces qu'elle couvre, à la solitude. Que, dans un domaine ou dans l'autre, elle ait obtenu des succès impressionnants par les moyens dictatoriaux dont elle use, *cela n'est pas contesté*. Nous en convenons sans hésiter : Il y a des progrès considérables en U.R.S.S. Mais l'Angleterre, mais les pays scandinaves, par exemple, et bien d'autres pays d'Europe, mais l'Amérique surtout ont fait beaucoup mieux par des moyens autrement plus humains. L'ensemble, en U.R.S.S., après trente ans, d'après les témoignages les plus sûrs, les plus solennels, ne se compare pas au genre de vie, « the way of life » comme disent les Américains, des autres. Ce qu'il faut prendre comme terme de comparaison, ce ne

sont pas les pays les plus déshérités, où cependant, malgré tout, les libertés du droit naturel restent un bien inappréciable ; c'est tout l'Occident où les libertés sont si grandes, où les droits de l'homme sont reconnus, où la famille, cellule sociale première, n'a pas été asservie et absorbée par le Parti et par l'Etat.

Le marxisme intégral est mondial par définition, et l'U.R.S.S. le montre bien. Elle s'attaque à la planète entière. On trouve partout l'organisation prodigieuse, fermée ou ouverte suivant les lieux, le réseau de cellules, la vie secrète, disciplinée en vue de la révolution érigée en principe en attendant un problème et lointain âge d'or.

Le marxisme au pouvoir est une tentative sans précédent par son étendue, qui se heurte à tout le passé et qui veut ébranler le monde dans ses fondements.

Nous sommes ici à quelques heures de vol de cette puissance immense qui, lorsqu'elle était la Russie traditionnelle, la sainte Russie, couvrait le Proche-Orient de son ombre. Maintenant ne subsistent que le souvenir et l'encens de ce passé vénérable. Si la Russie d'autrefois était tragiquement un pays de serfs, on est embarrassé pour qualifier sur le plan purement humain la Russie d'aujourd'hui. Est-ce tellement différent d'être la chose de l'Etat, c'est-à-dire, au fond, d'un petit groupe d'hommes ou la chose d'un homme ?

Rappelons en passant que Moscou a soutenu Israël, c'est à-dire *un racisme religieux, un racisme exaspéré*, avec la dernière vigueur, d'accord en cela, pour une fois, avec les Etats-Unis. L'explication est d'une part dans les embarras que Moscou créait ainsi aux autres, et d'autre part dans les espoirs fondés sur le ferment révolutionnaire qu'Israël porte congénitalement dans ses flancs.

La Chine de Mao Tsé-Tung, c'est tout autre chose. C'est une des plus anciennes civilisations de l'univers, une des plus raffinées, rajeunie au souffle d'hommes nouveaux (au sens de la nouveauté de l'esprit) et qui, à travers la passion révolutionnaire d'aujourd'hui, défend au fond son originalité et sa personnalité. Le désarroi de la Chine, c'est beaucoup de la peur du Japon qu'il est né. Parce que le Japon est aux Chinois ce que la Prusse paraît encore à beaucoup de Français.

La Chine, on ne la voit pas s'adaptant, à la longue, aux rigueurs des disciplines marxistes. La production en grande série, dans sa monotonie, paraît incompatible avec la véritable Chine qui est la patrie de la porcelaine, du bronze, du jade, des matières les plus nobles, des couleurs les plus exquis, enfin d'un art innombrable. C'est pourquoi l'on peut penser de la Chine d'aujourd'hui qu'il est impossible qu'elle évolue longtemps comme Moscou. Ce sont deux sensibilités différentes, attelées paradoxalement en ce moment à une même doctrine et qui ne peuvent aller indéfiniment le même chemin. A la dialectique de Mao Tsé-Tung, qui s'inquiète tellement pour sa politique des « Artistes et Ecrivains de la Chine Nouvelle », on peut opposer la pensée de Lin Yutang, cet auteur actuel de livres célèbres : « Mon pays et mon peuple » et « l'Importance de vivre ». De ce dernier ouvrage, si caractéristique mais d'une philosophie si désabusée, retenons quelques phrases significatives, quelques remarques aiguës qui, à travers la nuit du présent, éclairent vivement l'avenir :

« Envisageant la littérature, la philosophie et l'art chinois comme un tout, écrit Lin Yutang, il est devenu pour moi pleinement évident que la doctrine d'un sage désenchantement et d'une solide jouissance de la vie constitue leur

message et leur enseignement commun, leur thème le plus constant, le plus caractéristique, le plus consistant ». Cela, c'est la réaction de la Chine éternelle. Pour nous, si la Chine doit sortir définitivement de sa « sagesse » millénaire et changer de voie ce ne peut être que par l'effet d'une foi et non point d'une négation du spirituel. Quatre cent cinquante millions d'hommes sont intéressés par cette position de l'esprit.

« *Alors qu'en Occident les fous sont si nombreux qu'on les met dans des asiles, observe Lin Yutang frappé par le surmenage mental de l'Occident, en Chine, ils sont si rares qu'on les vénère* ».

Ailleurs, discutant le marxisme il écrit : « *Une totale annihilation de l'instinct paternel semble être le but de l'Etat marxiste dans lequel l'affection et la loyauté familiales sont ouvertement dénoncées comme des sentiments bourgeois, appelés à disparaître dans un milieu matériel différent* ».

Enfin voici une sentence qui vaut pour la Chine de Lin Yutang comme pour l'univers : « *L'avance incessante du progrès atteindra certainement un jour un point où l'homme en sera fatigué et commencera à faire l'inventaire de ses conquêtes sur le monde matériel* ». Comment la Chine, qui met sa civilisation au-dessus de toutes, renoncerait-elle en s'obstinant dans la voie où elle est, aux magnificences de son passé ?

On ne peut parler valablement du monde d'aujourd'hui en ignorant la masse humaine qui fut l'Empire du Milieu, comme les Chinois, naguère encore, appelaient leur pays. Les tendances et l'avenir de la Chine comptent pour l'avenir de la terre entière. Le Proche-Orient s'inquiète beaucoup du

Moyen-Orient. Nous aimerions voir le Liban s'informer mieux des choses de l'Extrême-Orient, de la Chine, et du reste.

Par le Pacifique, passons aux *Etats-Unis*. C'est la nouvelle merveille du monde. Christophe Colomb en 1492, ceux qui, après lui, découvrirent le nouveau monde tour à tour, ne s'imaginaient pas que quatre siècles plus tard, les Etats-Unis, alors à peu près déserts, seraient à la tête des puissances, que leur population serait ce qu'elle est et leurs ressources, surtout, ce qu'elles sont.

En 1850, lorsqu'ils avaient déjà, à peu de chose près, leur territoire métropolitain actuel, les Américains étaient 23 millions.

En 1920 ils étaient 105 millions ; en 1940, les journaux le rappelaient l'autre jour, 130 millions ; ils sont 150 millions aujourd'hui. Leur caractéristique principale est d'être, pour les neuf dixièmes, de souche européenne et d'avoir une civilisation d'origine européenne. Mais ces enfants de la vieille Europe auxquels nous avons donné en nombre, pour notre part, nous Libanais, des frères de notre sang, ont tellement grandi qu'ils ont pris l'aspect du colosse. Et voici que leur civilisation se singularise dans le progrès matériel de telle manière qu'il faut parler de plus en plus d'une « *civilisation américaine* ». L'Angleterre reste pour eux, dans une large mesure à cause de la langue, ce qu'est l'Espagne avec « l'hispanidad » pour l'Amérique latine, mais (malgré tout le respect dû au pays de Shakespeare et de l'Encyclopédie britannique) avec un sentiment filial décroissant, qui prend depuis quelque temps des airs protecteurs.

En face de l'U.R.S.S. l'ombre des Etats-Unis couvre l'univers. Des prodiges de science mécanique ont mis entre

les mains des Américains on peut dire le sort du monde. Les possibilités matérielles actuelles des Etats-Unis sont incalculables. De l'enquête, toute récente, d'un correspondant de la Nouvelle Gazette de Zurich, M. S. Wolff, sous le titre : « *Les Etats-Unis, première puissance économique du monde* », j'ai tiré à votre intention les lignes suivantes pour illustrer en quelque sorte la situation :

« Les Etats-Unis sont le pays le plus riche du monde. Bien que leur population ne soit en chiffres ronds que six pour cent de celle du globe, ils contribuent dans la proportion d'un tiers à l'ensemble de la production du monde », c'est-à-dire que « sur l'ensemble des biens qui sont produits dans le monde au cours d'une année, les habitants des Etats-Unis disposent d'un tiers qu'ils peuvent utiliser pour la satisfaction de leurs besoins matériels ». — « Il en découle que chaque citoyen des Etats-Unis peut consommer huit fois autant de biens que les autres habitants du monde », pris en moyenne.

Voici d'autres chiffres :

« Le revenu moyen réel par tête d'habitant a passé de dollars 859 en 1939 à dollars 1209 en 1948. En d'autres termes, la population américaine dispose actuellement en moyenne de 50% de plus de biens chaque année que cela n'était le cas il y a dix ans ».

Selon le « Bureau of Agricultural Economics » la consommation de viande a passé *par habitant et par an* de 58 kgs à 69 (je supprime les fractions), celle de lait de 159 à 193 kgs, celle des œufs de 329 à 374.

Voilà un peuple non point seulement nourri, mais *gavé*. L'observation vaut, notez-le, pour la quasi-totalité des Américains car une telle moyenne porte nécessairement sur la

quasi-totalité. Par exemple, plus d'un œuf par jour et par tête, si ce n'était pas la quasi-totalité des Américains qui en avaient l'avantage, une telle consommation serait incompréhensible en tenant compte des nourrissons et des vieillards, des dyspeptiques et des malades du foie.

Quel marxisme, quel communisme peut tenir en face de cela, devant ces quantités et devant ces chiffres ? Et comment ne pas se dire que, pour que les Américains méritent leur situation éminente, *c'est l'heure du spirituel* (déjà hautement représenté en Amérique à vrai dire) *qui doit sonner pour eux ?*

Autre chose : au début de 1949, le nombre de personnes employées dans l'économie américaine atteignait 61 millions et demi. Cela suppose, tant pour les hommes que pour les femmes en âge de travailler une activité on peut dire unanime. Le chômage en Amérique correspondrait tout au plus aux paresseux de notre Orient.

L'agriculture révèle de son côté avec un personnel humain de plus en plus réduit, *des moyens phénoménaux*. « Par l'effet de la mécanisation croissante de l'agriculture, dit Wolff, durant les vingt dernières années, (malgré l'augmentation considérable de la population) le nombre des personnes employées dans l'agriculture est tombé de 10.450.000 en 1929 à 8.266.000 en 1947 », et cela pendant que la productivité de l'agriculture américaine augmentait. Une population agricole de 8 millions d'hommes seulement en nourrit 150 millions et exporte encore le dixième de sa production. Il y a plus de 9 millions de véhicules à moteur à la disposition de ces 8 millions d'agriculteurs, pour ne rien dire du reste de l'outillage. Tel est l'équipement de l'Amérique d'aujourd'hui.

Remarquons ici avec Wolff, que « l'Union Soviétique, tout

en jouissant des mêmes circonstances favorables à savoir : étendue de l'espace et gisements de pétrole, a essayé de transplanter chez elle les méthodes employées dans l'agriculture américaine sans pourtant, dans le climat entièrement différent de son économie, obtenir le même résultat ».

Pour ce qui est de l'industrie américaine, *« elle produisait à la fin de 1948 deux fois plus de biens qu'avant la guerre ».* Et *« la production des machines a presque triplé par rapport à celle de l'avant-guerre ».*

Voilà donc un pays géant, équipé de telle manière et tellement en avance sur le reste du monde sur le plan matériel, *qu'on doit se demander si une concurrence industrielle, qui ne soit pas une sorte de charité, en face de lui reste possible.* Et ce que l'énergie atomique annonce pour le quart de siècle où nous entrons, sans oser anticiper sur un plus lointain avenir, on doit se le demander aussi. C'est le cas d'affirmer, j'ose dire en tremblant, que l'avenir est à Dieu.

Enfin, la guerre de Corée a montré la rapidité avec laquelle la puissance militaire américaine se développe et s'organise. Nous avons eu le spectacle d'une réaction foudroyante et d'un commandement qui, si dur qu'il soit, ne redoute pas le revers accidentel. On a je pense avec tout cela les éléments d'un jugement d'ensemble sur les Etats-Unis pour une appréciation raisonnable du présent et du futur.

Nous nous sommes étendus sur l'U.R.S.S., la Chine et les Etats-Unis. Pour le reste, *qui sur le plan de l'esprit n'est certes pas le moindre*, pour le reste qui représente à peu près tout le passé et toute l'histoire il nous faut maintenant avancer d'un pas plus rapide.

L'Amérique latine, 120 millions d'hommes environ, une

vingtaine de nations, d'immenses réserves de peuplement et de richesses. C'est dans le Nouveau Monde une sensibilité plus proche de celle de la Méditerranée que celle du Nord. Comme dans toutes les régions chaudes de la terre, l'effervescence y est aussi plus fréquente. L'Amérique latine, qui n'échappe pas aux querelles politiques proprement américaines, n'en a pas, *sauf sur le plan doctrinal*, au-delà des mers. Elle entre dans les guerres mondiales et elle en sort, dans un sentiment normal de solidarité américaine. *Mais le spirituel y tient, avec des exceptions sans doute, une place éminente.*

Entre l'Amérique latine et l'Europe latine, il y a plus de correspondances spirituelles qu'entre l'Amérique anglo-saxonne et l'Europe du même nom. Entre elle et nous, Libanais, existe et grandit un sentiment de fraternité.

Et c'est en passant par l'Amérique latine que nous nous retrouvons au seuil de l'Europe, *de cette illustre et malheureuse Europe qu'on ne peut pas séparer de ses ramifications dans le monde.*

Le Royaume-Uni et ses associés, l'Inde comprise (l'Inde devenue république a sagement maintenu une entente qui est une sauvegarde), le Royaume-Uni et ses associés, c'est 500 millions d'hommes, plus du cinquième de la population du globe, *la communauté politique la plus nombreuse et la plus disparate de l'univers*. A mesure qu'entre l'Angleterre et le Commonwealth les liens politiques deviennent plus ténus et subtils, on s'aperçoit que la fin de l'Empire britannique n'est heureusement pas un malheur imminent. Le phénix reparaît sous un plumage nouveau. C'est une vérité éclatante que l'Occident et cet Empire (et disons-le franchement le Proche-Orient avec eux) sont solidaires, et que l'un périrait si l'autre périssait. Le sort de l'Occident, ce sont d'abord la France et

l'Angleterre ensemble qui l'ont aujourd'hui entre leurs mains. *Et il faut assurément, pour que l'édifice tienne, que les autres intéressés s'en mêlent.*

Pour se pénétrer de l'importance de l'Angleterre dans le monde, il faut quelquefois se demander quelle défiguration subirait la planète si l'Angleterre et ce qui s'apparente à elle n'existait pas. Bien entendu, nous pensons également cela de la France dont l'histoire, si riche d'événements, dont la langue et la tradition sont pour nous et pour les civilisations dignes de ce nom si précieuses et si chères.

Il subsiste un préjugé continental contre l'Anglais que des adversités historiques ont suscité et rendu parfois légitime. Mais cette attitude a vieilli en quelques années autant que les péripéties de la guerre de Cent Ans. L'Angleterre d'aujourd'hui, entreprise collective, politique, intellectuelle, morale et sociale de dimensions mondiales est une garantie d'ordre et de civilisation pour l'univers. C'est M. André Siegfried dont la vieille sagesse égale la longue expérience qui écrit : « *Le génie politique anglais est capable, je le crois et je le souhaite, de réaliser une fois de plus le miracle de prouver que l'illogique peut vivre* ». En reconnaissant à l'instinct de conservation et à la raison leurs droits, l'édifice britannique d'aujourd'hui et de demain est-il vraiment si illogique que cela ?

Mais on ne peut plus parler de l'Angleterre et de l'Empire britannique sans que l'Europe occidentale pénètre le sujet et l'enveloppe.

Nos petits neveux verront les multiples patrimoines de l'Occident fondus en un seul ou, ce qu'à Dieu ne plaise, ils ne les verront plus. Si l'unité du monde doit se faire, c'est par ce chemin seulement qu'elle sera favorable. Pour un Proche-Orient raisonnable (le nôtre espérons-le), l'Europe occidenta-

le va sans paradoxe, en ligne droite (ou presque), du golfe Persique au cap Nord.

Tout le classicisme, depuis les origines de l'humanité, est là.

Toutes les rénovations s'y trouvent en puissance.

L'Europe dite occidentale, France, Italie, Benelux, pays scandinaves, Allemagne, Espagne, Grèce bien entendu et tout ce qui sous des formes diverses dépend d'eux (et tout l'hellénisme avec la Grèce) et la combinaison aussi de cet Occident avec l'Asie Mineure et le Levant et l'Île des Arabes (Djéziret el Arab, comme le monde arabe l'a justement nommée), cela fait 350 millions d'hommes qui, malgré le malheur et l'adversité, ont encore, Dieu merci, leur poids sur cette terre ; mais nous donnerons tout à l'heure, aux Arabes, leur place.

L'Europe occidentale a pris son visage nouveau pour des raisons géographiques et historiques sans doute, *mais aussi pour les raisons logiques qui portent la Turquie à revendiquer une place à l'intérieur du pacte atlantique.* La Méditerranée tout entière se présente en effet maintenant pour ce qu'elle est : *une poche de l'Atlantique* alors qu'elle fut si longtemps à peu près tout l'univers.

La France avec douze siècles de primauté en Europe est au centre de l'entreprise occidentale. Et cette entreprise a pour mission de défendre, à partir de l'Atlantique, *les zones méditerranéennes de trois continents.* Tout le passé veut cela, celui de la belle civilisation arabe compris ; tout le passé, *c'est-à-dire une longue et glorieuse histoire qu'aucun habitant de l'Orient classique ne saurait renier sans se diminuer.*

Quand le voile qui couvre l'avenir deviendra un peu plus transparent, la solidarité méditerranéenne deviendra un fait

si décisif que beaucoup des résistances d'aujourd'hui paraîtront aussi vaines que celles des féodaux, en Occident, au déclin du Moyen Age.

Nos vœux accompagnent l'Occident qui naît parce qu'il ne peut être étranger à aucune des civilisations du bassin méditerranéen. Cet Occident, en effet, dont le Turc force la porte avec allégresse est un des aspects les plus caractéristiques du monde d'aujourd'hui.

La Méditerranée, « déclassée » comme route de guerre, le mot est encore d'André Siegfried, ce sont des raisons nouvelles spirituelles et économiques qui attachent les politiques et les stratèges à son avenir. *Et le monde arabe, c'est l'évidence même, se trouve être par sa façade maritime la plus étendue, un monde méditerranéen.*

Or donc, les 40 millions d'hommes des pays de la Ligue arabe, se trouvent habiter les lieux de naissance mêmes de l'histoire, lesquels sont, avec l'Histoire ancienne, au point de départ de l'enseignement du passé historique dans tout l'Occident. Voilà le lien profond, le lien naturel qu'on ne voit pas assez (pas plus d'ailleurs en Occident qu'en Proche-Orient) et qui est la clé d'une solidarité inéluctable.

Les pays de la Ligue arabe, et nous en sommes, que sont-ils à eux seuls, dans le monde d'aujourd'hui ? Sur le plan de la force, à peu près rien, il faut le dire avec honnêteté et courage ; mais, sur le plan de la géographie comme sur le plan de l'histoire ils sont une réalité sans prix. S'ils ne peuvent pas beaucoup par eux-mêmes, leur force est dans une politique intelligente et compréhensive qui est celle de leur destin. Ils représentent ensemble un nœud de routes et de carrefours dont ils sont incapables de défendre le passage ; (et le pétrole, « combustible industriel et matière explosive politique » com-

me on l'a appelé justement, est dans leur sous-sol en nappes lourdes). N'y a-t-il pas là les éléments fondamentaux d'une politique permanente ? Comment, se trouvant géographiquement où ils se trouvent, les pays de la Ligue arabe peuvent-ils rêver un instant de s'enfermer, au tournant critique, dans la solitude ?

En fait, l'interdépendance des nations éclate partout ; et nous y viendrons quand nous aurons dit un mot d'Israël.

Personne ne voulait l'entendre il y a deux ou trois ans. Le foyer national juif n'était théoriquement qu'une entreprise humanitaire, mais voici, au cœur du Proche-Orient, une puissance méditerranéenne *apparemment très petite, et en fait universelle. Pour qui sait regarder, elle a depuis longtemps les caractéristiques d'une puissance mondiale.*

Si l'impérialisme a un sens et si le racisme en a un, Israël est par définition la puissance la plus raciste et la plus impérialiste de la terre. Il y a un peu plus d'un million d'hommes en Israël, mais, *tacitement au moins*, il y a, n'en déplaise à Arthur Koestler, dix ou douze fois autant de citoyens d'Israël dans les autres pays, avec la situation extraordinaire que l'on sait.

Parlant du monde d'aujourd'hui, on manquerait de sérieux, si l'on ne parlait pas séparément d'Israël, de cet Israël redevenu politiquement, pour nous, le voisin qu'il fut dans un lointain jadis, au temps de la Phénicie.

Cet Israël tentaculaire, qui peut contester son caractère mondial et la somme et le poids des influences et, à côté de la diplomatie officielle, du réseau de diplomatie officieuse dont il dispose ?

Personne plus que moi n'a rendu hommage aux qualités, au génie d'Israël ; personne davantage n'a mis en garde con-

tre les dangers de cette présence formidable. Je voudrais ici être aussi objectif qu'on doit l'être et dire simplement ceci : Pas plus les pays arabes que les plus grandes nations n'ont mesuré suffisamment encore ce que représente cette réalité et cette présence. *La sagesse, c'est maintenant dans une incessante et froide réflexion qu'il la faut chercher. Au sud du Liban, immédiatement à notre frontière, comme à celles de l'Égypte, de la Jordanie et de la Syrie se trouve une des forces les plus impressionnantes de la planète où l'impondérable et l'invisible passent de loin ce que l'on peut toucher et voir. Ce que l'avenir apportera aux uns et aux autres ne peut plus dépendre que de la sagesse, de la modération et de la bonne foi d'Israël.* Le Liban est un trop petit pays pour pouvoir menacer ce voisin envahissant. Mais qu'Israël craigne ses ambitions et ses passions plus encore que les pays qui l'entourent ; *qu'il craigne la menace permanente qu'il est lui-même pour sa propre race !*

Arrivés à ce point, ayant pensé-je indiqué le principal, nous pouvons, considérant les traits essentiels du monde d'aujourd'hui, les retrouver fidèlement dans cette organisation des Nations-Unies qui montre mieux à distance, que dans les tours de Babel qu'elle se construit, ses éléments constitutifs et sa nature. Groupant à peu près toutes les nations du globe (on reste stupéfait que l'Italie, l'Espagne et d'autres pays n'y soient pas encore ; pour l'Espagne, il est vrai, depuis quelques jours seulement les portes commencent à s'ouvrir), *l'ONU étale la discorde fondamentale du monde : deux camps tragiquement opposés, et à l'intérieur de chacun les marques éclatantes de la dépendance et de l'interdépendance. La contrainte morale et la violence mises à part, on se met d'un côté ou de l'autre non pour des raisons de nationalité ou d'intérêts économiques ou de langue ou de race mais pour satisfaire une*

façon de penser et de croire.

A un phénomène de conscience (et dans une certaine mesure d'inconscience), se sont subordonnées la nationalité, les mœurs et jusqu'à la consanguinité. Après les chauvinismes du dernier siècle, après les racismes, après les abus sanglants commis au nom du principe des nationalités et des intransigeances de race, *ce phénomène de conscience est la grande nouveauté du monde. Aux nationalismes exaspérés se sont opposées les internationales, avec leur sectarisme inhumain.* C'est la raison du plus fort qui règle tout.

Comment on vote aux Nations-Unies, vous avez tous pu vous en rendre compte et comment l'interdépendance et la dépendance dominant, comment elles expliquent un long cortège de misères, d'hypocrisies et d'artifices.

Mais c'est la nature humaine qui le veut ainsi, mais c'est l'histoire et c'est la fable aussi. Le pot de terre et le pot de fer ensemble, nous connaissons les péripéties de leur voyage.

Elle est d'André Siegfried encore, l'expression de cette évidence : « *De nos jours, l'indépendance véritable n'est permise qu'à un tout petit nombre de nations à proprement parler impériales* ».

Cependant l'effort des nations pour s'unir est grand et solennel. Il atteste un désir, une volonté de fraternité et de justice. Peut-être un jour le droit triomphera-t-il enfin de la force. Mais on peut se montrer sceptique, longtemps encore.

Une autre évidence c'est que, par-dessus les frontières, dans le respect relatif ou dans la méconnaissance au contraire des droits de l'homme, *des groupes humains beaucoup plus vastes émergent.*

On peut s'attendre par exemple à voir les spiritualistes,

en face des matérialistes, se reconnaître davantage et à plus grande distance et se faire signe au nom de la résurrection et de la vie.

Mais la lutte apocalyptique va à son paroxysme. *Les uns se battent pour cette terre et seulement pour cette fragile existence, les autres pour une espérance, pour une révélation, pour un au-delà, pour un infini.*

Une dernière observation, c'est qu'il y a un matérialisme marxiste comme il y en a un qui ne l'est pas. Réduit à ses dimensions purement terrestres, le problème alors n'est plus entre le libéralisme rationaliste et le socialisme intégral qu'une question de méthode et de procédure, le pauvre but étant, avant de redevenir poussière à jamais, que chacun sauve un peu de bonheur ici-bas.

Pour moi, je voudrais ici proclamer que, ramenée à ces proportions chétives, toute la présence humaine sur la terre ne vaudrait pas plus que l'accident qui l'aurait engendrée, « l'aveugle et stupide hasard ».

Pour moi (et je m'excuse d'apporter sous la forme personnelle ce témoignage), pour moi, en tenant compte de tout ce que la science tient pour acquis ou probable, l'homme est un animal supérieur né non seulement de la chair, mais de la volonté et de l'esprit. Sa destinée est, à travers une purification, une ascension vers la Puissance souveraine qui l'a fait. *Et le monde d'aujourd'hui, pour qu'il cesse d'être à ce degré le monde étroit, insatiable et jaloux de l'ambition, de l'envie, de la colère et de la haine, il faut, sans autre issue, le rattacher à ce qui est éternel, à son principe et à sa fin.*

Plus que jamais, entre l'économique et le spirituel le monde d'aujourd'hui se débat. Il se débat dans la vie quotidienne,

dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, de toutes les façons. C'est un problème fondamental, ce n'est pas seulement une question de méthode qui se pose. Toute la richesse des Etats-Unis et tout leur confort laissent l'homme assoiffé, la gorge sèche, aspirant à boire, par l'esprit, de la seule eau qui désaltère. Toute l'industrie du monde est impuissante devant la moindre des souffrances morales. Un cœur blessé, ni la démocratie, ni le marxisme n'y mettront du baume.

Et ce n'est pas de mieux manger, de mieux se loger, de mieux se vêtir qui nous réconciliera avec la mort. *La vraie noblesse du monde c'est qu'il souffre par son âme.* C'est dans cette mesure qu'il est grand. Contre ce genre de douleur, les dictateurs comme les économistes sont désarmés. Il y faut l'esprit de compassion, de tendresse et d'amour dans l'espérance de l'éternelle justice.

Des deux camps en lutte dans l'univers, l'un se bat, au fond, pour un vain orgueil ; et l'autre, au fond, sans doute, *pour son âme.* Par-dessus les théories et les statistiques, toutes les controverses se réduisent à cela. Tel est le monde d'aujourd'hui dans sa majesté et dans sa détresse. Mais à la grâce de Dieu ! On comprendra que nous finissions par Dieu ayant commencé par les étoiles.

**LE LIBAN
DANS LE MONDE
PERSPECTIVES D'AVENIR**

Conférence donnée au Cénacle le 17 décembre 1951

Qui dit perspective, au figuré, dit ce qui paraît probable dans l'éloignement.

Clairvoyance et prévoyance supposent la perspective l'une et l'autre. Et c'est proprement le métier de l'homme de ne pas séparer le présent de l'avenir.

Ainsi, regarder devant soi, voir devant soi implique, dans la pensée et dans le regard, une combinaison de l'intelligence et du rêve ; une part raisonnable de rêve (parce que le rêve et l'intuition parfois se rejoignent), et l'intelligence qu'il faut pour discerner, dans une masse d'images et d'idées qui se proposent à nous, *les possibilités et les réalités de demain*.

Les perspectives d'avenir d'un pays dépassent l'horizon que découvre l'œil nu. Elles ne se séparent pas de la situation de ce pays *par rapport à l'univers, ni de ses relations avec l'univers*. Relations inégales sans doute, mais croissantes et inévitables, *parce que le mouvement des découvertes tend à tout rendre universel*.

Il suffit *d'un seul événement* pour tout modifier dans l'univers ; *cela s'est vu souvent dans le passé*. Les plus grandes civilisations procèdent de religions et de philosophies nées d'une illumination de l'esprit, nées d'un éclair. Des siècles entiers peuvent être commandés par un accident de

l'histoire.

Ce préambule n'a de sens que pour autant qu'il crée un climat, un état d'âme ; et qu'il prédispose à la recherche logique d'un avenir vers lequel notre curiosité s'oriente. Nous regarderons notre petit pays un peu comme on regarde un film où l'on trouve en même temps le récit et le paysage, comme un domaine où, *au travail de la nature, s'ajoute celui de l'expérience et de l'imagination.*

Et nous ne nous croirons pas tenu par un ordre rigoureux, par quelque plan établi « ne varietur », pour que nous nous y sentions lié. *Une étude, une appréciation du présent dont l'objet final est dans le futur doit laisser place à de grandes libertés. Je ne pourrais pas vous dire tout de suite ce que je vous dirai tout à l'heure ;* (cela était vrai dans le moment où j'écrivais ; je n'en savais rien, je ne le savais pas encore ; mais, du moins, savais-je confusément qu'il s'agirait de certaines conditions de durée de ce petit pays libanais, de sa présence dans le monde, *et de son devenir, qui est proprement son avenir en développement, en action.*)

Nous découvrirons notre sujet ensemble, au fur et à mesure que nous avancerons dans l'observation et la méditation. Et il se peut qu'un certain désordre apparaisse tout à l'heure, car j'ai pensé devoir écrire exactement comme si je vous parlais d'abondance sans trop aller aux références et aux sources.

C'est ainsi que je vous entretiendrai d'abord de positions de doctrine se rapportant à la liberté dans son principe et à l'économie avant de considérer les relations avec l'étranger. *D'une économie libérale malgré tous les courants contraires, l'avenir politique de notre pays dépend.*

Je crois avoir vécu ce pays, le long d'un demi-siècle d'âge de raison, comme on vit un roman ou un chapitre d'histoire.

Et je vous en parlerai d'après ce que j'en ai observé, d'après ce que je sais par moi-même autant, je crois, que d'après ce que j'en ai appris par les autres.

Pour ses enfants, un pays c'est une vieille connaissance : c'est une région de la terre à laquelle on appartient par des liens anciens, des liens permanents. Et il se peut aussi d'ailleurs que ces liens soient tout neufs. Combien de citoyens des Etats-Unis d'aujourd'hui descendent de parents ou de grands-parents nés aux Etats-Unis ? Combien de Libanais de naissance sont Américains depuis trente ou vingt ans seulement ? Combien de nos concitoyens sont Libanais depuis moins de trente ans ? Cependant le penchant s'est développé, le lien s'est créé par le choix, par l'élection, par l'habitude, par tout un ensemble de hasards, de gestes, de souvenirs, de promesses, de sentiments, d'amours enfin.

Le nationalisme est une grande chose à condition qu'on en sorte quand l'humanité est en jeu, et avec elle le destin de la terre. Les droits légitimes d'un ensemble de nations suffiraient à la rigueur pour subordonner un intérêt national à un devoir international. On ne doit plus plaisanter avec ces choses-là.

Notre pays, c'est notre maison, mieux encore, c'est la maison paternelle. Mais notre siècle veut qu'on s'intéresse aussi à la maison des autres, qu'il y ait une communauté *non seulement de principes et de sentiments, mais aussi de services et de liens*. Il n'est plus d'égoïsme sacré qui permette de limiter le monde à une frontière, à un mur mitoyen.

Le Libanais doit avoir appris cela mieux qu'un autre, depuis qu'il court le monde.

Le Liban de l'avenir est inscrit dans la géographie et dans l'histoire. Il est là, au nœud des continents, au cœur de l'Ancien Monde, réserve d'altitudes, de ciel pur, d'arbres fruitiers, d'eau douce, d'air frais et de beaux paysages au bord de la mer intérieure qui a vu naître, croître, décliner et mourir les dominations et les empires. Il a tout entendu, tout vu, tout connu. Il s'émeut encore des confidences du monde antique.

Parmi les premiers hommes, ses habitants se sont aventurés sur une embarcation de fortune et ont cherché l'aventure au loin. Une tentative après l'autre les a poussés vers le large, une initiative après l'autre. Ils ont pris leurs risques, traversé la tempête, abordé après des naufrages aux rivages inconnus, rencontré d'autres hommes comme nous découvririons une autre planète habitée; ils ont emporté, pour des échanges, des marchandises de leur invention ou selon leur goût, des objets ouvrés et ornés, aux belles couleurs; ils ont rapporté les métaux, les matières premières. Ils ont répandu les langues et les nouvelles. Polyglottes depuis l'origine ils n'ont pas cessé de l'être. *Ils le seront de plus en plus.*

De là les relations sont nées, le commerce, les comptoirs, les services, et plus tard, la ville maritime et la colonie. Et quand, incorporée à un monde nouveau qui se fermait du côté de la mer, la vieille Phénicie manqua d'air, les hommes de ce littoral, pour ne pas se laisser emmurer, partirent souvent *pour ne plus revenir.*

Les Libanais voyageront de plus en plus. C'est peut-être pour eux que l'avion après le navire a été inventé. De plus en plus, leurs entreprises s'étendront, dans le temps et dans l'espace. Encore faudra-t-il qu'ils reviennent au pays et que les ruptures définitives ne se multiplient pas. Sans émigration, nous ne pourrions pas vivre, mais si l'émigration devenait

trop forte, nous pourrions en mourir. D'ailleurs, suffit-il d'émigrer pour que l'émigration ressemble à une conquête ? Il faut qu'au dépaysement «s'ajoute une certaine force d'expansion, une certaine civilisation matérielle». Tout ce que nous retrouvons des mille petits objets de beauté, de coquetterie et d'art, que la Phénicie fabriquait ou qu'elle revendait, atteste que ce que la Phénicie proposait aux contrées lointaines formait le goût et avait le sens d'un progrès, d'un raffinement même dans la civilisation. A peu près tout cela pouvait tomber sous le coup de lois somptuaires.

Avec le commerce libanais, aujourd'hui comme hier et demain, c'est pour une large part la qualité et le luxe qui sont mis en cause, c'est l'objet de luxe que certaines époques et que certains régimes condamnent; mais c'est le luxe noble que peuple les musées et qui fait les grands siècles.

Le Liban a, sur la carte, la place d'un pays prédestiné. L'essentiel de son patrimoine, ce sont des qualités d'homme, des ressources de l'intelligence.

Ces qualités n'apparaissent comme telles que par des résultats surprenants qui découragent les statisticiens; il n'y a pas encore de statistiques qui vaillent pour les voyages mentaux et pour les migrations de la pensée. Dans la vie quotidienne, au contraire, nos défauts éclatent et on nous discute. Aucun peuple n'est sans défaut. C'est peut-être l'occasion, *en vue de l'avenir*, d'analyser brièvement quelques aspects de ce qui fait notre force et de ce qui fait notre faiblesse.

La force ici, d'abord, c'est de comprendre vite, d'agir vite et de s'adapter à l'obstacle, en attendant de le franchir. C'est de disposer d'assez de libertés pour ne pas décourager l'action; c'est de ne pas subordonner ridiculement la valeur des choses à la valeur variable des monnaies fiduciaires; c'est enfin de

rechercher la richesse *pour la disperser et pour en tirer du bonheur.*

Dans deux ordres différents, deux choses, principalement, en dehors des guerres ou à la suite des guerres ont abîmé l'Europe et ce qui dépend d'elle : *l'abus des lois d'abord, et l'abus des dévaluations.* L'Europe ne sait pas encore assez qu'en rendant si compliqué son appareil législatif, elle a fatigué les cerveaux et qu'en ruinant si souvent sa monnaie, elle a démoralisé le citoyen et ruiné la vie sociale. *La fausse monnaie y a tué la confiance, et une législation écrasante y a tué l'initiative.* L'inquisition fiscale y a créé des monopoles de fait, en faveur des plus habiles, des plus retors. *Ceux qui avaient le plus de civisme ont succombé comme aux Thermopyles : «passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois»;* tandis que prospéraient ceux-là dont la fortune revêt la forme souple, secrète et fuyante des richesses vagabondes.

Les législations contemporaines ne sont plus trop souvent que le masque des mœurs et non point leur image. On peut penser quelquefois des lois actuelles ce que La Rochefoucauld pense de l'hypocrisie : qu'elle est un hommage que le vice rend à la vertu.

Dans la lutte pour la vie, la loi est devenue l'ennemi, de même que le jeu cruel des dévaluations a détruit périodiquement les efforts des plus méritants, des plus vertueux.

Quelques pays du Nord mis à part, les lois qui font violence à la nature, les lois trop exigeantes, aucun pouvoir exécutif ne parviendra à les appliquer sérieusement sans aggraver le désordre. On connaît l'histoire du prix maximum depuis, au moins, le célèbre Edit de Dioclétien. Mais qui se réfère à l'histoire encore ?

Chez nous, heureusement on n'expose pas la valeur de la monnaie, celle de la terre et celle des entreprises aux défaillances de l'Etat. On prête difficilement à l'Etat parce qu'on redoute les prodigalités et les déconfitures de l'Etat. Et il vaut mieux que l'Etat se rende débiteur le moins possible. C'est lui qui ébranle la société, quand il a trop dépensé. C'est quand l'Etat ne peut plus payer qu'il dévalue, qu'il vide son budget de sa substance, détruisant stupidement, sans discrimination et sans pitié, l'épargne, les patrimoines et les cadres sociaux.

Il faut d'ailleurs se garder de confondre en cette matière délicate la législation d'un état de fait avec la cause qui l'a provoqué.

Au Liban, on ne veut pas de lois inhumaines et on veut la stabilité monétaire. Il faut s'ancrer dans cette intention et dans cette volonté. C'est en partie pour cela, en tenant compte des agréments de la nature, que les étrangers trouvent que nous sommes un pays heureux. Plus nos lois seront modérées, plus nous mettrons la psychologie à la base de notre législation (c'est-à-dire la connaissance des hommes et des mœurs), plus nous respecterons les contrats, plus nous serons le refuge des personnes et des biens, mieux nous défendrons l'ordre moral, social, administratif et politique. Nous nous souviendrons qu'un législateur n'a pas le droit de voter une loi à laquelle il sait qu'il ne se soumettra pas.

Il est notoire que les étrangers qui nous visitent estiment que nous sommes une terre bénie des dieux. *Ils voient ici l'abondance et la paix, cependant que nous importons à peu près tout et que nous n'exportons à peu près rien, ce qui paraît une sorte de miracle. Le travail est plus commode (je ne dis pas plus abondant) ici qu'ailleurs, parce que l'Etat n'en est pas encore arrivé au stade où, au nom de prétendus*

principes économiques et de théories sociales rigides et hargneuses, *les pouvoirs publics rendent la respiration impossible*. Les extravagances dans ce domaine, il faut se les interdire à jamais.

Pour vivre et durer le Liban s'inscrit en faux contre la maladie législative et contre la maladie fiscale de l'Occident. Il plaide pour la liberté dans toute la mesure où l'on peut demeurer libre sans nuire à son prochain et, bien entendu, à son pays. Il redoute les erreurs que les techniciens de l'Occident peuvent suggérer de bonne foi à ceux qui nous gouvernent. Il redoute aussi les idéologies effervescentes de l'Orient. C'est que la bonne foi aussi fait des dupes.

L'Occident est notre maître dans l'ordre des sciences exactes, dans l'ordre de la mécanique, dans l'ordre de la statistique et il le restera indéfiniment. Il n'est pas notre maître dans l'ordre de la philosophie politique, de la connaissance de la nature humaine et de la science économique et financière. Sa psychologie scientifique ne vaut pas notre psychologie empirique. Mieux que lui nous explorons l'homme et le fond de son âme; mieux que lui, les libertés et les forces incoercibles. C'est cela qui sur le plan pratique a fait de Beyrouth, par exemple, un des derniers marchés aérés du monde. Et il dépend de nous d'asseoir le Liban sur des bases plus solides encore et d'accroître sa prospérité en allant délibérément contre le préjugé. Nous ne ferons pas violence à la nature humaine sous prétexte de nous gouverner mieux. Il y a des illusions mortelles auxquelles nous ne sacrifions pas.

Par rapport aux disciplines économiques, budgétaires, sociales de l'Occident, nous ne devons pas être des imitateurs serviles, mais seulement des observateurs attentifs. Si la législation de l'Angleterre ou celle d'un pays scandinave nous était appliquée à la lettre, le commerce de ce pays, qui fait son

standing de vie, n'y résisterait pas une seule année. Ce serait la faillite et l'émigration en masse au bout de l'exercice. Et dans le désastre ce pays vivrait ensuite misérablement sous le joug de parvenus d'un marché noir odieux.

L'avenir du Liban se subordonne fondamentalement à la liberté. Liberté dans la foi, liberté dans l'entreprise. Largeur de vues dans le système politique et dans le système social. Redressement des mœurs par le respect des libertés légitimes. Suppression aussi étendue qu'il se peut des contraintes et des entraves. Il y a beaucoup de choses qu'un petit pays peut se permettre quand les plus grands doivent se les interdire. Les petits pays ont des avantages qu'ils apprendront à mieux connaître et qu'ils ignorent encore. Dans l'ordre pratique, un des secteurs essentiels de notre politique générale sera de plus en plus la matière économique et fiscale.

Une loi fiscale, il faut s'en souvenir, est d'abord un problème psychologique et moral. On ne doit pas légiférer seulement pour le quart ou la moitié d'un peuple. On ne peut pas forcer un peuple à payer des impôts trop lourds si la masse des intéressés n'est pas consentante et si sa volonté se rebelle. Autrement, c'est la fuite devant le fisc et c'est la corruption qui se généralise, laissant en définitive l'Etat impuissant et pantelant. C'est aussi la fin de la morale dans les affaires, et c'est la fin des citoyens scrupuleux qu'écrase un prix de revient plus lourd que celui de concurrents moins embarrassés de civisme et de vertu. Il y a là, les chanceliers de l'Echiquier de tous les pays devraient le comprendre, un véritable cas de légitime défense.

Une règle d'or pourrait s'exprimer ainsi : il ne suffit pas de fabriquer des lois; il faut que les législateurs légifèrent pour eux-mêmes avant de légiférer pour les autres. C'est, au Liban, la mesure même des lois de l'avenir.

Mais si notre force est dans un ensemble de libertés et de tolérances, *notre faiblesse est dans un individualisme qui rend les disciplines vaines et les entreprises collectives si laborieuses et fragiles. C'est l'envers du tableau.*

Nous obéissons cependant à une sorte d'état de nécessité.

L'obligation où nous sommes de faire de la rapidité dans la décision et de l'audace dans l'entreprise le premier facteur du succès nous rend désagréables le formalisme et la forme collégiale de la délibération. Tout doit se faire télégraphiquement, pourrait-on dire, dans notre activité commerciale. Un voyage doit être décidé entre le soir et le matin; un risque doit être pris sans retard, et il faut saisir l'occasion aux cheveux. Un formalisme excessif, un contrôle trop rigoureux interdisent tout cela. Et l'on voit par là combien les procédures strictes et compliquées de l'Occident sont en conflit avec le génie proprement méditerranéen. L'ingéniosité de l'homme du Proche-Orient est un élément fondamental de son actif, une partie consistante de son capital; et cette ingéniosité ne devient efficace qu'en dehors ou au-dessus des réglementations et des contraintes.

Le Liban se détruira dans la mesure où il attentera à ses libertés; il prospérera, au contraire, dans la mesure où il les rendra amples et efficaces. Un budget de l'Etat libanais qui tienne vraiment compte de l'avenir devra toujours revêtir une forme originale et personnelle. C'est pure folie d'établir ici nos règles d'après celles des autres pays, qu'ils soient d'Occident ou d'Orient. Un budget libanais raisonnable fera d'abord la vie commode à ceux qui, pour l'alimenter, doivent se livrer à d'incroyables acrobaties.

Ces observations cursives n'épuisent pas le sujet. *Elles montrent dans la vie matérielle du Liban de demain comme*

dans celle d'aujourd'hui, l'importance de la liberté, cette liberté vitale dont le rôle est déjà si grand dans notre vie spirituelle et dans notre vie intellectuelle.

Encore une fois tout, chez nous, se fonde sur la liberté et l'avenir dépend d'elle. C'est avec la liberté que les possibilités du Liban croîtront et que ce petit territoire maintiendra et développera, dans l'ordre, une prospérité dont les conditions complémentaires sont l'équilibre et l'intelligence.

Ou nous exporterons librement, sous la forme visible ou sous la forme invisible, *des idées et des services*; ou nous cesserons d'exporter quoi que ce soit et alors ce sera le fumier de Job.

C'est peut-être une chance que la grande industrie nous soit interdite par la nature elle-même, car avec l'industrie se complique inévitablement le problème social. *Mais, quelle industrie qui n'ait pas la clientèle d'au moins dix millions d'hommes peut encore résister à la concurrence des puissances industrielles qui produisent pour des continents entiers ? Qui peut tenir de nos jours devant les premiers laboratoires, les premières techniques du monde au service de clientèles illimitées ?*

Notre rôle de distributeurs de services et de marchandises a bien sa valeur aussi. Il nous donne pour champ d'action la planète entière. La machine que nous perfectionnons, nous autres, est un instrument intellectuel. Elle ne se démode pas et, dans la création purement mécanique, rien ne la concurrence.

Les possibilités commerciales des Libanais grandiront dans l'avenir dans la mesure même où les industries seront centralisées dans les plus grands pays; et elles le seront par la force des choses. Notre époque est centralisatrice : la puissance économique fabuleuse des Etats-Unis est l'effet d'une

centralisation naturelle et quasi fatale.

Une avance de dix ans sur le plan industriel marque désormais une supériorité à peu près définitive. Comment distancer le pays concurrent dans ces conditions ? Comment regagner le temps perdu ?

Les chances du Liban sont beaucoup plus dans la distribution que dans la fabrication, sur notre territoire et à l'extérieur. Cela nous paraît éclatant. Pour que l'étranger nous accueille, il nous faut l'accueillir aussi. Et la distribution ne doit pas être seulement celle des biens matériels; mais aussi et surtout celle des services, c'est-à-dire celle de la connaissance et de l'expérience.

Nous resterons des marchands d'idées. C'est là que nous devons, comme d'autres possèdent l'usine, posséder tout ce qui, qualitativement, procède de l'intelligence et de l'art. Le professeur est notre homme, le médecin est notre homme, l'artiste est notre homme, l'hôtelier est notre homme, et l'artisan qualifié, tout comme le marchand, le commissionnaire, le courtier, le voyageur de commerce; tout comme, si l'on veut, le Phénicien d'autrefois.

Toutes ces professions font de la liberté la première nécessité et la première règle. C'est notre nature, ce sont nos hérédités, c'est notre situation géographique qui nous indiquent et nous imposent notre voie. *Ainsi l'avenir des Libanais s'inscrit dans le plus vaste éclectisme, dans la connaissance, dans la curiosité, dans le mouvement enfin.* Nous ne ferons jamais rien en grande série, nous ne planterons à peu près rien en grande série, mais, dans la variété la plus grande, nous devons nous rendre capables de tous les efforts pour produire ce qui tranche sur l'ordinaire, ce qui le surclasse.

L'avenir du Liban, il y a longtemps que nous l'écrivons, est d'abord intellectuel et qualitatif.

Cela est autant vrai de notre commerce, de notre agriculture et de nos petites industries. C'est pour faire montre de fertilité d'esprit et pour nous montrer originaux en tout que nous avons été créés. Tous les hommes et les peuples n'ont pas la même terrestre mission. *Ils ne sont pas faits pour accomplir les mêmes besognes.*

La diversité est dans notre destin. Elle suppose des lois restreintes et une administration qui se limite à l'essentiel : le minimum de formalités et les horizons les plus vastes.

Proposer des perspectives pour un pays, c'est s'établir devant le plus large horizon. Mon dessein est de vous entretenir maintenant, sur le plan de l'avenir, du Liban dans le monde arabe, du Liban voisin d'Israël, du Liban dans le monde méditerranéen, enfin du Liban sur la route universelle. C'est une suite ambitieuse et qui pourrait décevoir. Il me faut vous prévenir que nous parlerons de cela à bâtons rompus sans nous embarrasser trop d'architecture littéraire.

Nous en parlerons autant que le permettront l'aiguille de la montre et votre patience.

Le Liban dans le Monde Arabe

Pour que les Arabes remplissent harmonieusement leur destinée il faut qu'on reconnaisse parmi eux des variétés de sensibilité, d'ambitions, d'ossatures et de visages. Cette distinction que l'Occident paraît ignorer encore, il faut l'en informer pour que cesse un vaste désordre.

Pour assurer son propre avenir et celui de voisins fra-

ternels, c'est le devoir du Liban d'éclaircir le cas. Ce n'est pas un secret de la politique que les rêves des quatre dynasties et des cinq monarchies de la Ligue arabe, pour ne rien dire des républiques, sont souvent contradictoires; et que des réalités tangibles se cachent derrière des mots illusoirs. Ce n'est pas une fantaisie d'affirmer qu'entre un climat et l'autre, entre une latitude et l'autre, le monde arabe comprend de manière différente et la démocratie et la façon de gouverner.

Cela se fonde sur les traditions les plus vénérables et le passé le plus lointain.

Le monde arabe méditerranéen ne réagit pas socialement, intellectuellement, politiquement, comme le monde arabe du Chatt-el-Arab et du Hadramout. Si Damas même était gouvernée par le Caire, ou bien Le Caire par Damas, ou les deux par Bagdad, ce sont, il faut le craindre, les terribles drames de la grande époque arabe qui se renouvelleraient. C'est une des choses les mieux établies de l'histoire que les Ommeyyades, les Abbassides, les Fatimites, dont les hauts faits et les malheurs se confondent, se voulaient la mort en leur temps. Leurs règnes sont un enchaînement de drames qui procèdent d'une grande diversité dans les ambitions et dans les penchants.

De tout notre cœur, nous souhaitons que les Hachémites et les Séoudiens persévèrent dans leur amour récent les uns pour les autres; mais notre inquiétude pour l'avenir reste grande. La Ligue arabe est une noble et belle chose. C'est une des enseignes les plus légitimes de l'Ancien Monde, mais pour qu'elle ne soit pas brisée un jour par la colère des factieux et des tribuns, il ne faut pas la soumettre à une épreuve trop lourde pour sa substance. Il y a des Arabes à peu près comme il y a des Européens. Ce qu'on fait pour

unir l'Europe, pour les Arabes on tentera de le faire; mais, malgré certaines apparences, ce sera plus difficile encore.

Le métier du Liban est de contribuer de toutes ses forces à l'équilibre arabe en vue du bonheur collectif. La chance des Arabes est dans un équilibre et non point dans une fusion génératrice d'incompatibilités et de désordres.

Ce que le Liban fait pour la langue arabe, pour la communauté arabe, pour la politique arabe est manifestement de la plus haute importance. Mais c'est aussi le devoir du Liban de ne point se prêter à la confusion des continents et des races, et d'épargner aux Arabes la décadence qui serait leur sort s'ils se laissaient noyer dans l'Océan Indien. La Méditerranée du sud appartient principalement à la langue arabe, du Maroc au golfe d'Alexandrette. C'est un littoral assez étendu sur la mer maternelle pour que les Arabes se glorifient de respirer l'oxygène et l'iode de cette mer et pour ne la point renier. *Tandis que s'ils subissaient le poids de la masse asiatique, ils n'auraient plus qu'un rang de subalternes dans une civilisation asservie.*

Le symbole d'une fraternité raisonnable et passionnée, nous le trouvons dans la lutte commune pour la Palestine et Jérusalem. *Mais, qu'on nous le dise : quel secours efficace dans toute l'Asie et d'un bout à l'autre de l'Océan Indien ont trouvé la Palestine et Jérusalem ?* Si devant cette difficulté et cette blessure tout le Proche-Orient a vibré, le Moyen-Orient, presque en entier, est demeuré immobile quand il ne s'est pas montré hostile. C'est une attribution naturelle du Liban de clarifier cette situation obscure et troublante, une situation que certains hommes, entraînés jusqu'en Indonésie par une âme généreuse, ne voient peut-être pas assez.

Le monde arabe, s'il veut vivre, doit considérer ses at-

taches « territoriales » avant ses attaches « idéologiques ». Il doit connaître d'abord les rivages où il a ses foyers. C'est pour tous les Arabes une règle de vie et de salut. Si l'enseignement primaire, moyen et supérieur au Liban ne fait pas cela, il n'a rien fait; et toutes ses leçons de géographie et d'histoire, il les a mises au service d'une illusion et d'une erreur. Enfin s'il y a un regroupement à faire pour échapper à l'éclatement des machines infernales de notre époque, c'est bien autour de cette Méditerranée dont nous comparons valablement les riverains du sud et du nord aux Américains du nord et du sud.

Les perspectives du Liban par rapport au monde arabe sont exaltantes parce qu'elles procèdent davantage de l'ordre spirituel, intellectuel, linguistique, politique, social et d'une fraternité de l'esprit que de l'ordre purement matériel et utilitaire.

Autour de nous, nous avons un rôle immense à remplir, le plus honorable qui soit; et si nous savons échapper à la vanité comme aux enflures de rhétorique et à la démagogie verbale, si nous savons nous montrer modestes et désintéressés, ce rôle si noble et humain nous le remplirons dignement.

Nos voisins immédiats sont la Syrie et Israël.

Au nord et à l'est, la Syrie borde nos frontières. Elle a sa personnalité comme nous avons la nôtre. Plus que nous cependant, elle est menacée; et voici qu'elle doit se défendre contre les entreprises les plus diverses, entreprises que l'on identifie en faisant le tour de ses frontières. Aucun danger pourtant n'égale celui auquel une conception fautive du monde arabe l'expose. Sous prétexte de l'agrandir, on l'invite de temps en temps à renoncer à son visage même. Il suffit cependant qu'elle se réfère à son histoire pour se maintenir

dans la ligne de son destin.

Si la Syrie se laisse jamais tenter par d'autres mers que la mer Intérieure, elle se défigure et elle se perd. *Le peuple qui la gouverne n'aurait plus alors sa principale densité entre le littoral et des villes pour ainsi dire côtières : Damas, Homs, Hamah, Alep sont toutes les quatre à cent ou cent cinquante kilomètres de la Méditerranée, pas plus. Alors, ce serait une autre majorité qui gouvernerait la Syrie, ce serait un autre monde.* Tandis que la Syrie et nous, depuis les temps les plus anciens, depuis la Phénicie la plus reculée, nous sommes issus de la même secousse géologique qui, si elle eût été un peu plus profonde, eût fait du Liban une île ; tandis que la Syrie, comme elle se présente, restait partagée entre le climat méditerranéen et le climat continental. La population de la Syrie, pour les trois quarts au moins, est méditerranéenne. Dans le quatrième quart, il y a tout le nomadisme, toutes les tribus évidemment.

Au nord et à l'est donc, la Syrie borde nos frontières et, entre elle et nous, la compréhension doit grandir et la coopération s'accroître. Cela suppose une orientation générale de la politique syrienne qui rejoigne plus ou moins notre conception du monde. Cela suppose des portes et des fenêtres ouvertes. S'il plaît à Dieu, cela viendra.

Le Liban voisin d'Israël

Au sud, c'est Israël; et voilà une nouveauté sur la terre, une des aventures les plus étranges, les plus retentissantes du siècle.

Israël n'est pas en effet un pays comme les autres. Avoir Israël à sa frontière c'est avoir une puissance mondiale à sa

manière, l'école même du racisme, où la vocation de citoyen est définie par une religion, en fait au moins fermée, un laboratoire humain en perpétuel mouvement, des ambitions désordonnées toujours en ébullition, enfin une combinaison paradoxale de réalisme, de matérialisme, d'intellectualisme et d'illuminisme. *Au sud du Liban, à notre porte même, l'expérience politique la plus extraordinaire se déroule.* Israël, en devenant un Etat, devient la métropole du judaïsme universel, un peuple qui a des représentants de premier rang dans toutes les nationalités et dans les principaux gouvernements, qui joue un rôle immense dans la vie politique des Etats-Unis, du Royaume-Uni et de nombreux pays; et qui a des ressources immenses aussi, et des attaches, connues ou secrètes, sur toute l'étendue de la planète. Il suffit d'énoncer cela, il suffit de considérer le caractère singulier de cette anachronique (en même temps que révolutionnaire) puissance pour mettre en relief les préoccupations politiques, économiques et sociales qu'elle fait surgir au Liban et qu'il n'est plus permis à un Libanais conscient d'ignorer.

Pour ma part, j'ai dit et écrit cent fois ce que je crois être l'évidence sur Israël. La vigilance à l'égard de notre nouveau voisin du sud s'impose avant toute autre. Suivant qu'Israël progressera, sans obstacles nouveaux, dans le sens de ses ambitions, ou qu'il aura la vie plus difficile, nous aurons à faire face à des dangers de nature diverse; *mais, quoi que nous fassions, nous ne connaissons plus le repos, du moins un repos un peu durable.* Voilà ce qu'il faut dire courageusement au peuple libanais parce que c'est la vérité.

La présence d'Israël à deux pas d'ici a sur notre avenir, avec des répercussions d'ordre international, des répercussions politiques, sociales, économiques démesurées. Toutes les nations où Israël a de l'influence, à commencer par

les Etats-Unis, regardent maintenant d'un autre regard de ce côté du monde. Les malheurs des Lieux saints et les vicissitudes de Jérusalem devraient au moins autant qu'Israël attirer l'attention, retenir le regard ; mais des propagandes savantes et des manœuvres habiles ont endormi les vigilances. Il faut toujours pourtant espérer un sursaut.

-- Qu'il s'agisse de défense nationale, d'industrie, de commerce, d'agriculture, de finances ou de tout ce qu'on voudra, que les frontières soient ouvertes ou qu'elles soient fermées, ce sont pour nous, du fait d'Israël, des problèmes nouveaux qui surgissent. *Israël fait de l'immigration systématique et du peuplement accéléré le fondement d'une politique de conquête et d'espace vital.* Plus sa population croîtra, plus son poids se fera sentir sur les frontières et plus ces frontières devront être défendues pour résister à la pression.

Le recrutement de la population d'Israël est par définition *international*, comme Israël (malgré l'unicité de sa souche) et *raciste*, comme Israël. Il se traduit simultanément par un recrutement militaire universel. Les descendants de générations juives établies en Occident avant Auguste même, ou depuis Vespasien et Titus, y contribuent. *Qu'on le veuille ou non c'est une armée de Juifs étrangers qui défend Israël* ; ce sont des Allemands, des Russes, des Polonais, des Anglais, des Tchèques, des Hongrois, des Roumains et bien d'autres, avec des convoitises bien plus dangereuses que celles de l'Occident de naguère. Et la population d'Israël, présente et future, est et restera, dans sa majeure partie, un incroyable mélange d'Occidentaux non assimilés après des siècles d'efforts et qui ont quitté l'Occident avec une âme d'apatrides.

D'une part, sur le plan économique, sans une industrie

puissante, Israël ne peut pas vivre ; et s'il s'industrialise avec les moyens techniques et financiers dont il dispose, il envahit tout le voisinage, il écrase tout. D'autre part, sans un commerce intense, Israël ne respire pas ; mais son commerce bénéficie de relations, de liens, de présences, de comptoirs, de crédits, de facilités de toute sorte dans l'univers. Vous devenez les priorités et les avantages qui découlent et découleront d'une communauté de race, d'ambitions et d'intérêts aussi solidement construite. Le commerce d'Israël, sous l'impulsion de l'Etat, sera en Méditerranée orientale un défi inévitable à toutes les entreprises, à tous les ports, à tous les négoce, à toutes les représentations, à toutes les professions qui supposent un service à rendre.

Enfin, aux portes de l'Asie, Israël agit comme un ferment de discorde avec un arrière-parfum, un arrière-goût de révolution. *On n'imagine pas combien la révolution est favorable à Israël et comme elle sert ses buts ultimes.* Socialement, tout Israël est un laboratoire, un champ d'expériences de ceux dont l'activité intellectuelle et la sociologie juives, assises sur le passé et l'avenir, ont la spécialité redoutable.

Certains pensent cyniquement que la deuxième génération d'Israël ne vaudra pas la première et qu'à partir de la troisième ce sera une dégénérescence. *Nous ne partageons pas cet état d'esprit malsain.* D'ailleurs la diaspora, la « dispersion » universelle, peut alimenter indéfiniment la population d'Israël. Ce que seront à la longue les effets du climat physique, social, moral en Israël, nul ne peut l'annoncer sans témérité ; mais je tiens à dire ici, après l'avoir écrit vingt fois, qu'en défendant le Liban et les autres voisins d'Israël contre les entreprises d'Israël, ce n'est pas le moins du monde que je souhaite aux Israéliens et plus généralement aux Juifs, l'insuccès et le malheur. Dieu nous préserve tous d'une attitude aussi perverse et basse ! Nous les voudrions tous heureux au

contraire, et dans la prospérité, *pourvu seulement que ce ne soit pas le bonheur à nos dépens, pourvu qu'eux-mêmes ne fassent pas notre malheur. Toute la tragédie est là. Et, en cela, nous nous montrons plus généreux et justes que beaucoup de nations.*

Tout le long de l'histoire, depuis la domination de Byzance et depuis l'Islam, la région de l'Ancien Monde où les Juifs ont été le mieux accueillis, le moins persécutés, c'est bien celle que les Arabes occupent aujourd'hui ; c'est là qu'on a vu à l'égard des Juifs le plus d'esprit de fraternité et le plus de respect de la dignité humaine.

Au Liban, il n'existe aucun antisémitisme et il ne peut en exister aucun. Nos compatriotes juifs en témoigneraient les premiers. C'est contre le sionisme, ce n'est pas contre le judaïsme que nous nous défendons. *Autrement nous irions contre la raison d'être du Liban, contre ses principes fondamentaux, contre sa tradition intellectuelle et religieuse permanente, contre sa tradition politique la mieux assise.*

Et c'est justement l'exemple décisif du Liban qui eût dû empêcher la naissance, anachronique en ce siècle, de l'Etat d'Israël ; c'est la démonstration des qualités de principe d'un gouvernement où les confessions et les minorités sont en équilibre parce qu'elles reçoivent leurs droits.

Personne plus que nous ne tâche d'être objectif dans un jugement porté sur Israël ; mais, en dépit des apparences, il y a beaucoup d'antisionistes parmi les Juifs les plus sages ; il y en a beaucoup qui pensent que c'est une anomalie pleine de périls d'avoir *simultanément* un gouvernement juif à soi et tant de Juifs dans les gouvernements du monde et dans les organisations internationales ; d'avoir son Etat à soi, tout en exerçant le pouvoir chez les autres, avec les équivoques et

les suspicions que, légitimement, une position aussi fausse, aussi audacieuse suscite.

Mais les faits sont là qui crèvent les yeux, mais les dangers que nous courons sont aussi évidents que redoutables. On passerait pour naïf et crédule si on ne s'en effrayait pas.

Le Liban, comme il est, retient ses enfants sur son sol avec difficulté : et l'émigration libanaise, intense depuis les Phéniciens mais un moment contenue, redevient inquiétante. Pendant ce temps, Israël, moins avantagé que le Liban par la nature, Israël aux terres si souvent infertiles et désertiques annonce, pour 1953 et à partir de l'an qui vient, *l'établissement sur son sol de 600.000 immigrants nouveaux*. On s'en assure par la publicité israélienne actuelle aux Etats-Unis dont l'objet est d'obtenir un emprunt d'un demi-milliard de dollars. Le gouvernement des Etats-Unis de son côté fait don à Israël de dizaines de millions de dollars (cinquante millions est, je pense, le crédit en cours) *justement pour y favoriser l'immigration*. C'est sans doute pour que les rations diminuent encore et pour que la marmite bouillonne un peu plus.

Mais en faisant cela, ne voit-on pas à Washington et dans l'Etat de New York en particulier *que c'est l'explosion et la guerre que l'on prépare ?*

De ce fait, les perspectives pour le Liban et pour les autres voisins d'Israël sont très sombres. Il faut qu'on le sache ; Israël où l'on a à peine de quoi manger à sa faim, Israël où le rationnement est plus dur qu'en Angleterre et les prix beaucoup plus élevés, où, malgré le flot de dollars que l'Amérique accorde, la monnaie se détériore gravement, Israël par sa politique d'immigration s'expose au pire, volontairement et de gaieté de cœur, pour disposer du nombre à tout

prix. Il découvre par là l'étendue de ses desseins et il rend de nouvelles agressions inévitables.

Où est le foyer national de Balfour subordonné au respect des droits des autres ? Où sont les images paisibles de la famille biblique autour du foyer ?

C'est maintenant un pays en armes qui nous tient en haleine et dont l'armement augmente chaque jour. Ce sont les femmes mobilisées. Ce sont des projets d'avenir qui respirent l'esprit de violence et de conquête ; c'est un déchaînement d'ambitions qui se rattache aux jours lointains de David et de Salomon. Et ce sont quinze millions d'hommes, parmi les plus puissants par la politique et par la finance, qui entretiennent ce feu sacré — ou cet incendie — dans la plupart des pays de la terre : les Juifs sont déjà deux millions en Russie soviétique ; ils sont quatre millions dans l'Etat de New York, le plus puissant sous la bannière étoilée et où, électoralement, tous les succès dépendent d'eux.

L'immigration en Israël que l'aveugle indulgence des Nations encourage est le chemin de la catastrophe ; voilà parmi tant de facteurs qui peuvent conduire à une guerre mondiale, un des moins connus mais un des plus redoutables.

Embarqué comme il est, Israël se résignerait au cataclysme pour assurer son propre salut. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'il y compte, mais cette pensée nous jette dans un trouble profond. Sa façon d'agir en tout cas s'interprète ainsi. Parmi d'innombrables textes, il suffit pour s'en assurer de lire attentivement, en les confrontant avec les faits, les cinquante ou soixante premières pages du Government Year Book d'Israël pour 1950, qui est un document officiel. Ce n'est pas le côté le moins apocalyptique de l'aventure d'Israël. En voici un exemple :

« La nation juive n'est pas seulement une unité politique et nationale — depuis le temps qu'elle apparut pour la première fois sur la scène de l'histoire, elle incarnait la volonté morale et la vision historique.

« Il n'est pas possible de comprendre l'histoire des Juifs, leur lutte pour l'existence, l'attitude qu'ils prirent à toutes les époques et dans tous les pays, et quand ils étaient une nation enracinée dans son propre territoire et plus ou moins autonome, et quand ils étaient une race errante dispersée dans l'exil, *excepté si nous discernons l'unité idéologique du peuple dans sa lutte obstinée*. La lutte n'est pas seulement économique, politique et militaire. Elle est aussi spirituelle, morale et intellectuelle. *Le peuple juif a livré ce combat depuis les temps les plus reculés, sans arrêt, et il continuera ainsi jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce que la vision soit accomplie* (and will so continue until the end of time, until the vision is fulfilled »).

Ce texte qui ne donne qu'une faible idée de l'ensemble, est tiré d'une conférence de M. Ben Gurion sur l'éducation de l'armée et du peuple, donnée à l'Etat-Major et aux officiers supérieurs de « l'Armée pour la défense d'Israël » (Israël Defence Army). Les extraits de cette conférence, qui couvrent 35 pages de texte dense, sont en tête du Government Year Book. Tout homme politique libanais pour ne pas dire tout Libanais devrait les connaître.

Ainsi, dans la direction d'Israël, l'avenir du Liban est obscur et toutes les appréhensions sont fondées, dans la paix comme dans la guerre. Si la connaissance du problème ne se fait pas plus profonde chez nous et chez ceux-là qui font le destin, toutes les craintes peuvent se vérifier, les plus graves même. Il y a là une inconnue dont les Prophètes ont peut-être le secret.

Il faut maintenant étendre nos vues, jusqu'au plan méditerranéen.

Le Liban dans le Monde Méditerranéen

Le Liban, petite république maritime avec deux cents kilomètres de rivage et cinquante seulement de profondeur en moyenne, est dans son élément sous le vocable méditerranéen.

Mais, suivant que les Occidentaux le situeront dans le Proche-Orient ou dans le Moyen-Orient, ils le reconnaîtront pour méditerranéen ou au contraire, par une sorte de violence, ils le détacheront intellectuellement et socialement de cette mer. Car, la définition abusive actuelle du Moyen-Orient détruit implicitement l'équilibre méditerranéen. Elle arrache arbitrairement l'Egypte, la Syrie, le Liban et les autres pays de la Méditerranée orientale au climat de leur mer natale pour les incorporer, contre la nature des choses, à celui de l'Océan Indien. Il y a là une erreur tragique dont les résultats intéressent directement la politique et la civilisation, tandis qu'elle subordonne follement la civilisation et la politique méditerranéennes aux convenances toutes relatives d'une stratégie qui a d'autres devoirs et, sans doute, d'autres issues.

Le Liban avec le Proche-Orient tout entier appartient en premier lieu au monde méditerranéen, tandis que le Moyen-Orient proprement dit appartient d'abord au monde de l'Océan Indien. Ce sont maintenant les mers qui font les zones continentales.

Répétons ici, pour illustrer notre propos, ce que nous proposons si souvent ailleurs : *en gros, le Proche-Orient se reconnaît aux fenêtres qu'il a sur la Méditerranée ; le Moyen-*

Orient, à ses fenêtres sur l'Océan Indien ; l'Extrême-Orient, à ses fenêtres sur le Pacifique. Ce sont des ouvertures dont les dimensions vont croissant, mais qui découvrent des paysages et des mœurs qui diffèrent les uns des autres.

Le Proche-Orient a ceci de particulier qu'il est africain, asiatique et européen ensemble ; géographiquement et historiquement il va de l'Égypte à la Grèce ; tandis que les deux autres, le Moyen et l'Extrême, le Middle East et le Far East, sont exclusivement asiatiques. Poser ainsi le problème, c'est l'éclairer assez.

Il y a des Arabes depuis l'Atlantique jusqu'au Chatt-el-Arab ; après il n'y en a plus ; tout comme il y a des Européens jusqu'en Turquie. Les Turcs font partie de l'Assemblée de l'Europe à Strasbourg. Comment seraient-ils à l'aise s'ils étaient réduits au seul Moyen-Orient ? Quant aux Persans, qui touchent aussi au Caucase, à peine, depuis Darius, ont-ils revu la Méditerranée.

Pour en revenir à nous, Libanais, notre avenir sur le plan méditerranéen résulte d'abord du passé. Aux premiers jours de l'histoire, la Méditerranée appartient à la navigation phénicienne, et l'on pourrait se rapporter pour cela, comme au texte le plus récent, à l'impressionnante préface de M. Ibrahim Abdul-Al à l'ouvrage des R.R. Pères Poidebard et Mouterde et de M. Lauffray sur le port de Sidon et sur les ports antiques de la Méditerranée orientale.

Dans le présent, cet avenir se déduit de la solidarité méditerranéenne depuis que la vitesse a réduit à si peu les dimensions de cette mer. On ne peut plus compartimenter la Méditerranée, comme on faisait autrefois, sans que tous ses riverains en souffrent. On ne peut plus faire cela sans cruauté. Ce sont des civilisations entières qui procèdent du climat

méditerranéen et que l'on voit, à cette heure, exposées aux mêmes périls.

L'Egypte, la Syrie et nous, nous devons, à l'intérieur de la Ligue arabe, ensemble défendre notre personnalité méditerranéenne ; sans quoi nous serons jetés dans le chaos et refoulés dans les ténèbres. Ces mots sonores ne sont pas excessifs pour qualifier l'appauvrissement qui nous atteindrait et le déclassement politique dont nous serions l'objet. Dans le Proche-Orient, nous sommes la moitié de la zone qui porte ce nom ; et dont l'histoire ancienne est la plus mémorable du monde. Dans le Middle East, nous ne sommes plus rien et notre défense n'est plus qu'une défense d'intérêts occasionnels. Chacun voudra bien approfondir cela.

Dès lors, l'avenir du Liban s'élargit et s'éclaire. Notre mission dans le monde historique et notre mission dans le milieu géographique se rejoignent. Il s'agit d'un épanouissement et d'un devoir de l'ordre spirituel et de l'ordre intellectuel ; de la conservation et de la défense d'un patrimoine multimillénaire contre des entreprises de désagrégation et de mort.

Notre vocation à l'universalisme commence par la Méditerranée, du temps que la Méditerranée était l'univers. Maintenant qu'elle n'est plus qu'un lac, et qu'on peut aller d'Europe en Afrique en une heure, c'est une raison déterminante pour ne la point déchirer par le milieu, que ce soit du nord au sud, ou d'est en ouest. Il n'y a plus de grandeur ni de vie possibles pour les pays arabes sans ce lien essentiel. Ce lien nous ne pouvons le compromettre sans devenir les esclaves d'autres esclaves. Car, c'est à un rythme vertigineux que la terre se rétrécit. Déjà il pourrait suffire d'un jour et demi pour faire le tour de la planète aux latitudes méditerranéennes.

Plutôt que de regarder du côté de l'Indonésie (ce qui se-

rait pour le Liban comme de regarder bizarrement du côté des Philippines au lieu de regarder du côté de l'Espagne), trouvons dans la Méditerranée les forces complémentaires qui, avec le concours des grands Occidentaux, sauveront les civilisations que les monothéismes ont fondées. C'est pour ce service-là que le Liban paraît le lieu de rencontre idéal, à condition que nous y élevions à un haut niveau les chances de l'esprit.

L'avenir nous offre, dans le cadre méditerranéen et au service des civilisations méditerranéennes, si nous nous organisons et si nous persévérons dans l'effort, des possibilités presque infinies. Le temps approche où l'on ira dans les grandes villes européennes et où l'on en viendra, comme nous allons dans les villes syriennes lorsque la Syrie veut bien se montrer accueillante.

Le Liban dans l'Univers

Reste notre présence dans l'univers.

C'est notre métier de nous mouvoir sans cesse, de n'achever le tour du monde que pour recommencer, enfin de nous établir au loin.

Les voyages, l'émigration suscitent ou entretiennent une activité libanaise sous tous les cieux. Il n'est pas de pays où quelque Libanais ne soit établi ; et cela est vieux comme l'histoire. Mais l'avenir va nous vouer davantage au mouvement. Nous ne pourrions limiter nos entreprises à notre territoire si petit, si étroit, sans étouffer.

Si les Phéniciens naviguaient de longs mois pour retrouver un comptoir perdu, pour atteindre une côte hospitalière, leurs descendants d'aujourd'hui sont servis merveilleusement

par l'accélération des moyens de transport. Quand on pense à limiter le nombre des automobiles au Liban, c'est comme de vouloir ralentir ici la circulation du sang. Un peuple qui, sans matières premières et sans industrie, réussit de façon aussi merveilleuse à maintenir et à élever son niveau de vie, ne doit pas être contrarié, malgré les engorgements passagers, par la prétendue prévoyance des gouvernements. Sans voitures, sans navires, sans avions, ce peuple ressemblerait à un cul-de-jatte qui se transporterait encore sur ses mains à des distances invraisemblables.

Plus que jamais, l'avenir se présente aux Libanais sous le signe du mouvement. Nous ne pouvons sans folie empêcher par la force nos gens de partir, ce qui reviendrait à susciter soi-même la misère et à provoquer le désordre ; mais notre devoir est de faciliter ici, dans leur éclectisme prodigieux, dans leurs métamorphoses insaisissables, toutes les formes du travail. Cela est de logique élémentaire. L'Etat devra se faire une raison. Il faudra qu'il renonce à une politique économique et financière conformiste et qu'il aille bravement aux dernières limites du libéralisme ; ou que, pour l'amour de prétendus principes, il se rende lui-même responsable de l'aggravation de l'émigration avec ses conséquences tragiques. L'idéal c'est de laisser le Libanais voyager à sa guise, mais en lui faisant un pays adapté à sa nature, un pays qui l'invite à ne point partir, et, sûrement, à revenir.

Un peuple dont les ressources viennent pour les sept huitièmes de l'étranger, on ne saurait d'aucune façon le livrer à une politique économique fermée, à une politique protectionniste et inquisitoriale, sans l'asphyxier. Il faut réduire ici à presque rien les lois restrictives. Les dimensions de ce pays le permettent, et le fait favorable qu'il n'est industrialisé que si peu. *Le travail en grande série n'est pas le fait des Libanais ;*

il n'est pas dans leur tempérament, il n'est pas dans leur génie. Ici c'est la diversité, servie par l'ingéniosité, qui est l'élément sauveur.

Il est recommandable que nos pommes soient de qualités toujours pareilles et que ces qualités soient belles ; il est moins recommandable que les Libanais finissent à l'usine et s'abrutissent à répéter les mêmes gestes derrière les machines. *Cela est une besogne de robot ; ce n'est pas notre rôle et nous ne trouverons dans ce métier aucun avenir.*

Ainsi, comme chaque homme a son penchant ou sa vocation, chaque peuple a sa voie. Une vie médiocre et toujours pareille sera toujours pour nous sans lumière et sans charmes. *Notre meilleure pédagogie sera de découvrir les aptitudes et les dons individuels et de les pousser à leur plein épanouissement. C'est une erreur profonde de croire qu'il peut y avoir des lois économiques ou sociales uniformes sur l'étendue de la terre entière.* Chaque cerveau a ses idées, chaque corps d'homme se définit par des possibilités d'immobilité ou de mouvement. A l'ouvrier occidental des industries mécaniques, la répétition indéfinie du même geste peut suffire ; au Libanais il faut inévitablement une part de risque, avec la nouveauté, l'aventure, le dépaysement. La science la plus ingrate ici sera celle de la statistique. Je le dis avec l'estime la plus sincère pour les statisticiens et leurs règles, et j'en connais d'étonnamment doués et savants dans la République. Mais qu'on me le dise, par quoi commencera ici un recensement sérieux, dans ce pays où l'homme d'un seul métier se fait rare, où la variété et l'ubiquité sont la règle, où chacun des Libanais présents dans cette salle se livre peut-être, comme moi-même, à trois ou quatre occupations régulières étrangères les unes aux autres ?

Tout l'art consistera à repérer les vocations au lieu de

les contrarier et de les brimer ; ensuite à leur trouver un champ d'action ; enfin, et en tout cas, à élever le moral des Libanais jusqu'au niveau d'un certain enthousiasme. De tous les gouvernements qu'on peut avoir dans ce pays, le pire est celui qui livrerait ce peuple au pessimisme. Voilà l'orientation fondamentale à donner, celle qui justifie sur le plan de la statistique les premiers efforts et les plus passionnés.

Rappellerai-je la définition du Liban qu'en humoriste un peu, je proposai naguère : *un pays de généraux sans troupes, disais-je. Une troupe de généraux, qu'en tirera-t-on si on lui demande de faire la corvée ?*

L'avenir du Liban ne fait que s'ouvrir. Ce qui importe, ce qui presse, c'est de donner à ce peuple, suivant le cas, des connaissances pratiques avec des idées générales, une éducation, une philosophie, une morale du plus haut degré et de lui permettre de se mouvoir à peu près à sa fantaisie, *justement pour qu'il se débrouille.*

La politique qui nous convient, l'économie qu'il nous faut, c'est la liberté qui est leur base même, ce sont les libertés légitimes, dans l'ordre. C'est par là que nous sommes en conflit congénital avec les totalitarismes quels qu'ils soient. Nous sommes le pays même de la libre entreprise et les amis de ses partisans où qu'ils soient. A ce prix le Liban remplira sa mission (car il en a une), qu'il s'agisse de lui-même, des pays de la Ligue arabe, des Méditerranéens, et de ce qu'enfin, avec et sans les Nations-Unies, le devoir international permet dans l'univers.

Petit pays, assurément : très petit pays ; petite nation peut-être, mais non point petit peuple.

PRESENCE DU LIBAN

Conférence donnée au Cénacle le 29 octobre 1953

Mot par lequel le fondateur du Cénacle a introduit le conférencier

Cher Monsieur Chiha,

Le Cénacle Libanais est fier d'inaugurer son nouveau cycle par «Présence du Liban» que nous allons entendre dans un instant. Dans le Journal «Al Amal» d'hier, on comparait cette inauguration à «la Messe du Saint-Esprit» qui précède l'ouverture des Facultés, et par laquelle on demande la bénédiction du Ciel sur les activités de l'année. Il serait téméraire de notre part de vouloir vous présenter à un auditoire qui est là pour vous témoigner sa sympathie et son admiration et qui vient puiser encore aux sources intarissables et vivifiantes de votre pensée.

Une de vos précédentes conférences à cette tribune s'achevait sur ces mots :

«Petit pays» (il s'agit naturellement du Liban), «assurément: très petit pays; petite nation peut-être, mais non point petit peuple».

Vous comptez nous parler ce soir de ce peuple pour nous dire que c'est un grand peuple. Nous partageons votre foi en lui. Mais à vous écouter nous le dire, vous l'homme de ce peuple, si actif et si laborieux, l'homme de profonde expérience puisée dans les livres et la vie — à vous l'entendre dire, notre foi ne sera que plus raffermie. En poète (car nous ne l'oublions pas, vous êtes l'auteur de «La Maison des Champs») vous avez perçu ce qu'on peut appeler l'âme des peuples et vous essayez de nous en faire prendre conscience.

Nous souhaitons que l'émoi sacré qui est le vôtre devant la personnalité du Liban se transmette ce soir par la magie prenante de votre style à l'âme de votre auditoire — et demain à l'âme de tous ceux que le destin de notre cher pays doit intéresser.

En vous remerciant vivement de votre bienveillante collaboration, nous vous passons la parole.

Michel Asmar

S'il me fallait, après une hésitation, mettre un texte en épigraphe sur cette conférence, je vous proposerais ces deux vers de Phèdre :

« *Et depuis quand, Seigneur, craignez-vous la présence
« De ces paisibles lieux si chers à votre enfance ? »*

Plus chers et doux encore à notre âge mûr.

Le Liban est inépuisable. A travers lui on peut voir le monde comme de ma fenêtre, sur le promontoire, je vois la mer.

A force de creuser ce pays, de le raconter, on craint pourtant de lasser l'auditeur et le lecteur. Mais, sous des apparences discrètes, la matière libanaise a les dimensions de l'Histoire. *Nous sommes, depuis le début, parmi les témoins de la naissance des peuples. Nous le sommes par hérédité, par instinct ;* et nous sommes ainsi placés dans l'espace et le temps, *que, parlant de nous-mêmes, nous pouvons parler de tout.* Peu de nations ont ce privilège. C'est la chance de quelques rivages élus, de quelques hauts lieux et sites éternels.

Nous comptons parmi les peuples les plus qualifiés pour connaître et pour enseigner, pour l'avoir vécu, le passé historique tout entier, et il se trouve paradoxalement que nous l'ignorons plus que beaucoup d'autres.

J'ai pensé que ce titre sans contours : *Présence du Liban*, me permettrait de me mouvoir en votre compagnie comme il me plairait. Après tant de propos, tant de discours, je n'ai pas d'autre plan que d'éclairer ce pays d'un jour plus vif ; de donner par certains côtés plus de relief à sa personnalité, à son visage ; de mieux illustrer l'originalité de ses traits ; de vous faire part d'échappées nouvelles sur notre horizon, de vues nouvelles. D'année en année, comme on fait un inventaire, il faut mettre à jour ce que l'on sait et ce que l'on sent.

La Phénicie, c'est d'abord la mer. Le Mont-Liban, c'est par définition la montagne. La compénétration de la montagne et de la mer a fait notre république.

Un jour de jadis, la montagne prit le dessus sur la mer, quand la domination ottomane, qui craignait la mer, *la ferma*. Alors la montagne devint l'asile des libertés tandis que des chaînes fermaient l'entrée des ports, au temps des successeurs de Soliman le Magnifique.

Il convenait de montrer chez nous, dès le seuil, la mer et la montagne unies. Ne voit-on pas, sur deux cents kilomètres de côtes, la montagne libanaise baigner si souvent et si harmonieusement dans la mer ?

Il y a toujours des aspects moins connus d'un pays, petit ou grand, à retrouver avec des mots nouveaux, avec des images nouvelles. Un autre éclairage est toujours possible, comme pour ces grands sujets des maîtres de la peinture et de la statuaire, sujets cent fois repris, renouvelés cent fois.

*
**

On est présent par ce qui distingue, non par ce qui se confond et se perd. Le Liban et les Libanais se distinguent assez du reste du monde, depuis les sources, pour invoquer une

présence vieille comme le monde.

Les atlas historiques de l'enseignement à tous ses degrés ont leur point de départ dans l'Égypte ancienne ; ils montrent un littoral méditerranéen *qui va du Delta du Nil au Liban ; pas plus. Là, l'histoire proprement dite commence.* Elle nous trouve aussitôt sur son chemin. — Puis, graduellement, l'espace s'étend et l'historien s'en empare. C'est alors toute l'histoire ancienne de l'Orient qui se développe.

Avec des vicissitudes sans nombre, nous sommes, je ne dis pas de toutes les entreprises que relate l'histoire, *mais de toutes les aventures.* Sans cesse nous sommes présents dans la bagarre, d'une façon ou d'une autre ; et la première page de notre atlas, le Vidal-Lablache de l'écolier et du collégien qu'on réimprime depuis soixante ans, la première page de notre atlas, dis-je, montre, dès le IV^{ème} millénaire avant notre ère, *entre Tyr et l'Hermon, « la route des expéditions égyptiennes vers l'Euphrate ».*

Ainsi, sous nos yeux, dès les premiers pas, *la route universelle se dessine,* une route extensible et toujours à l'échelle du monde connu. Cette route, plus au sud, deviendra plus tard, quand Ferdinand de Lesseps pourra la percer, la route maritime de Suez. Dans l'intervalle elle sera soumise aux accidents de la politique et aux violences des guerres : il faudra, en 1939 comme en 1914, revenir pour un temps à la longue route du cap de Bonne-Espérance.

Mais les découvertes et le temps de paix ramènent vite aux chemins les plus courts.

Le chemin le plus court est maintenant la route aérienne, libre comme l'air. Le chemin le plus court passe par le Liban qui conduit de New York, de Londres et de Paris, en Inde, en Chine, en Australie. *Pour ce qui est de la mer, il ne dépend*

que de nous de ne pas permettre qu'un nationalisme maladif la ferme à nos initiatives, comme aux jours sombres du Padschah. A ce propos, à l'usage des Libanais et d'autres, si cela les séduit, nous esquisserons une interprétation du nationalisme contemporain, tout à l'heure.

*
**

Donnons-nous trop d'importance à notre petit pays ? Non, sans doute. Ce n'est pas nuire au monde arabe, c'est lui donner plus de lumière, au contraire, que de reconnaître au Liban une orientation particulière. *Si les Arabes, d'ailleurs, sous le prétexte fallacieux de vouloir se suffire, ralentissaient le mouvement des échanges internationaux en ce siècle de machinisme accéléré, que deviendraient-ils tous ensemble ?*

Il faut avant tout, pour remplir sa vie, discerner sa vocation, développer ses aptitudes, suivre sa voie. Agir de la sorte, c'est obéir aux impératifs naturels. Ainsi du goût des voyages, propre à nos rivages, ainsi du goût du dépaysement ; ainsi du penchant héréditaire et instinctif pour le commerce et les échanges, qui étend une présence à l'univers.

Le peuple libanais ressemble peu à ses voisins immédiats, tant au nord qu'au sud ; sa plaine est plus étroite, sa montagne est plus haute.

L'historien anglais contemporain Arnold Toynbee fait dans son grand ouvrage : « A Study of History » (Une Etude de l'Histoire) une observation incisive : il retient parmi les mobiles fondamentaux de l'évolution historique des peuples ce qu'il appelle « l'aiguillon de la nécessité » : « the stimulus of pressure », autrement dit le stimulant de la contrainte, « a continuous external pressure » (une pression de l'extérieur continue). C'est en somme ce que le Liban a toujours eu à

subir. *C'est ce qui nous a toujours fait vivre « dangereusement »*, en nous faisant la vie dure, en dernier lieu dans le voisinage de provinces turques aux ordres de Constantinople ; avec ce résultat complémentaire, visible à l'œil nu, que nos villages mixtes, chrétiens et druzes par exemple, qui, grâce à Dieu, depuis longtemps fraternisent, sont souvent d'une race plus forte que ceux où il n'y a que des druzes ou des chrétiens. La vie dure marque un peuple d'une façon décisive. Elle enseigne les mœurs et elle aguerrit ; elle trempe les caractères et fait plus vite et mieux d'un homme, un homme.

Mais tous les Libanais ont littéralement *pour patrie conjointe la mer et la montagne*. C'est une race de montagnards navigateurs, très différente de ce qui l'entoure. Nous voudrions qu'il en fût autrement, nous ne le pourrions pas ; et cela répond aux illusions de ceux qui se figurent que tout le Proche-Orient d'Asie et d'Afrique est fait d'une même étoffe. Entre l'Arabe de la mer et l'Arabe continental il y a, qu'il nous plaise ou non, la géographie et la mer ; ce qui n'exclut en rien un réciproque et naturel amour ; il y a ce qui fait que l'un va allègrement au bout du monde quand l'autre garde l'obsession de la vie pastorale des laitages et des pâturages. Disons-nous de l'Arabe du glorieux roi d'Arabie, de celui du glorieux général Néguib et de celui du glorieux général Chichakly qu'ils sont les mêmes ? Sûrement non. Chacun a son visage et ses mœurs, comme chacun a ses traditions et sa gloire. Damas, Bagdad et Le Caire se superposent et ne se confondent pas. Laquelle des trois est-elle mûre pour dominer les deux autres ?

*
**

Le Liban est une république maritime méditerranéenne avant tout. Deux cents kilomètres de côtes et cinquante seulement de profondeur moyenne, voilà sous des noms divers tou-

te la Phénicie depuis cinq ou six mille ans. Sur le continent européen qui nous fait face, Venise et Gênes, dans leur splendeur, n'en eurent jamais beaucoup plus.

Le Liban est par essence, il est de naissance et par nécessité, une nation maritime ; et chez nous la montagne est exactement la citadelle qui couvre la mer, qui défend la mer. Tout le Liban est pareil à ce Château de la mer, dont Sidon fait une de ses principales architectures. Les ascendants les plus lointains des Libanais que nous sommes ont vécu sur des îlots et s'y sont désespérément défendus. *Tyr et Sidon furent insulaires, Rouad l'est encore.* Nous ne faisons pas en ce moment de la politique mais de l'histoire ; nous ne prétendons d'aucune manière annexer Rouad mais, pour l'histoire, la Phénicie va « du Carmel à Aradus » qui est Rouad justement. Nous ne pouvons nier cela, sauf à demander à la Syrie, ne serait-ce que pour l'amour de Tortose et de Laodicée (qui sont Tartous et Lattaquié) de ne pas s'en formaliser et de nous comprendre. Car les Libanais, disons-le tout de suite pour qu'il n'y ait aucune équivoque, les Libanais sont heureux de voir prospérer à côté d'eux une Syrie selon leur cœur. Ce qu'ils souhaitent, ce qu'ils désirent, c'est que la Syrie sollicitée tour à tour par l'Orient et par l'Occident soit fidèle à son propre destin.

La capitale et les principales villes de la Syrie et presque toute la population syrienne sont à cent kilomètres de la Méditerranée, au plus à cent cinquante. Comment ignorer cela et pourquoi la Syrie l'ignorerait-elle ?

On ne peut pas faire de politique ni d'économie politique libanaise en sousestimant le rôle de la mer et des continents dans notre existence nationale. Les yeux qui ne voient que l'Anti-Liban et l'horizon de l'est sont affligés d'une myopie double. L'Anti-Liban est semblable au rideau d'arbres qui ca-

che la forêt, (et par malheur, cet écran est nu). *Notre tâche et celle de la Syrie ensemble, notre tâche future, est de développer sur ces versants un peuplement forestier, puis humain, qui nous donne pour frontière autre chose que le désert et le vent.*

*
**

Nous avons nommé le nationalisme qui est une forme collective de l'amour de soi. Cette notion généreuse et explosive, au dernier siècle surtout, il faut l'approfondir de nos jours. Elle a pris une autre orientation, un autre visage. La présence innombrable du Liban, son ubiquité par le fait des Libanais de la « diaspora », c'est-à-dire de notre émigration dans le temps et dans l'espace, veut que nous donnions au mot nationalisme sa valeur exacte en ce XXème siècle où ont tellement progressé la notion d'humanité et celle d'unité du monde. Il nous faut établir la différence entre un nationalisme systématique et buté et ce qu'il y a de plus légitime et de plus noble dans le sentiment national et dans l'amour de son pays.

Il existe des liens de l'âme et des liens physiques entre un homme et son pays, mieux encore entre un homme et sa province. Comme on s'attache à sa maison, comme on appartient à la demeure de ses pères plus encore qu'elle ne nous appartient, on est lié, comme à un visage aimé, à un coin de terre, à un paysage, à une ville, à une banlieue, à leurs horizons ; et cela prend doucement les dimensions de la patrie.

C'est une chose bien émouvante qu'on trouve son pays, quel qu'il soit, le plus touchant, le plus attachant de tous. Cela est plus vrai d'un pays petit par son territoire que du plus grand.

Car c'est un nationalisme un peu artificiel que d'aimer un

pays qui a les dimensions d'un continent et dont on ne sait que peu de chose. Il y a alors dans le sentiment national plus de fierté et d'orgueil que d'amour ; il y a le lien de solidarité, de nature grégaire, *que la masse suscite*. La petite province comptait beaucoup plus pour chacun quand on ne voyageait qu'en diligence ou à cheval, quand les autres provinces semblaient si loin.

Le nationalisme a grandi depuis le Moyen Age avec la monarchie centralisée, l'organisation administrative, la route, la vitesse. Il a pris sa forme moderne depuis Richelieu en France. *Or, c'est par la vitesse et la route qu'on le trouve en régression maintenant. Les effets de l'extrême lenteur ont été rejoints par ceux de l'extrême vitesse.* Jusqu'à ce dernier quart de siècle, il y eut partout un nationalisme aigu qu'on a maintenant dépassé ; mais un Français, un Allemand ne peuvent pas aimer encore la patrie européenne comme ils aiment respectivement la France et l'Allemagne. De même, avant Washington et les Etats-Unis, d'un Etat américain à l'autre, quoique les Etats d'alors fussent bien jeunes, un nationalisme jaloux existait.

La patrie, quand elle est territorialement trop grande, ramène à l'amour de la province. D'où le retour de fortune du régionalisme et de la décentralisation.

Quand le monde sera un, à supposer qu'il le soit jamais, et même s'il n'est plus fait que de deux ou trois « forces » collectives (ne parle-t-on pas couramment d'une troisième force ?), les petites patries renaîtront dans l'amour d'une ville, d'un village, d'un humble canton. Nous autres, Libanais, nous sommes établis de naissance dans ce sentiment. Le nationalisme, selon l'histoire du XIXème siècle (et le fameux principe des nationalités avec lui) c'est avant tout un orgueil, tandis que nous parlons, nous autres, avant tout, d'un amour.

*« Quand reverrai-je hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison
Qui m'est une province et beaucoup davantage ? »*

Joachim du Bellay écrivait cela de Rome, au milieu du seizième siècle. N'est-ce pas le chant même de l'exilé, de l'émigré, celui du Libanais des Amériques dites « lointaines » ?

Lorsque le monde approchera de l'unité, quelle patrie terrestre faudra-t-il aimer ? on se le demande. Sera-ce la « terre des hommes » de Saint-Exupéry, perdue dans les étoiles ? Ou faudra-t-il revenir à des amours moins dispersées ?

Par la faveur des dieux, le Liban a les dimensions d'une province. Un Libanais peut le connaître hameau par hameau, crête par crête, vallon par vallon et le tenir justement, tout entier, pour « sa maison, son champ et ses amours ».

Sur notre globe qui se rétrécit, on distingue, à mesure que les distances meurent, des lieux de prédilection moins étendus. Cela se concilie, en un sens, avec l'ambition de devenir « citoyen du monde ». *Si la terre ronde n'était plus qu'un seul pays, on ne pourrait plus parler de nationalisme que par rapport à l'humanité d'une autre planète.* Mais survivrait la « souvenance du joli lieu de notre enfance », où l'on voudrait sûrement vivre et mourir.

Ces propos que la notion de nationalisme nous suggère ont leur valeur pour le monde arabe effervescent. Si l'unité arabe pouvait se faire malgré les difficultés géographiques, moins sensibles en Europe même, si l'unité arabe se faisait prématurément, sa conséquence serait d'attacher bien davantage l'Égyptien, le Syrien, l'Iraquien, l'habitant du Caire, de Damas et de Bagdad à sa ville et à sa province qu'à un monde inconnu. Le provincialisme deviendrait aussi violent alors

qu'un nationalisme exaspéré. Une rupture se produirait, pareille à celle qui fit des Ommeyyades les victimes des Abbassides ; car l'Histoire se renouvelle. *Tandis que la vérité politique est dans une intimité fraternelle.*

La leçon de cela est qu'il ne faut plus chercher à voir territorialement trop grand ; sauf s'il s'agit d'édifier une « force » collective et non point une patrie.

La confusion entre le nationalisme idéologique et l'amour du sol natal est encore courante. L'avenir la dissipera. Je vous ferai cette confiance que, *sur le plan du futur, notre Liban comme il est, me paraît avoir pour ses habitants des dimensions idéales.*

Quand l'Asie, d'ici jusqu'au Kamtchatka, ne serait plus qu'un seul pays, comment voudrions-nous donner notre vie pour elle ? Ceux qui sont morts jadis pour l'Empire ottoman ou pour l'Empire austro-hongrois, leurs descendants se demandent aujourd'hui pourquoi ils sont morts.

Le nationalisme d'un Maurice Barrès, par exemple, parfaitement authentique et émouvant quand il s'agit de la Lorraine, sa terre natale, peut de nos jours paraître trop passionné et moins rigoureusement valable.

**

La présence du Liban, on la découvre d'abord dans son cœur.

L'étranger qui a vécu dans ce pays veut y revenir car il l'aime. Peu de rivages suscitent tant d'amour, peu de visages ; c'est pour le voyageur comme un signe dans le ciel. Tandis que nous nous plaignons du désordre dans lequel politiquement nous vivons, l'étranger envie tant de douceur, tant de lumière.

Le pouvoir de séduction du Liban, d'autres pays l'ont sans doute, *mais pour d'autres attraits*. Le témoignage du passant, pour instinctif qu'il soit, a quelque chose de décisif. *Il révèle un bonheur de tout l'être*. Il y a ici une joie de vivre qui persiste quand on s'éloigne parce qu'elle entretient et parfume le souvenir. Avec la spiritualité intense du paysage libanais, il y a ici l'évidence d'une sorte de dilection physique. Ailleurs ce sont les arts ou les sciences qui mènent à l'émerveillement ; ici c'est une nature dépouillée et mystique, c'est une végétation rustique, ou cette nudité émouvante du sol qui porte un humanisme en soi. Notre roche dure et blanche est elle-même comme une chair palpitante. « Été, roche d'air pur », a écrit Valéry. Où donc est-ce plus vrai qu'ici ?

Il y a une présence sentimentale du Liban de quoi l'on peut parler justement comme Barrès parlait du paysage lorrain, mais avec de plus larges perspectives, avec un horizon d'une autre étendue. Il y a une présence sentimentale du Liban qui fait partie de mon plan, ce soir ; et nous y reviendrons, avant de nous quitter. Mais il y a d'autres aspects de cette présence qui m'appellent et me sollicitent. Dirai-je, sans modestie, avec le fabuliste, que notre scène est l'univers ? Il se pourrait. Je veux rappeler simplement par là que le Liban, seul dans le monde arabe à ce degré, a des liens personnels, et qu'il tient pour vitaux, avec toutes les terres émergées et toutes les mers. *Il est présent partout*, depuis toujours, sous une forme ou une autre ; *et il vit, en un sens, de cette présence universelle*. C'est pour lui un phénomène congénital, une question de nature ; *et, pour le monde arabe, que depuis un siècle il a tant contribué à tirer de sa solitude, c'est un bienfait du ciel*. Sans le Liban, en dehors de sa représentation diplomatique, le monde arabe serait très peu représenté dans l'univers.

Je veux citer ici, pour les commenter et pour illustrer

mon discours, quelques phrases d'Arnold Toynbee qui sont très précieuses pour le témoignage qu'elles apportent au Liban, à sa personnalité, à ses dons. *Elles établissent excellemment le lien entre le présent et le passé.* Elles montrent clairement dans le Libanais d'aujourd'hui, l'héritier du Phénicien, l'héritier direct que son caractère, ses aptitudes, son comportement, ses travaux révèlent autant qu'une pièce d'identité. Je lis en anglais avant de traduire :

« *In modern times, the highlanders of the Lebanon have emulated the historic exploits of the Phoenician islanders of Tyre and Aradus by seeking their fortunes abroad and making a livelihood as traders and shop keepers far and wide* » (Toynbee : A Study of History, T. II p. 56).

« Dans les temps modernes, les montagnards du Liban ont rivalisé avec les exploits historiques des insulaires de Tyr et d'Aradus, en cherchant fortune à l'étranger et en trouvant leurs moyens d'existence dans le commerce comme marchands et boutiquiers, au loin et partout ».

TOUTE L'ECONOMIE LIBANAISE EST EN PUISSANCE DANS CES LIGNES DU GRAND HISTORIEN ANGLAIS.

« *In the light of the local precedents it looks as though the Lebanese had been stimulated to emulate the Phoenicians by the barrenness of their native mountain, while the agreeableness of the Jabal Ansariah has inveigled the Nusayris into vegetating in a Philistine sloth* » (Toynbee, id.).

« A la lumière des précédents locaux, il semble que les Libanais aient été poussés à rivaliser avec les Phéniciens par la stérilité de leur montagne natale, tandis que la douceur du Jabal Ansariah (la chaîne alaouite, au nord) a habitué les Nosairis à végéter dans l'indolence des Philistins (c'est-à-

dire des Palestiniens au sud) ». Cela nous ramène, vous le voyez, au stimulant de la contrainte (the stimulus of pressure).

Comparant les Philistins du lointain passé avec leurs voisins Phéniciens, Toynbee dit encore :

« *While the Philistines were browsing on the Shephelah (le Shephelah est le littoral, nous dirions au Liban le « Sahel» الساحل de la Palestine) like sheep in clover and were moving inland, at their peril, in search of pastures new, the Phoenicians whose maritime horizon had hitherto been restricted to the short range of the coastwise traffic, between Byblos and the Delta of the Nile, now launched out into the open sea and won a second home for the syriac civilisation in the western basin of the Mediterranean and on the coasts of the Ocean beyond* » (Toynbee, id. p. 52).

« Tandis que les Philistins brouaient dans le Shephelah comme des moutons dans le trèfle et avançaient vers l'intérieur, à leurs périls, à la recherche de nouveaux pâturages, les Phéniciens, dont l'horizon maritime avait été jusque-là restreint aux limites étroites du trafic côtier entre Byblos et le Delta du Nil, se lancèrent sur la haute mer et fondèrent une seconde patrie pour la civilisation syriaque (syriaque se dit en principe, vous le savez, de la langue araméenne) dans le bassin occidental de la Méditerranée et au-delà, sur les côtes de l'Océan ».

TOUT LE DESTIN LIBANAIS EST DANS CE PARALLELE DE TOYNBEE ; notre politique, notre commerce, notre industrie, notre politique monétaire et financière.

Et de ce thème, je fais le centre de mon sujet, car *la véritable présence du Liban est là. L'habitant de ce pays le quitte, sans hésiter, tant la passion du voyage et du commerce le possède ; mais de telle sorte qu'émigrant plus facilement*

qu'aucun autre, de loin plus que de près encore, pour son village et pour une terre ingrate il ne cesse de soupirer et de languir d'amour. Il en est ainsi depuis les quatre ou cinq mille ans que l'activité de ce littoral est du domaine de la mer et des pays d'outre-mer et que le peuplement dense de ce pays ne se sépare pas de la fécondité de la mer.

C'est de la présence du Liban à l'étranger (et sans doute aussi de la présence de l'étranger au Liban) que ce pays, sans sous-sol et sans matières premières, tire de vastes moyens d'existence. C'est de ce mouvement inlassable, de ce mouvement à distance, de cette souple intelligence, de cette agilité de l'esprit, de cette aptitude au voyage, de cette promptitude dans le déplacement. Un Libanais irait, sans hésiter, pour une affaire, jusqu'en Chine, même si c'était une Chine hostile. Ici, c'est de l'Encyclopaedia Britannica que je tirerai mon argument. Les citations de source anglaise sont décisives. Elles montrent pourquoi et combien les Anglais plus que le reste de l'Occident devraient nous comprendre : ce qu'ils font eux-mêmes sur une échelle tellement plus vaste et quoique les temps leur soient durs, ressemble à ce que nous faisons depuis si longtemps.

« The Phoenicians were essentially a seafaring nation. Fearless and patient navigators, they ventured into regions where no one else dared to go, and, always with an eye to their monopoly, they carefully guarded the secrets of their trade routes and discoveries, and their knowledge of winds and currents.

« ... they alone (the Phoenician merchants) were able to maintain a profitable trade in the anarchic times of the 22d and 23d dynasties (825-650 B.C.) when all other foreign merchants were frightened away ».

« Les Phéniciens étaient essentiellement une nation de

gens de mer. Navigateurs patients et intrépides, ils s'aventurèrent dans des régions où nul autre n'osa aller ; et toujours attentifs à leur monopole, ils gardèrent soigneusement les secrets de leurs routes commerciales et de leurs découvertes et leur connaissance des vents et des courants ».

(Ce n'est pas pour rien que l'étoile polaire fut dénommée phénicienne).

« Eux seuls (les marchands phéniciens), dit ailleurs la *Britannica*, purent maintenir un commerce lucratif aux temps anarchiques des 22ème et 23ème dynasties (825-650 avant J.C.), quand tous les autres marchands étrangers pris de peur s'en allaient ».

Pour dénier aux Libanais de notre siècle une vocation « itinérante » exceptionnelle, il faudrait abolir tout le passé ; il faudrait imaginer que nos rivages qui ont formé cette race pérégrine n'ont plus les mêmes vents migrants et les mêmes vertus. *C'est folie de prétendre enfermer ce pays et ce peuple dans les murs, branlants d'ailleurs, de l'économie à la mode.* Les Libanais les plus doués, les Libanais les plus entreprenants gagnent leur vie loin de leur sol ou par des services auxquels le rendement de leur sol est à peu près étranger. Leur présence est universelle (comme sont leurs services). La sagesse est de respecter et de faciliter le mode d'existence qui leur a donné leur rang et leur prestige dans le commerce intercontinental.

Ce mode d'existence qui justifie le goût du risque et qui atteste que le courage paye, il est un peu tard pour le trouver hasardeux. Ceux qui n'ont pas compris que le Liban mourrait politiquement et socialement s'il ne voulait plus vivre que d'olives et de fromage, et de la clientèle de son voisinage immédiat, ceux-là n'ont rien compris au Liban ; ils sont prison-

niers de théories étrangères à la psychologie et aux traditions de ce peuple ; ou ils sont prisonniers d'une pensée politique qui, conduite à son terme logique, mettrait en danger jusqu'à la personnalité de ce pays.

« *Est-ce qu'un papillon se remet en chenille ?* » Ainsi de nous. Sous prétexte de nous soumettre à de prétendues normes classiques, des théoriciens sans entrailles font violence à notre destin au risque de supprimer notre présence même. Périsse le Liban, pensent-ils, plutôt qu'un postulat de leur économie !

L'économie politique est encore une science relative et confuse. Il faut l'interpréter comme on interprète les oracles de la Sibylle. L'économie politique, que tous les Libanais le sachent, est pour nous comme les langues d'Esopé. Elle contient le meilleur et le pire. *Nous pouvons vivre et nous pouvons mourir par elle.* Tout dépend de l'usage que nous ferons de ses hypothèses, de ses expériences, de ses calculs de probabilité. Si elle reconnaît en nous un peuple original, un peuple vraiment hors série, nous pouvons rechercher avec respect ses suggestions et ses conseils ; mais si elle prétend nous aligner au prix de démolitions brutales, comme on fait des façades d'une rue, alors nous nous élevons contre elle. Un principe éternel éclaire tout le débat : « *La lettre tue et l'esprit vivifie* ».

Toute la législation libanaise, toute la politique économique libanaise doivent tenir compte d'un facteur fondamental, d'un facteur congénital : l'activité libanaise à l'étranger et avec l'étranger. C'est le secret de notre prospérité à travers des dizaines de siècles. Si nous manquons de compréhension et d'équité envers les autres, notre tour d'être maltraités viendra. *Les ressources multiformes, les ressources innombrables que tire le Liban des quatre points cardinaux et de tous les climats, si on les inquiète prétentieusement au nom d'un enseignement*

économique ou d'un autre, au nom d'une idéologie ou d'une autre, peuvent tout simplement tarir. La présence du Liban à l'extérieur impose aux Libanais de la métropole (au sens des métropoles antiques) comme à ceux qui cherchent fortune au-delà des mers, une connaissance des langues, des usages, des moyens de transport de toute sorte, du réseau du transit international, de la qualité des escales, de l'équipement des comptoirs, des frais de la manutention, du coût enfin du périple entier, qu'il s'agisse de la marchandise ou du marchand qui sillonnent les mers et le ciel. Cela suppose beaucoup de voyages et en implique, indéfiniment, un grand nombre.

La règle qu'il faut dégager ici est la suivante : *L'accueil que nous faisons à l'étranger doit être au moins aussi libéral et fraternel que celui qu'il nous fait ou que nous attendons de lui : « Ton prochain comme toi-même ». La xénophobie au Liban entraîne la mort lente ; c'est une forme de suicide.*

*

**

A ce point du discours, je reprendrai brièvement le plan dont je fis usage, il y a près de deux ans dans une conférence intitulée : *Le Liban dans le monde*, faite dans cette même salle et pour le Cénacle Libanais. Ce ne seront pas tout à fait les mêmes termes, ni le même objet, quoique lorsqu'on va au fond des réalités libanaises on se retrouve malgré soi devant les mêmes pensées, le même vocabulaire, les mêmes images.

Je vous entretiendrai donc à grands traits, et sans prétention à l'érudition, de ce que représente pour nous notre présence simultanée dans les civilisations du monde arabe, du monde méditerranéen et du monde anglo-saxon qui toutes nous sont familières.

Cette fois je ne vous parlerai pas d'Israël car c'est d'une

absence qu'il faudrait parler. Tant que les Nations-Unies n'assigneront pas, par leur propre présence, des bornes, des frontières infranchissables, aux prétentions et aux ambitions d'Israël, nous et tous les Arabes nous serons absents de cette entreprise élastique, nous serons absents de cette entreprise équivoque qui met en péril tant de valeurs spirituelles et humaines.

La civilisation arabe (on pourrait dire en nuancant : *les civilisations arabes*, comme nous dirions les méditerranéennes et les anglo-saxonnes ; car beaucoup de choses changent de la Grèce à l'Espagne, de la Syrie au Maroc et du Royaume-Uni aux Etats-Unis), *la civilisation arabe est évidemment dans une très large mesure la nôtre.* Mais on ne vit pas à Beyrouth (ni même à Damas) comme on vit à Ryad, à Djeddah et à Sana'a du Yémen. La contrée qui représente le mieux la civilisation arabe authentique, c'est bien l'Arabie elle-même ; *et cela révèle jusqu'à l'évidence que dans les plus grandes capitales arabes, une civilisation intermédiaire s'est établie.* On la retrouve dans le vêtement, dans le logement, dans les mœurs, dans les spectacles, dans l'enseignement, dans la conversation, dans les usages ; rien ne l'illustre mieux, avec la tenue de ville de chacun, que la tenue de soirée de l'élite : « cravate noire, cravate blanche ». Il est vrai que les Turcs ont donné bravement et brillamment l'exemple.

Tout considéré, la civilisation arabe nous revendique et nous la revendiquons comme la civilisation maîtresse ; mais pas beaucoup plus, à vrai dire, que la méditerranéenne et l'anglo-saxonne. Un peu de réflexion dans ce domaine montre le Liban dans sa vérité historique. *Les civilisations méditerranéennes* qui ont précédé celle des Arabes sur notre littoral, l'hellénique et l'hellénistique, la romaine, la byzantine et, après les Arabes, celles du Moyen Age, de l'humanisme et de l'Europe des temps modernes, *persistent dans les lois, dans*

les liturgies, dans les coutumes, dans les façons de s'exprimer et de vivre. Combien de mots de l'arabe libanais courant viennent de l'italien et du français et, par eux, du latin et du grec ?

Clairement, entre la civilisation arabe et les occidentales, la loi des vases communicants a opéré ; et de façon plus sensible au Liban. Le phénomène se voit en Syrie, en Egypte, en Iraq, en Jordanie, à différents degrés. Au Liban les choses se sont harmonisées le plus pour des raisons géographiques et historiques bien connues. *Cela est naturel et dans l'ordre.* On ne conteste plus au Liban sa qualité de «trait d'union entre l'Orient et l'Occident». Cette formule véridique et usée est devenue une des définitions de notre pays.

Les Anglais de l'école de Lawrence, à peine partis de Londres pour Le Caire, prenaient plaisir à revêtir le burnous et à chausser les sandales du bédouin. Aux Arabes, ceci parut toujours une sorte de carnaval. Au Liban la question ne se pose pas.

Le Libanais est à l'aise dans le milieu arabe comme dans le milieu méditerranéen et dans le milieu anglo-saxon. Il serait à l'aise en Corée, au Japon, n'importe où je pense. Mais il est manifeste que la Méditerranée est notre climat vital, notre lac à nous méditerranéens de l'Est, comme elle l'est pour ceux de l'Ouest, du Sud et du Nord. J'ai un jardinier druze de la montagne de Sofar dont le frère vit et prospère depuis vingt ans et plus à Palma des Canaries. Il y plante le bananier et il y vit comme un Espagnol insulaire. Quel vent d'ouest mène droit aux Canaries ce rural rustique, je l'ignore. Or, du village voisin on va à la Jamaïque et à Saint-Domingue et, d'un peu plus loin, aux Etats-Unis et au Canada. Je ne prétends pas que ces paysans qui émigrent arrivent aux raffinements de la civilisation qu'ils adoptent. Mais ils s'adaptent par l'effet

d'une faculté d'assimilation inégalée. Les Syriens émigrent aussi, moins que les Libanais, sans doute ; ils le font dans la mesure où la Méditerranée les possède, en tout cas dans la mesure où une ascendance aux aspects multiples leur a mis cela dans le sang.

Nous sommes présents, dis-je, au cœur de la civilisation méditerranéenne multiforme et dans tous les pays qui procèdent d'elle, et cela fait que, chez nous, elle est chez elle. C'est une présence nécessaire et une présence réciproque. Nous n'aurions pas ici un enseignement méditerranéen classique étendu, sûrement nous manquerions d'air.

Il n'est pas sûr qu'au sein de la Ligue arabe chacun mesure ces choses avec équité. C'est l'opinion de plus d'un, ce n'est pas la conviction avouée de tous. *Mais ne voit-on pas aujourd'hui l'Inde, sans les Anglais, parler anglais pour qu'on s'y comprenne ! Car vous savez que l'Inde parle deux cents idiomes environ.*

L'important, l'essentiel ce sont les idées avant les langues ; c'est la connaissance, avant les modes d'expression de la connaissance ; c'est l'aptitude à comprendre, avant les caractères de l'alphabet.

Au Liban, comme à la pluralité des mœurs, nous sommes voués à la pluralité des langues. L'une peut être honorée plus que les autres ; mais la nécessité de l'une n'est pas inférieure à la nécessité de l'autre (ou des autres). Sans les langues, écrivais-je naguère, nous deviendrions, en Proche-Orient, pareils à des sourds en attendant de devenir des muets. Par chance, ici, l'accès des langues est facile à chacun ; et l'espagnol de mon druze de Palma des Canaries, pour n'être pas celui de Cervantès et de Calderon, n'en est pas moins un élé-

ment fondamental du capital de cet homme au milieu de ses bananiers.

Au Liban, comme partout, les langues sont le moyen majeur d'être présent dans l'univers. De même que la langue chinoise ne sert plus à rien, en dehors de la Chine, de même, avec l'arabe seul, il faut recourir à l'interprète depuis l'aérodrome. Cela il le faut répéter à quelques mandarins fameux.

De sorte que la présence du Liban et de tout le Proche-Orient dans la civilisation méditerranéenne suppose ou appelle l'intimité avec une ou plusieurs des langues dominantes de la Méditerranée. Nous nous souviendrons à ce propos des Suisses pour qui quatre langues sont officielles, aucune n'étant propre à la Suisse ; et qui s'honorent d'être présents, sans truchement, dans trois des principales littératures de l'Europe. Voilà justement ce que veut le siècle ; voilà ce qu'il impose et exige. Et nous ne ferons pas aux Suisses l'offense de les croire moins patriotes que les Arabes.

Un grand écrivain est un grand écrivain quelle que soit la langue qu'il écrit ; pourquoi le traduire et le trahir si on peut le lire dans le texte ? Un grand poète est un grand poète quel que soit son vocabulaire. L'Occidental connaîtra autant de bonheur s'il peut lire El Ma'arri, El Moutanabbi et d'autres princes des lettres arabes dans leur langue, que le Libanais en lisant Dante et Shakespeare en italien et en anglais, Pascal, Racine et Goethe en français et en allemand. Notre petit pays est le mieux placé du monde pour cela. Il est par nature, intellectuellement comme il l'est matériellement, une des zones franches les plus légitimes de l'univers.

Mais comme la civilisation méditerranéenne, la civilisation anglo-saxonne est incontestablement un de nos foyers spirituels et temporels. L'une et l'autre, avec la civilisation des Arabes, multiplient le bonheur et les chances d'un homme.

Nous pourrions vivre en France comme en Italie, en Espagne ou en Grèce, nous pourrions vivre en Angleterre comme en Allemagne ou aux Etats-Unis, *dans une plénitude de la pensée et du cœur qui laisserait au Liban le premier rang dans nos amours.*

Cette aptitude éminente est sûrement une forme de l'humanisme contemporain, de l'humanisme le mieux compris. Nous savons le parfum de Rome, la gloire de Paris, la lumière d'Athènes, le charme des bourgs royaux d'Angleterre et de la campagne anglaise, le romantisme obsédant de l'Allemagne du Rhin. *Nous savons tout cela et qu'il faut s'y attacher pour donner à l'esprit humain ses altitudes maîtresses. L'Occident de la Méditerranée, celui de l'Atlantique possèdent de puissantes demeures de l'esprit, des universités illustres, où la connaissance, dans son étendue, aspire à la vérité dans sa force.* Comment nous séparerions-nous de tout cela pour la solitude d'un nationalisme exaspéré, d'un nationalisme jaloux ?

Nous aimerions voir la langue arabe disposer de chaires dans toutes les universités du monde ; mais pour l'amour de l'arabe (et du Liban avec lui), qu'on permette à toute la science et à toutes les littératures du monde de s'épanouir sous le ciel libanais ! Nous sommes ici à la recherche de la poésie universelle et non point de celle d'une seule langue. Nous sommes ici à la recherche de la connaissance universelle et non point seulement de celle des pays de la Ligue. Ce serait mépriser le destin des Arabes et leurs chances que de les réduire à si peu. Pourquoi fait-on aux Arabes la poitrine si étroite et le souffle si court ? L'Arabe lui aussi se souvient qu'il est allé jusqu'au cœur de l'Occident, d'une chevauchée. Maintenant que toutes les revanches sont prises, le temps est peut-être venu de se mettre au niveau de son rêve.

Enfin, se pénétrer de l'interdépendance des nations, c'est

la façon raisonnable aujourd'hui de garantir leur indépendance.

La seule indépendance qui demeure entière est celle de l'esprit. Celle-là, sur le plan temporel, ne se subordonne à rien.

Or, de telles pensées, avec les vitesses de notre époque, confèrent à la présence du Liban dans le Proche-Orient, dans la Méditerranée, dans le monde arabe, dans les civilisations de l'Occident, une vertu exceptionnelle. Si de tout ce que je viens de vous dire une personnalité et une mission ne se dégagent pas, je n'ai pas rempli mon dessein; mais, sans doute, la présence du Liban, à la croisée des chemins et jusqu'à leur terme, éclate-t-elle à vos oreilles comme à vos yeux.

Vous vous souviendrez que ce petit pays que l'Asie occidentale trouve à son seuil ne se compare à rien dans l'Asie entière, ni dans l'univers. Il est une résultante et une synthèse ensemble de la variété historique et sociale la plus grande. Son originalité est de vivre de son libéralisme et de sa tolérance, de sa perpétuelle invitation au voyage et de la qualité de son accueil. *Le caractère le plus saisissant du Libanais est de rapporter tant de trésors de si loin. Il ne fait pas tort à d'autres Libanais à distance : ce n'est pas des sueurs de ses compatriotes qu'il abuse. Pas plus le socialiste que le sociologue n'a le droit de lui en vouloir.* Personne au monde d'ailleurs n'a la dépense plus facile ni le geste plus généreux.

Que les Libanais vivent en règle générale au-dessus de leurs moyens matériels, nous laisserons tel économiste chagrin s'en affoler. Le fait ne nous trouble pas. Sur le plan social, cela vaut mieux que les avaries collectives. Et puis voilà cinq mille ans que ça dure. *Nous ne pensons pas d'ailleurs que ce pays vive au-dessus de ses moyens intellectuels.* L'intelligence des affaires est partie intégrante de son capital.

Tout ce que les Libanais ont édifié, tout ce qu'ils possèdent, tout ce qu'ils ont dépensé est venu d'un effort au loin bien plus que d'un héritage. Quand on demande si peu à son propre pays on ne doit pas y être l'objet d'une basse envie. De cette considération de psychologie élémentaire le fisc libanais comme nos professeurs de droit financier et fiscal doivent se souvenir.

L'argent gagné aux Canaries, à la Jamaïque et à Saint-Domingue resterait dans ces îles ou irait ailleurs si on s'avisaient de l'inquiéter ici. Et c'est l'effort au loin qui a construit le village libanais avant de construire les villes. C'est ce qui fait de nos villages en montagne quelque chose de différent de tous les villages du Proche-Orient.

*
**

La présence du Liban est faite, pour les Libanais, d'innombrables absences. C'est le propre des peuples dont les routes maritimes (et maintenant aériennes) sont les chemins habituels. Les lectures dont j'ai tiré parti pour faire avec vous ce tour d'horizon, je les ai faites pour la plupart au hasard ; j'ai trouvé partout quelque chose à retenir pour ce que j'avais à vous dire. Evidemment ce n'étaient pas des lectures frivoles. Le frisson du passé les traversait ; quelque chose comme la poésie de l'histoire, car il n'est pas d'histoire vivante sans poésie. Si l'histoire ne dégage pas la personnalité des peuples et des hommes elle n'a rien fait. Pour moi et pour vous, ce soir c'est la personnalité du Liban qui importait.

Une personnalité émouvante entre toutes, parce qu'à travers les obstacles et les accidents du commerce et des échanges, à travers la lutte matérielle pour la vie, elle a toujours revêtu les traits d'une lutte pour l'esprit. *Si le Libanais gagne*

sa vie où il peut, ce fut à l'origine pour la défense d'une foi. Sa montagne est un asile de l'esprit. Toutes les minorités confessionnelles qui sont ici ont, au point de départ, subordonné le temporel au spirituel. C'est le cas de toutes.

Au Liban, ces minorités ont trouvé dans la haute montagne un asile contre l'oppression, un refuge des libertés. Et comme le pain manquait, elles allèrent dans toutes les directions du vent à la recherche du pain.

Le secret du Liban est dans ce fait que la montagne fut peuplée graduellement par des hommes inquiets, par des hommes traqués. Ces hommes avaient laissé leurs biens derrière eux pour sauver leur vie et leur âme. Une fois établis, ils cherchèrent la fortune au-delà des mers, rejoignant la tradition immémoriale.

Je vous parlais en ce qui me concerne de lectures austères. Toutes ne le furent pas. J'ai toujours cru que la poésie est la meilleure introduction non point seulement aux lettres mais aux sciences. Elle suscite cet état d'âme qui rend l'invention et la divination possibles. La poésie, au sens le plus pur du mot, est le raccourci harmonieux en toutes choses.

Et je vous parlais d'une présence sentimentale du Liban. Voici qu'elle s'affirme plus forte que tous les arguments de la politique et de l'économie. Tandis que les Libanais courent le monde, se mariant à l'étranger et mariant leurs enfants, notre petit pays ne se confond avec rien de ce qui l'entoure ; il défie le temps et c'est lui *qui assimile tout*.

Les générations et les empires passent et il demeure, vivante invitation au bonheur de vivre, pourvu que la rage des idéologues et des réformateurs n'abîme pas ce bonheur à la fin.

Parmi les lectures que je fis, il en est une assez inattendue pour une référence libanaise mais saisissante dans sa simplicité au point que je pensai vous en faire part en guise de conclusion. Elle répond en deux mots aux théoriciens d'une économie libanaise fermée comme à ceux d'une politique sans fenêtres sur le large. C'est d'un livre de M. Jean-Louis Vaudoyer qu'il s'agit. Il est intitulé «Beautés de la Provence». Que M. Jean-Louis Vaudoyer s'y exprime en vers ou en prose, il le fait avec la mesure et l'accent d'une poésie profonde. Au chapitre «Trois jours à Arles», évoquant l'activité des Phéniciens, il écrit ceci :

«Ils tiennent toutes les mers connues et inconnues. Ils installent aux bons endroits leurs fabuleux comptoirs. Ils viennent, s'en vont, reviennent. Ce ne sont pas des colons mais des commerçants. Commissionnaires, importateurs, ils parcourent les mers comme les vendeurs de pacotille parcourent nos campagnes. Les Celtes restent les seuls maîtres du pays d'Arles, mais les Phéniciens y font des affaires. Ils étaient pacifiques, souples, secrets...

« Les sources de la fortune de Tyr étaient au bout du monde ».

«Les sources de la fortune de Tyr étaient au bout du monde». Voilà une grande petite phrase sur quoi il faut que je m'arrête avec vous. Elle définit admirablement notre Liban. Le poète en un éclair a mieux vu que l'économiste. Il a situé d'un mot de lointaines et invisibles mines d'or. Il a expliqué le cas libanais sans s'embarrasser de l'inexistence des exportations. Il a constaté que le marchand d'idées est un marchand comme un autre ; *et même un marchand plus méritant que les autres.*

A notre tour nous dirons, mais avec la volonté de remuer

le sol accidenté de ce pays jusqu'à en faire le plus beau verger de la terre, à notre tour nous dirons :

«Les sources de la fortune du Liban restent au bout du monde».

Note du Cénacle

Cette conférence est la dernière donnée par Michel Chiha à la tribune du Cénacle. Il devait cependant y prendre la parole une fois encore le 26 janvier 1954, au cours d'une manifestation organisée en son honneur à l'occasion de sa nomination Docteur Honoris Causa de l'Université de Lyon et Grand Officier de l'Ordre National du Cèdre. Habib Abi-Chahla, Elie Tyan, Ghassan Tuéni, René Habachi, Mouhieddine Nsouli et Charles Hélou ont participé à l'hommage rendu par le Cénacle à l'un de ses plus brillants conférenciers, membre de son Comité de Patronage, et qui avait vécu le Liban dans sa chair, son cœur et son intelligence, « le long d'un demi-siècle d'âge de raison ». L'allocution que Michel Chiha prononça ce soir-là était empreinte d'une vive émotion ; certains y ont senti l'intuition d'un départ. Michel Chiha mourait le 29 décembre de la même année.

**ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'ARAB PRINTING PRESS
A BEYROUTH
1994**